

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté - Égalité - Fraternité



TROIS ANS
A LA MARTINIQUE

2^e Série.



TYPE ET COSTUME DE LA MULATRESSE DE LA MARTINIQUE (VILLE)
(D'après une photographie.)

184
VIII-335 P.P.-
COLLECTION PICARD

TROIS ANS

A

LA MARTINIQUE

ÉTUDES DE MŒURS — PAYSAGES ET CROQUIS — PROFILS ET PORTRAITS

PAR

LOUIS GARAUD

Ancien Vice-Recteur de La Martinique

ILLUSTRATIONS HORS TEXTE DE NOTOR.

QUATRIÈME ÉDITION



1891
PARIS

Librairie d'Éducation nationale.
A. PICARD ET KAN, ÉDITEURS
11, RUE SOUFFLOT, 11

Propriété réservée.



ADOPTÉ PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
POUR LES
PRIX DES LYCÉES ET COLLÈGES DE GARÇONS
(PHILOSOPHIE ET PREMIÈRE MODERNE)
PAR LE MINISTÈRE DE LA MARINE
POUR LES BIBLIOTHÈQUES DE LA MARINE
ET PAR LA VILLE DE PARIS
POUR LES DISTRIBUTIONS DE PRIX A SES ÉCOLES
MÉDAILLE D'HONNEUR
DE LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT AU BIEN



A MONSIEUR EUG. ÉTIENNE,
DÉPUTÉ DE L'ALGÉRIE

Monsieur le Député,

Vous avez toujours silencieusement défendu les humbles et les faibles contre les difficultés de la vie.

C'est là votre gloire à vous.

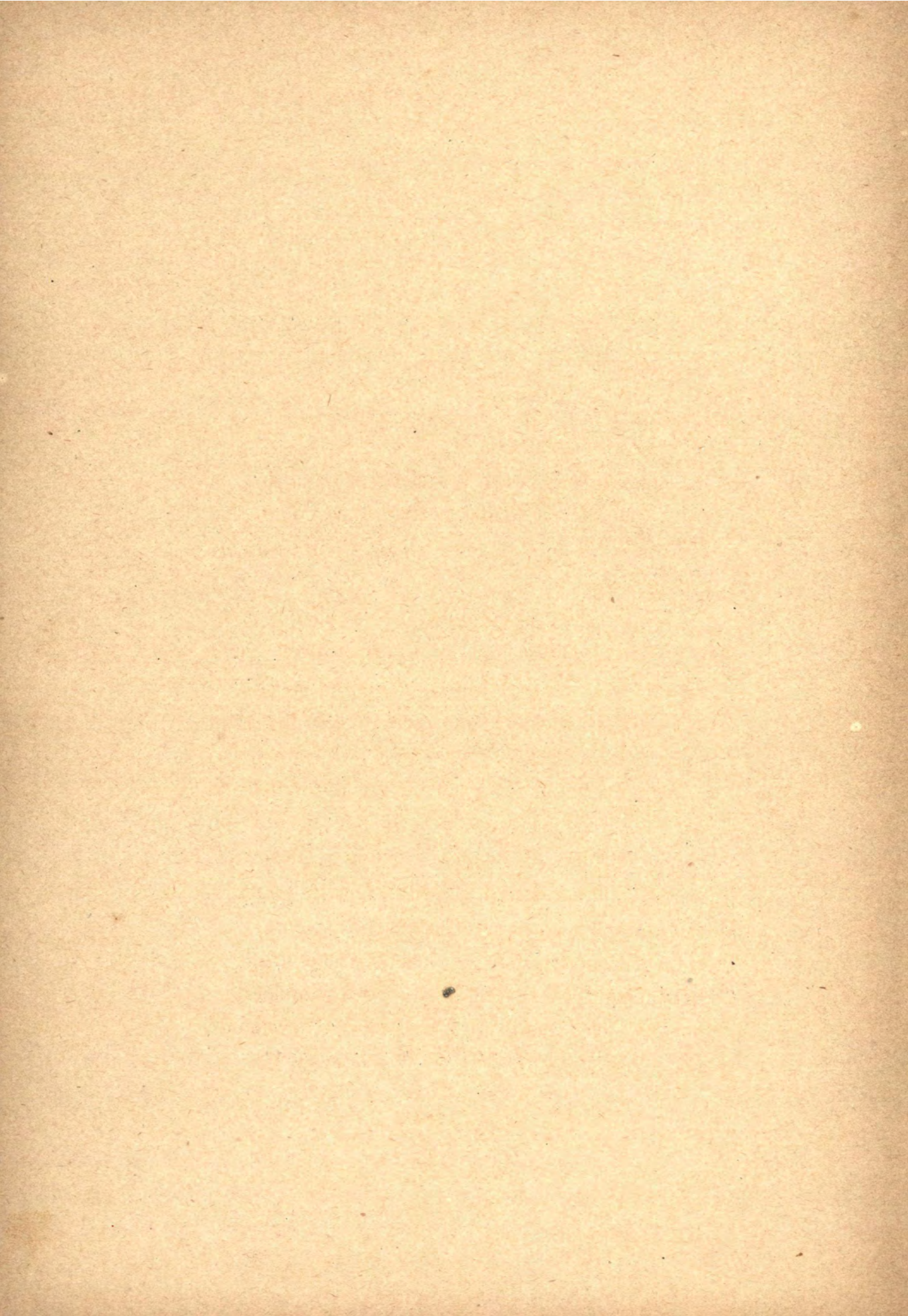
Permettez à un de ceux auxquels vous avez tendu la main de vous dédier ce livre de bluettes écloses à La Martinique, sous le ciel radieux de cette île si méconnue et pourtant si digne d'être aimée à cause de sa beauté, de sa jeunesse et de ses malheurs.

J'ai voulu, par fierté, inscrire votre nom sur la première page de ce livre, comme je l'ai gravé depuis longtemps, par reconnaissance, au fond de mon cœur.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments de respectueuse amitié.

L. GARAUD.

Fort-de-France, le 1^{er} janvier 1895.



PRÉFACE

Entre la pensée en travail dans l'esprit et la pensée stéréotypée dans un livre, il y a la même différence qu'entre un être vivant et une momie emmaillotée.

Je sais cela. Et pourtant j'aurais souhaité que ce livre, dont j'ai vécu tous les détails, palpît encore dans la main de mes lecteurs et que ma pensée ne se trouvât pas figée sous les mots, comme la momie sous les bandelettes.

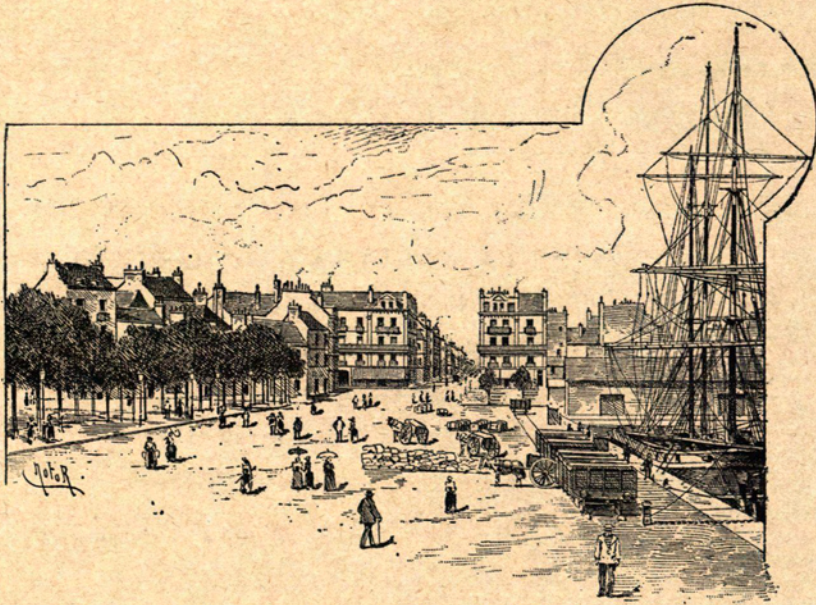
J'aurais voulu payer ainsi à La Martinique ma dette de reconnaissance pour le charme de son climat, la splendeur de sa végétation et l'hospitalité de ses habitants dont les défauts, faits de jeunesse, séduisent plus encore que les qualités.

« Y pensez-vous ? me dira-t-on peut-être. Les habitants de cette colonie n'ont-ils pas d'intolérables défauts ? Ne sont-ils pas orgueilleux, prodigues, audacieux surtout ? »

Je répondrai ceci : L'audace, c'est le courage qui s'emporte; la prodigalité, c'est la charité qui s'emballe; l'orgueil..... serait la plus belle des qualités si le christianisme n'en avait pas fait le plus laid des sept péchés capitaux. Au reste, l'éclat des qualités accentue l'ombre des défauts. Or, peut-on s'étonner que dans le pays du soleil les ombres paraissent plus intenses?

Qu'ils soient blancs comme le jour, noirs comme la nuit, ou beaux comme le crépuscule, tous les habitants de la *Perle des Antilles* ont la tête ardente et le cœur sûr. Car le Dieu qui les a faits, de nuances diverses, a pétri leur âme avec la terre généreuse de leur pays et leur a allumé le cerveau avec les rayons de leur magnifique soleil.

Fort-de-France, le 25 novembre 1894.



SAINT-NAZAIRE — La Place de la Marine
(D'après une photographie)

I

LA TRAVERSÉE

Préparatifs de départ. — L'installation à bord. — Précautions à prendre. — La cabine, le pont, la salle à manger. — Le mal de mer. — Les Açores en vue. — Distractions pendant la traversée. — Les raisins de mer. — Les poissons volants. — La Guadeloupe et sa baie. — Arrivée à Fort-de-France.

La traversée de Saint-Nazaire à La Martinique n'a qu'une durée moyenne de treize jours. Par un gros temps le bateau éprouve un retard de vingt-quatre heures. Quand la mer est belle, on accomplit le trajet en douze jours, presque sans y penser. Il

faut songer que l'on doit franchir la diagonale d'un rectangle qui mesure dans sa longueur 58 degrés de longitude et dans sa largeur 33 degrés de latitude.

On peut s'embarquer soit à Bordeaux le 26, soit à Saint-Nazaire le dix de chaque mois.

Par la voie de Marseille les escales sont plus fréquentes mais la traversée est plus longue; et ce n'est qu'après le vingtième jour que les Antilles sont en vue. Par Bordeaux l'embarquement offre des difficultés, parce que les grands paquebots de la Compagnie transatlantique ne remontent pas le cours de la Gironde au-dessus de Pauillac, à cause de leur puissant tirant d'eau. Les passagers sont obligés de descendre jusqu'au bateau sur d'immenses chalands où l'on est entassé pêle-mêle avec les bagages. A Saint-Nazaire, au contraire, le paquebot est à quai, et c'est dans le dock même de la Compagnie que l'embarquement s'effectue.

L'enregistrement, le pesage et le chargement des colis s'opèrent avec entente et rapidité. La répartition des bagages entre la cale et les cabines se fait sans encombre.

J'avais choisi ma cabine à bâbord et au centre du bateau, entre la salle à manger et la machine. Je crains l'arrière à cause du bruit insupportable de la *drosse*, quand la mer est dure. De plus, lorsqu'on descend au-dessous du tropique du Cancer, sous un

soleil torride, le bateau entre dans la zone où règnent les vents alizés et reçoit leur souffle par le travers. Ce sont les hublots de bâbord qui sont fouettés par cette fraîcheur. Au retour, c'est tribord qui doit être choisi pour les mêmes raisons.

Les tristesses du départ, les déchirements d'une longue séparation, l'appréhension de l'affreux mal de mer se joignent aux ennuis d'une première installation dans la cabine, à table d'hôte et sur le pont. Dans la cabine c'est la couchette la plus élevée qui est la meilleure à tous les points de vue. Il vaut mieux dormir au-dessus des malades qu'au-dessous. De plus, la couchette supérieure, au niveau du hublot, est la plus aérée et la moins exposée à recevoir, quand un grain survient, des paquets de mer embarqués brusquement. J'avoue qu'il est désagréable de se hisser chaque soir jusqu'au plafond de la cabine pour s'introduire dans son lit; mais on se fait à cet exercice, pour peu qu'on veuille mettre en pratique les leçons de gymnastique reçues au collège.

Sur le pont, il convient aussi de s'installer confortablement. C'est là, surtout, quand on est accessible au mal de mer, que les plus élémentaires principes de l'hygiène vous prescrivent de rester pendant le jour. Pour cela il faut se munir d'avance d'une *chaise-pliant*. Les plus commodes se composent d'une

large bande de toile fixée aux extrémités opposées de deux cadres en bois, rectangulaires, vissés l'un à l'autre par le milieu et pouvant se tendre ou se plier à volonté, de façon à former, selon le cas, un siège ou un lit. Là, les malades eux-mêmes, étendus en plein air, retrouvent le repos et le sommeil. Au reste, les yeux s'accoutument peu à peu au mouvement du bateau; l'anémie du cerveau, cause du mal, s'atténue insensiblement; et quelques jours après il ne reste plus qu'une légère sensation de malaise.

Pour bien se tenir à table et s'y comporter avec honneur, c'est plus lent et plus difficile. Les passagers dont le roulis brouille la tête et l'estomac, ne parviennent pas à vaincre d'abord leur répugnance pour les aliments. Ce qu'il faut, c'est se placer à la table centrale, manger peu et souvent, choisir pour voisins des convives de joyeuse humeur, aussi insensibles au tangage qu'au roulis, et attendre patiemment que l'accoutumance rétablisse la digestion et ramène l'appétit.

Après avoir quitté Saint-Nazaire, nous nous trouvons en vue des Açores, au bout de quatre jours de marche. Tous les passagers se précipitent aux bastingages pour reposer enfin leurs yeux sur un point ferme. Dès ce moment la gaité renaît. Les voyageurs ont eu le temps de se connaître et de se rapprocher. La joie emporte les dernières atteintes

du mal de mer, pendant qu'on contemple l'île *Graciosa*, la plus septentrionale des Açores en vue, qui semble passer lentement devant nous.

Du bord on aperçoit des vignobles, des champs de blé, des plantations de citronniers, et, traversant ces massifs de verdure, des routes qui enveloppent l'île d'un ruban blanchissant. Ça et là s'élèvent, au milieu des champs, des maisonnettes isolées, ou bien des groupes d'habitations formant de minuscules villages le long des routes.

J'ai cru entrevoir, dans un large évasement béant séparant deux falaises, une apparence de ville sur le rivage; mais l'éloignement m'a empêché de rien distinguer nettement. Tout cela s'étage au-dessus d'une côte escarpée, au pied de laquelle la mer écume avec colère.

Autour de l'île et dans ses eaux on voit des barques de pêcheurs, les ailes étendues comme des mouettes, sillonnant la mer de tous côtés. Tant que *Graciosa* a été visible, je ne l'ai pas quittée des yeux. Puis ce délicieux spectacle s'est enfoncé sous l'horizon et l'isolement s'est tristement refermé sur nous.

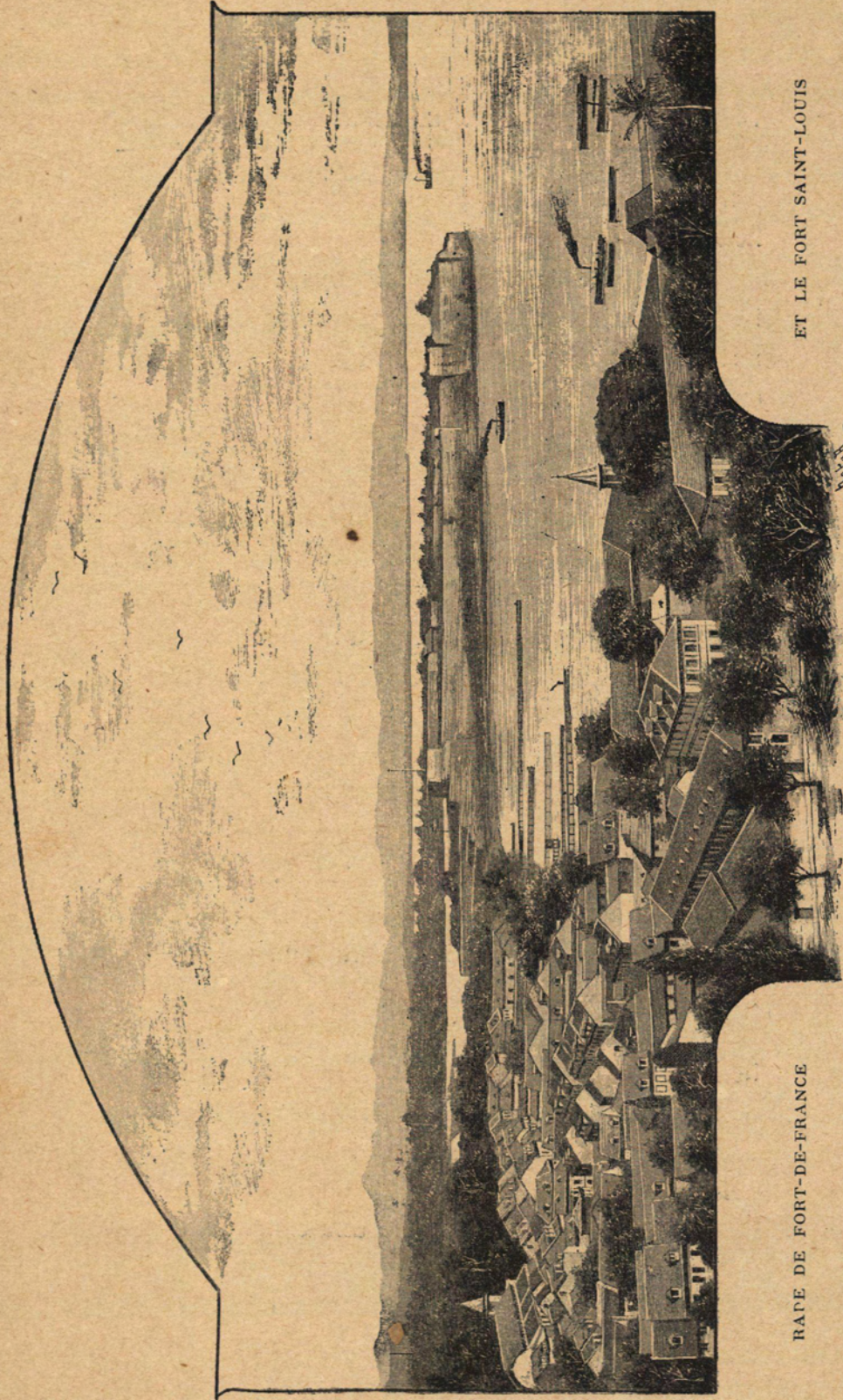
C'est un véritable malheur pour les passagers quand on longe les Açores de nuit et qu'on perd ainsi le bénéfice de cette reposante étape.

On ne fait escale pour la première fois qu'à La Guadeloupe. Aussi au milieu de cet immuable mo-

notonie de l'Océan désert, les faits les plus menus sont considérés à bord comme des événements. Si une voile pointe à l'horizon, à demi noyée dans les brouillards, elle est aussitôt signalée et chacun se précipite pour la saluer de loin.

Nos principales distractions consistent à mettre régulièrement notre montre à l'heure tous les jours, quand le capitaine a fait le point, à noter combien de milles on a franchi en vingt-quatre heures et à retrancher des 1 800 lieues à parcourir le chemin parcouru la veille. La préoccupation de la vitesse de notre marche absorbe notre esprit. Au reste, toutes les deux heures, les matelots lancent le loch à la mer. On laisse la bobine se dérouler et le loch traîner jusqu'au signal que donne brusquement un matelot aussitôt que son sablier est épuisé. Nous filons treize nœuds, en vitesse moyenne, c'est-à-dire 390 mètres par minute; ce qui donne en chiffres ronds trois cents milles par jour, ou cent quarante lieues environ.

Au delà des Açores nous entrons dans la *mer des Sargasses*. C'est une immensité sur laquelle plane le calme. Au-dessus des flots surnagent des varechs jaunâtres. On les appelle, je ne sais pourquoi, des *raisins de mer*. Nous suivons des yeux les évolutions de ces sortes d'algues, paquets de mousse velue, qui se balancent sur le dos des vagues lui-



BAIE DE FORT-DE-FRANCE

ET LE FORT SAINT-LOUIS

(D'après une photographie.)

santes. Cette vue suffit pour nous distraire de longues heures.

Après être descendus au-dessous de la ligne du tropique, nous jouissons d'un spectacle inattendu et fort amusant. Le bruit de l'hélice de notre bateau épouvante des légions de poissons volants qui s'élancent hors de l'eau et s'enfuient à tire d'aile. Ils rasant la surface des flots, s'élèvent de quatre ou cinq mètres au plus, parcourent une distance de cinquante brasses environ, replongent et disparaissent. C'est vraiment bizarre de voir s'envoler tout à coup, comme une compagnie d'oiseaux effarouchés, des nuées de ces poissons dont les nageoires d'argent étincellent au soleil avec un bruit d'ailes étouffées. Parfois, à la grande joie des passagers, un de ces étranges oiseaux, fourvoyé et éperdu, vient tomber sur le pont.

Chacun veut le voir et le toucher. La malheureuse victime, nue et palpitante, passe de mains en mains, jusqu'à ce qu'une âme généreuse la rejette à la mer.

Vers la fin du onzième jour, chaque passager tient ses regards attachés sur l'horizon pour tâcher de découvrir la silhouette de *La Désirade*. Quand on la signale, se profilant dans les brouillards, c'est un débordement de joie.

Bientôt elle offre à la vue une chaîne continue

de falaises à pic, fort élevées, derrière lesquelles s'abrite la léproserie. Elle est peu habitée, car elle compte à peine 2 000 âmes. Notre bateau glisse entre elle et les *Petites-Terres* et met le cap sur *La Guadeloupe*, dont la masse nous apparaît enfin, fondue dans la brume du soir.

Le lendemain, au lever du soleil, nous entrons dans la rade de *La Pointe-à-Pître*. C'est un éblouissement. La mer est tout argentée. Elle respandit dans une immobilité de miroir, tachée çà et là par de petits canots, venant à nous, conduits à la rame par des nègres nus sous le soleil.

L'entrée de la passe est difficile, car une multitude d'îlots verdoyants, pareils à des bouquets de feuillage, émergent de l'eau autour de nous. Une végétation prodigieuse enserre la ville qui s'étend sur le rivage. C'est le plus frais et le plus riant tableau de toutes les Antilles. C'est le triomphe de la verdure, du soleil d'or et de la mer rayonnante.

Aussi ce n'est pas sans un sentiment de regret que l'on s'éloigne de *La Pointe-à-Pître*, après quatre ou cinq heures d'arrêt.

De *La Pointe* à *Basse-Terre*, où le bateau stationne quelques instants, la distance est courte; le voyage ne dure pas deux heures. Ensuite on côtoie *Marie-Galante*, *Les Saintes*, *La Dominique*, dont le canal est toujours houleux, et, après sept heures de

marche, nous stoppons en face de *Saint-Pierre*¹ (Martinique). Le temps de déposer les dépêches et de débarquer voyageurs et marchandises, et nous voilà voguant vers *Fort-de-France*, où nous arrivons en moins d'une heure.

La baie de Fort-de-France² est fort belle. Les forts qui en défendent l'entrée lui donnent un aspect imposant qui contraste avec celui de la rade féerique de La Guadeloupe, dont les bords, frémissants sous la brise, l'enveloppent d'une ceinture de bosquets rapprochés. A La Martinique, le cercle est plus vaste, la mer moins riante et la côte moins coquette. Mais il règne une telle splendeur dans l'enfoncement lumineux de la baie, dans les hauteurs boisées, dans les îlots verts qui bordent la côte, sous un ciel qui rayonne et par un soleil qui éblouit, que l'on se sent payé largement des inconvénients d'une longue traversée.

En débarquant à quai, dans l'intérieur du dock de la Compagnie, on pénètre de plain pied sous un bosquet de *filas* dont le sol est jonché d'aiguilles sèches. En mettant pour la première fois les pieds sur cette terre, pourtant si hospitalière, j'ai éprouvé une invincible et pénible impression : il me semblait que j'allais marcher sur quelque vipère.

1. Voir gravure, page 46. — 2. Voir gravure, page 15.

LA LANGUE CRÉOLE

Vie des pauvres gens à La Martinique. — Les soliloques des négresses. — Leurs colères. — Leurs disputes. — Origine de la langue créole. — Les règles de sa formation. — L'esprit de cette langue.

Ici la vie des pauvres gens est comme leurs cases, ouverte à deux battants. Le peuple n'a pas, à vrai dire, de vie intérieure. Il n'a pas de secrets et n'en veut pas avoir. Soit indifférence, soit franchise innée, soit besoin d'expansion, il étale son existence au dehors. Il semble céder à l'attrait de s'épandre, de se communiquer, de déborder même. Il a besoin d'espace et d'air. Comme les enfants, il aime le bruit qu'il fait, il se plaît à parler haut, à raconter ses affaires aux amis, aux voisins, à ceux qui passent, aux oisifs qui ont le temps d'écouter.

Les hommes, toutefois, se sont accoutumés assez vite, au contact des Européens, à être moins bruyants

et plus discrets, tandis que les femmes sont demeurées réfractaires à toute influence, et qu'elles ont conservé leur primitive liberté d'allure. Elles continuent à penser à haute voix. On entend dans toutes les cases comme un monologue ininterrompu; c'est la ménagère qui, tout en s'occupant des travaux intérieurs, parle seule et se raconte à elle-même ses projets. Si elle sort pour vaquer à ses affaires, elle poursuit son soliloque et livre ainsi ses pensées intimes à tout venant. La rue est son domaine. Elle y agit, elle y parle comme si elle était seule. Ses craintes, ses rancunes, ses espérances, ses amours mêmes, elle jette tout cela aux quatre vents.

Il faut surtout l'entendre dans ses colères, la négresse de La Martinique¹ ! Si une dispute s'élève entre deux femmes dans une case, elles s'élancent ensemble dans la rue pour être plus à l'aise, pour avoir des témoins et un public. Dès qu'elles se trouvent en scène et qu'elles sont entourées d'une galerie de spectateurs, leur exubérance s'enfle et crève. Le verbe haut, l'œil en feu, ramassant de leurs mains les plis de leur robe traînante, elles vont l'une sur l'autre avec des cris, des exclamations, des gestes, des attitudes grosses d'injures osées. Tout leur corps est en branle. C'est un déhanchement chaud et vi-

1. Voir gravures, pages 23, 35, 67, 121.

brant. Elles se provoquent sans trêve ni relâche, avec une volubilité enragée, à en perdre la respiration. Elles se toisent, se menacent, reculent, se séparent, rentrent violemment chez elles, en ressortent aussitôt et recommencent à déverser l'une sur l'autre toutes les injures connues, avec des mots graveleux, des gestes orduriers, en frappant leurs cuisses du plat de leurs mains jusqu'à ce que, ne se possédant plus, elles en viennent à se mettre l'une à l'autre le poing sur le nez et à s'arracher leurs madras.

La langue créole est bien faite pour servir de telles colères. Elle est rapide, bizarre, imagée. Mais pour être vivante, il faut qu'elle soit parlée; quand elle est écrite, elle est inerte et morte. Il lui faut l'accent, les intonations, le geste, les poses, les éclats de rire, les interjections, dont les Créoles émaillent et animent leurs conversations. Mais aussi quelle agitation dans ces phrases qui se heurtent et se pressent! Quel sang coule dans cette ardente pensée!

Les Européens, malgré leurs efforts et leur persévérance, n'arrivent que difficilement à se servir de cet idiome. Ils le comprennent bien, mais le parlent mal. Cela se conçoit : c'est une langue mimée plutôt qu'une langue parlée.

Pour que la phrase soit claire et complète, elle a besoin du feu des regards, de la volubilité de la parole, de la mobilité des gestes, des attitudes du corps

et de la sonorité des rires. Il faut faire palpiter cette langue, il faut la faire vivre. Que l'on songe que, pour quelques termes qui sont nettement entendus dans une période, le reste est exprimé avec les bras, les hanches, à l'aide du corps tout entier, au milieu des éclats de voix et des interjections les plus pittoresques.

Quant à la langue elle-même, considérée dans ses termes, dans sa construction grammaticale et logique, c'est un français corrompu, arrangé à la mode créole. C'est la langue de Vendredi avec les altérations qu'une longue période d'années doit fatalement apporter à une langue transmise par l'oreille. Et j'avoue qu'il n'est pas sans intérêt de constater quelles barbares et souvent burlesques modifications a subi notre français, après avoir été longtemps martelé à La Martinique.

Des grammairiens locaux ont prétendu trouver dans cet idiome certaines traces du vieux langage caraïbe; d'autres y veulent constater l'influence de la langue anglaise. Pour moi, je n'y trouve qu'une imitation instinctive des sons et des constructions de la langue française à l'aide de suppressions, d'abréviations et de contractions. En effet, le nègre écoutait et reproduisait de son mieux les intonations saisissables. Devant ce travail d'imitation spontanée se dressaient évidemment d'inéluctables difficultés;

car il faut songer à l'atténuation et à la perte des sons qu'entraîne une semblable transmission. Il faut en outre tenir compte de la conformation buccale de celui qui émettait les sons, et de celui qui les répétait. Or les lèvres, le palais, le pharynx offraient une dissemblance absolue. Les instruments étant différents, sans accord possible, la notation devait être différente aussi.

Ce qui a d'abord frappé l'oreille du nègre, c'est la tonique de chaque mot, parce qu'elle était plus fortement accentuée; c'est celle-là qu'il a cherché à retenir et à reproduire. Quant aux syllabes atones du même mot, étant légèrement prononcées, elles étaient à peine entendues. De là les aplatissements, les éliminations et les ellipses.

La plupart des mots ont subi des aphérèses et des apocopes. De « *vous entendez* » on a fait « *ou tanne* »; au lieu de « *voulez-vous* » on a dit « *ou lé* ». On a rejeté l'article comme gênant. On n'a adopté qu'une seule forme pour le singulier, comme pour le pluriel, au hasard des souvenirs : on dit un *zanimau* et deux *chevai*. Certaines conjonctions servant de lien subtil ont été remplacées par de simples intonations. Le verbe *être* terme essentiel de l'affirmation, a été considéré comme superflu.

Le Créole dans son langage rapproche deux termes et d'un geste il affirme qu'ils se conviennent;

chez lui, le geste sert de terme d'affirmation, c'est le verbe.

Notre verbe attributif, avec ses temps et ses modes si compliqués, a été réduit presque à néant. La conjugaison se résume à l'infinitif devant lequel on place des préfixes invariables :

Ka vini, Présent; *Té ka vini*, Passé; *Ké vini*, Futur.

Ajoutez à ces préfixes des pronoms pour indiquer les personnes et vous aurez le verbe créole au grand complet.

Par une bizarrerie fort explicable née d'un piège tendu par l'oreille, les nègres n'ont pas pu se rendre compte des liaisons euphoniques que nous formons entre deux termes. Il en est résulté des prothèses curieuses dans leur langue.

Ainsi le second terme *a* reçu comme consonne initiale la consonne finale du premier, et l'on a dit un *nhomme*, une *zoreille*, un *zanneau*. On peut faire les mêmes observations au sujet de l'article dont ils n'ont pas saisi les élisions. Ils disent une *loccasion*, un *lappétit*, une *ladresse*. Il est vrai qu'en français nous disons un *lendemain*, un *lierre*.

En somme, le nègre vif, mobile, ardent, s'est taillé un instrument à sa façon et à sa mesure. Il a rejeté tout ce qui pouvait arrêter l'essor de sa langue ailée. Ce procédé instinctif n'usait ni de biais, ni de



NÉGRESSE SOUS L'AJOUPA
(D'après une photographie.)

ménagements. On se débarrassait hardiment de tout ce qui semblait être un bagage gênant ou inutile. Il fallait que la pensée courût sous les mots, sautillât avec eux, qu'elle fût brillante et tapageuse, qu'elle eût du soleil dans les ailes. Aussi, se moquant des règles et des méthodes, ce langage prend sa course au hasard, la bride sur le cou, et se rit des grammairiens et des grammairiens.

Il y aurait là matière pour une curieuse étude.

III

HISTOIRE D'UN PAYSAN A LA MARTINIQUE

Une pauvre famille de paysans de Nîmes. — Départ de Miette et de Castagné. — Leur impatience en mer. — Leur étonnement à La Guadeloupe. — Arrêt à La Martinique. — Leur installation et leurs travaux. — Déceptions. — Projets de Castagné. — Pourquoi Castagné est heureux de n'avoir pas d'enfants.

Sur le chemin de Balata, un peu au-dessus de la 8^e borne kilométrique, laissez la route, engagez-vous à main droite dans un sentier encaissé, descendant en pente rapide, et vous aboutirez à une maison hospitalière où l'on trouve bon accueil à toute heure.

Ce n'est ni une auberge, ni un restaurant, ni une guinguette; il n'y a, au-dessus de la porte d'entrée, ni rameau, ni enseigne d'aucune sorte; c'est une maison modeste, presque cachée, ayant plutôt l'apparence d'une ferme. Elle sert à la fois de station aux malades obligés de changer d'air et de rendez-vous, le dimanche, aux citadins avides de verdure.

En arrivant, vous apercevez, debout sur le seuil de la porte, sa chemise entr'ouverte, ses manches retroussées et chaussé de sabots, le maître de la maison qui vous souhaite la bienvenue avec un gros rire jovial. Là, on vous laisse libre de vos pas et maître de vos actions. Seulement, à l'heure du dîner, votre couvert est mis à la table de votre hôte. C'est une tradition : vous mangez de ce qu'il mange. Sa femme s'assied auprès de lui. A côté d'eux, les étrangers se placent à leur guise.

L'hôtesse est une paysanne délurée, toute petite, toute ronde, affairée, ayant le verbe haut, gourmandant sans cesse les domestiques et les ouvriers, aimant le bruit mais bonne au fond et serviable à tous les besogneux, malgré ses instincts de fourmi rapace.

Lui est trapu, large d'épaules et de hanches, bien râblé, blond avec un teint hâlé, une barbe d'un jaune indéfinissable et des yeux bleus fort doux. Si on ne lui fait pas d'avances, il garde le silence avec un air de regret visible : mais pour peu qu'on s'y prête, il parle et ne tarit plus. Il vous raconte son histoire pour la centième fois.

Elle est connue, l'histoire du père Castagné ! Il la répète à tout venant. C'est son orgueil, c'est sa gloire. Songez donc ! Il est devenu propriétaire ! Sa terre, dit-on, vaut cent mille francs. Sa terre à lui !

Ah! monsieur Zola, si vous entendiez ce paysan, un vrai, celui-là, quel document pour vous!

Il entame régulièrement son récit ainsi : « Je me nomme Castagné, Augustin. Ma mère m'appelait Gustin, mais mon père disait Castagné parce que j'étais l'ainé... » Et il dit cela avec un accent inimitable, tenant à la fois du Provençal et de l'Auvergnat.

Au reste, cette histoire vaut la peine d'être contée; la voici :

« La famille Castagné possédait au Grand-Noyer, sur le chemin d'Uzès, pas loin de Nîmes, un lopin de terre attenant à une habitation tombant de vieillesse. Le père, la mère et huit enfants vivaient dans la maison avec les produits du terrain. Je vous parle de trente ans. Chaque jour, le vieux Castagné suait, plié en deux, la bêche en main, pour arracher au sol les légumes qu'on allait vendre à la ville. Il fallait qu'il nourrit tout son monde. Et les enfants avaient les dents longues! Il est vrai que l'été on se gavait de melons et que l'hiver on se bourrait de châtaignes. On attrapait ainsi le bout de l'an. Augustin, notre héros, travailla avec le père jusqu'au jour où le sort l'envoya à la caserne. Quand il revint, il trouva ses frères grandis et sa place, auprès du vieux, occupée par le cadet. Il comprit qu'il n'y avait pour lui ni du pain, ni du travail à la maison. Le même jour, après

le souper, il prit son père à part et lui parla : « Ici, il n'y a pas assez de terre pour toute la nichée, je vois ça. Et de la terre, à nous, il nous en faut, comme il faut de l'eau au poisson. On m'a dit au régiment qu'il y a, delà la mer, des arpents et des arpents en friche, sans travailleurs. Il manque des bras à la Guyane. Or, les miens me démangent. J'ai une honte de les voir là tout ballants. Si je m'en allais par là-bas planter mes choux ? Vous savez que l'envie me tient d'épouser la Miette, la fille au tisserand. Pas d'argent, mais de l'honnêteté, du courage et un brin de sûre affection pour moi. Si vous ne dites pas non et si la mère est d'accord, je l'épouse, je fais mon paquet et je décampe avec elle, à la grâce de Dieu. »

Ce qui fut dit fut fait. Le tisserand vendit sa vache pour donner à sa fille trois cents francs de dot. La mère Castagné prit la dot, la mit religieusement au fond d'un bas, y ajouta deux cents francs, tout l'argent de son armoire, le ficela solidement, embrassa la Miette et Gustin avec des sanglots, leur dit adieu et s'en alla chez le desservant faire dire une messe pour eux.

Grâce au maire de Nîmes, un passage pour Cayenne leur fut accordé, à titre d'émigrants. Ils partirent, le cœur gros, sans regarder derrière eux, pour ne pas pleurer en laissant le pays. En mer, sur le pont, à l'avant, ils avaient toujours les yeux fixés

sur l'horizon, regardant au loin avidement vers la terre promise. A La Guadeloupe, ce fut pour eux un enchantement : des bouquets d'arbres verts jusqu'à l'horizon ; pas un pouce de terrain que les plantes n'eussent envahi. Cette fertilité les grisa. Ils auraient voulu descendre à terre, voir cela de près, marcher dans cette verdure, presser cette herbe à pleines mains et aspirer cette montée de sève.

A Fort-de-France, le bateau fit escale. Ils débarquèrent, et, sans s'attarder dans la ville, ils prirent le premier chemin venu pour aller dans les champs. Leurs yeux n'étaient pas assez grands pour tout voir et tout embrasser. C'était au mois de janvier. Les manguiers étaient en fleurs, comme les marronniers, dans le Gard, au printemps. Les arbres à pain, à travers les dentelures de leurs larges feuilles, montraient des fruits plus gros que les melons de Caillaillon. Les cocotiers laissaient pendre leurs régimes de noix énormes. Partout, des arbres géants, des fruits inconnus, des fleurs étranges : des palmistes, des calebasses, des flamboyants. Et puis des savanes sans fin d'où débordait sans culture une herbe drue, et haute et vigoureuse.

Ils marchaient, les yeux ravis de cette troublante fécondité. Lui ramasse une petite motte de terre : « Ah ! la belle terre ! dit-il ; elle est noire, friable, sans pierres ! »

— « Oui, reprenait sa femme, noire et sans pierres ! »

Il la pressait et l'émiettait dans ses doigts. Il la faisait passer d'une main dans l'autre. Cela lui donnait des frissons dans tout le corps. Il en aurait mangé, pour en connaître le goût : « Ah ! coquine de terre ! les belles pommes d'amour qui pousseraient là ! »

— « Oh ! oui, les belles pommes d'amour ! répétait Miette. »

Et tous deux, en parlant ainsi, revoyaient dans leurs souvenirs les pommes d'amour du pays, grosses, rouges, luisantes, bien en chair, parfumées et fraîches.

— « Cette terre me tient, dit-il enfin ; si nous restions ici ? »

— « Tu es le maître, répondit la jeune femme : on travaille partout. »

Et aussitôt nos deux voyageurs vont frapper à la porte d'une habitation de bonne apparence, avoisinant la route, racontent leur odyssée, offrent leur bonne volonté et leurs bras. On les accueille ; le marché se conclut. « Juste le temps d'aller chercher ma malle et je reviens. Attends-moi là, Miette. »

Cela dit, notre homme disparaît et bientôt après revient, portant sur sa tête une malle qui renfermait ses hardes et les nippes de sa femme, et sous son

bras une petite caisse contenant toutes sortes de graines récoltées au pays.

En un tour de main, il s'installe et range ses affaires; puis avec précaution il ouvre sa caisse, s'assure que tout est en bon état, aligne ses paquets de graines sur une table : graines de carottes, graines de choux, graines de tomates, de navets, de radis, d'oignons, de salades de toute sorte, et même des graines de violettes pour les bordures; et il songeait : Comme tout cela va pousser, grandir, devenir énorme avec une pareille terre! Pas besoin de fumier. De la pluie à souhait! Du soleil à volonté! Un paradis! Coquine de Martinique!

Dès le lendemain, il se mit au travail. Le maître le laissa faire. Il se tailla sur la savane un jardin potager auprès de l'habitation. Et le voilà défrichant, bêchant, préparant ses terres. Et puis, prenant ses graines, il se met à semer, à semer, par carrés, avec fièvre, impatient de tout voir sortir. Il travaillait durant la nuit, par la fraîcheur, au clair de lune.

Cependant il eut des mécomptes. Ces diables de saisons ne se succédaient pas comme en France. Il était ahuri par ce satané soleil qui chauffait la terre à blanc et par ces averses soudaines qui noyaient et lavaient les carrés en un instant. Cela le dépaysait. Toutefois, les salades vinrent, les radis aussi; même

les tomates; mais il n'obtint pas les belles poussées qu'il espérait.

Avant le jour, la Miette, pieds nus, chargeait les légumes sur sa tête et les portait à la ville avec les négresses du voisinage. Au marché, on se disputait les pommes d'amour de Castagné.

En somme, tout marchait à souhait dans l'habitation; et le maître était content de ses deux valets. Mais Castagné poursuivait son idée; il avait dans sa caboche quelque chose de fixe; il voulait pour lui, pour lui tout seul, ces arpents de terre, de cette terre noire, friable, sans pierres, qu'il rêvait autrefois et qu'il tenait maintenant sous sa bêche. Et pour cela il économisait, il amassait avec entêtement. Sans distraire un sou, il mettait ses gages et ceux de sa femme dans le bas où attendaient encore intacts les cinq cents francs que la mère Castagné y avait ficelés. Et peu à peu, le bas s'emplissait et se gonflait.

Au bout de quatre ans, Castagné, un soir, avant de se coucher, après avoir fermé portes et persiennes, ouvre sa malle, toujours cadenassée, y prend le magot dans le fond, étale sur la table tout son avoir, puis, à voix basse, il dit à sa femme :

« A quelques kilomètres d'ici, dans les hauteurs, vers Balata, se trouve une petite terre que je guigne depuis longtemps. L'eau n'y manque pas. Il y a une



MARCHANDE D'HERBES AROMATIQUES
FUMANT LA PIPE

(D'après une photographie.)

case suffisante pour nous deux. Il faudra payer le terrain et la maison, payer l'acte, meubler la case, construire un hangar, acheter une brouette, des bêches, des râtaux. Tout notre argent y passera. Mais aussi nous tiendrons la terre, entends-tu bien ? Ce sera la terre des Castagné ! » Et en parlant ainsi sa voix s'échauffait : « Comme je vais la défricher, la mettre à nu, l'empêcher de dormir, lui tourner et lui retourner le corps, lui remplir le ventre de bonnes graines, pour qu'elle se gonfle d'aise et que, pour avoir été chaudement saboulée, elle me donne cent pour cent en retour. Quelle portée ! Coquin de sort !

Or, Castagné est aujourd'hui propriétaire. Ses légumes sont les plus recherchés du marché. Il a réussi à produire des artichauts, des petits pois, des asperges, des fraises. Il a planté des cacaoyers, des vanilliers, des caféiers. Il a une réputation : on vient chez lui de tous les coins de l'île ; il héberge ; cela lui rapporte gros. Mais il ne se laisse pas griser. Il travaille toujours avec ses ouvriers, saboulant sa terre, comme il dit. Sa femme se rend encore au marché, non plus à pied, mais dans une carriole traînée par une jument incapable de s'emporter. Tous les deux ans, il retourne en France, mais pas pour longtemps. Il est rappelé, attiré par sa terre. Elle lui manque. Loin d'elle, il est inquiet ; sans elle, il se sent amoin-

dri. « Elle me tient, répète-t-il. » C'est vrai; il ne pourra jamais la quitter. C'est là qu'il sera enseveli, dans ce sol nourricier, noir, friable, sans pierres.

Il n'a pas d'enfants. Il se console en disant : « Les enfants, au jour d'aujourd'hui, sont dissipés, dépensiers, casseurs d'assiettes. Ils mangent l'argent que les parents ont péniblement amassé. Si j'en avais, ils me mangeraient peut-être ma terre. »

La terre de Castagné ! Malédiction !

IV

DE SAINT-PIERRE A FORT-DE-FRANCE. — LA COTE

Départ du bateau. — Saint-Pierre à six heures du matin. — La côte s'ouvre. — Les rochers et les anses. — Le Carbet et ses cocotiers. — Case-Pilote et Case-Navire. — La rade de Fort-de-France à l'arrivée du bateau.

Ce matin, à six heures précises, avant le lever du soleil, le bateau qui fait le service de Saint-Pierre à Fort-de-France a sifflé, lâché ses amarres et quitté *l'appontement* en glissant sur une mer de bistre où le vent du matin faisait passer déjà des frémissements de fraîcheur et des mouvements de réveil.

La ville de Saint-Pierre¹, tournée vers l'Occident, s'étend le long du rivage, à plat, et n'offre aux yeux qu'une ligne de maisons ternes, basses, sans caractère, s'enfonçant peu à peu, à mesure que le bateau s'éloigne, dans la brume bleue du matin.

Derrière la ville se dresse à pic un mur de verdure, comme un vaste écran, qui la protège mais l'empêche de s'étendre en largeur. C'est un mont

1. Voir gravure, page 46.

rocheux, haut de deux cents mètres environ, qui se prolonge en deçà de la ville, sur la côte, vers le Carbet. Les arbres y poussent dans chaque crevasse; sur chaque saillie les plantes se dressent, grimpent et s'accrochent aux anfractuosités; les lianes s'y croisent en tous sens, relient les arbres du bas à ceux du haut et semblent leur donner la main; puis arrivées au sommet de l'immense mur vertical, ne trouvant plus de point d'appui, elles retombent dans le vide en franges verdoyantes comme des branches chevelues de saules pleureurs.

Notre bateau, sorti de la rade, suit la côte en se dirigeant vers le sud. Saint-Pierre a disparu derrière nous. Le mur verdoyant qui domine la ville s'est arrêté brusquement. Alors la côte semble s'ouvrir, s'illuminer et découvre un lointain et des profondeurs à demi entrevus dans le brouillard matinal.

Le premier bourg que l'on rencontre au sud, en quittant Saint-Pierre, c'est le Carbet. Un sentier unit les deux villes, serpentant le long de la côte, à travers la verdure, se perdant sous les roches puis reparaissant sur la plage. Il est fort animé dès le matin, cet étroit sentier, suivi par les négresses du Carbet qui se hâtent à grands pas vers Saint-Pierre pour vendre de bonne heure le lait de coco dont les Créoles sont extrêmement friands. Du bateau on les voit courir, pieds nus, leur robe relevée jusqu'à mi

jambe, portant sur leur tête des baquets en bois, appelés ici des *traits*, et remplis de noix de coco encore enveloppées de leur coque verte.

Ce sentier s'étend comme un ruban capricieux entre la mer et un chapelet de collines courtes et basses, détachées les unes des autres et formant la côte. Ces collines, égrenées ainsi, sont toutes vertes. Quelques-unes sont coupées du côté qui regarde la mer, et étalent une roche bleutée et luisante qui se crève çà et là pour donner passage, à travers ses fentes, à des poussées de verdure et à des jets d'arbustes vivaces. Au bas de leurs parois verticales s'élancent hors du sol des arbres levant la tête et les bras, comme pour atteindre les lianes et les branches qui pendent du sommet de ces roches fertiles, couronnées, sur leurs croupes, de manguiers et de bananiers aux larges feuilles.

Dans l'intervalle des collines, l'intérieur de l'île nous apparaît par échappées. On aperçoit au loin des champs de cannes à sucre, des bouquets d'arbres touffus et plus loin des sommets encapuchonnés de vapeurs immobiles et formant au-dessus des pitons du Carbet de grands panaches lourds.

Voici *le Carbet!* L'approche du village est annoncée par une longue haie de cocotiers, alignés en bosquets, ombrageant le rivage sur un parcours de deux kilomètres et offrant le plus charmant aspect.

Le centre du bourg est composé d'un groupe de maisons rangées paresseusement autour d'une place. Là se trouvent l'école, la gendarmerie, la mairie et l'église dont on distingue de loin le clocher, aigu comme une aiguille et perçant un massif de verdure. Le reste du village, assez populeux et fort étendu, se trouve caché et comme enfoui derrière les cocotiers et sous leur ombre.

C'est un des plus beaux sites que j'ai jamais vus. Je crois qu'on n'en trouverait pas au monde de plus pittoresque, de plus original et de plus attachant. Comme je me suis senti loin de mon pays en le contemplant ! Ce sont bien là les Antilles, ces îles convoitées, où mon imagination d'enfant me transportait, à la suite de Christophe Colomb, pendant mes années de collège ! Quel spectacle enchanteur ! Sous les cocotiers, toujours chargés de fruits, je distingue çà et là quelques cases dans l'ombre ; le long du rivage, de grands filets étendus sèchent sur des piquets ; des enfants tout nus, crépus et noirs, nous regardent passer et jouent avec les vagues ; des barques à sec sont allongées sur le sable ; des pêcheurs, hommes et femmes, poussent un canot à la mer. Je me demandais, sous le charme, si ce n'était pas là l'île de Robinson et les sauvages auxquels Vendredi avait si miraculeusement échappé. Or c'est la plus douce, la plus frugale et la plus inoffensive population de l'île.

Notre bateau vient de doubler le *Morne aux bœufs*. Le Carbet se cache à nous et le mirage s'évanouit.

Nous glissons vers le *fond Capot*, en rasant la côte, tantôt glissant dans l'ombre projetée par les collines, dont les ondulations se succèdent, tantôt, quand une trouée se produit, inondés de lumière dans le rayonnement du soleil levant. Nous côtoyons la roche renflée et ventrue par endroits, suspendue sur la mer comme si elle eût manqué de base et ouvrant en dessous des cavités sombres où les vagues s'engouffrent avec des murmures.

En un point, vers le *fond Giraumont*, ces falaises s'enfoncent en demi-cercle et forment des anses silencieuses, à l'abri, où la mer laisse une langue de sable à nu sur le rivage, au pied des roches. Les pêcheurs, dès l'aube, viennent y amarrer leurs canots et y jeter leurs filets. Oh ! le joli spectacle, mais trop rapide, qui se développe sous nos yeux !

De *Belle-Fontaine* à *Case-Pilote*, la côte s'éloigne et la baie s'enfonce. Notre bateau filant au large nous donne maintenant un recul suffisant pour embrasser un plus vaste horizon. Ce sont des chaînes de collines qui descendent, en s'échelonnant, du massif central de l'île et viennent mourir au milieu des arbres jusque sur le rivage. Au pied de ces collines, entre elles et la mer, s'étend parfois une petite plaine circulaire. On dirait l'immense arène d'un cirque

verdoyant dont la déclivité des collines forme l'amphithéâtre.

Là, tout est vert; mais quelle variété de teintes et quelle diversité de tons! Quelle gamme de nuances, depuis le vert minéral aux reflets bleus jusqu'au vert tendre de Véronèse! Au fond des ravins, dans l'ombre, sur la croupe claire des collines, sur les flancs ardents des pitons, ce sont des valeurs différentes dans l'intensité de la verdure. Le soleil levant, paraissant derrière les sommets, jette sur cette nature si riche l'éclat atténué de ses rayons obliques, glisse doucement sur les champs de cannes, fait resplendir la rosée sur les fougères et les hautes herbes et tire des étincelles du clocher de *Case-Navire* qui se dresse dans le lointain.

Bientôt la mer nous aveugle de ses ardents reflets. Le soleil nous enveloppe et flambe. Les plantes supportent ces rayons de feu sans en souffrir. Les Créoles peuvent les braver sans grand danger; mais les Européens ont toujours à redouter des insulations foudroyantes.

Nous avons déjà doublé la *Pointe des Nègres* et nous entrons dans la rade de Fort-de-France, laissant à notre gauche, nous dominant, la gracieuse habitation de Bellevue, et à notre droite le fort Saint-Louis dont la masse silencieuse et endormie s'avance dans la mer.

V

L'HOSPITALITÉ A LA MARTINIQUE

Où il est question d'Alphonse Daudet. — Arrivée d'un Français à La Martinique. — Ses promenades matinales dans la campagne. — La Capote. — Accueil et hospitalité d'un Créole. — Joies, tristesses et deuil. — Inexplicable oubli. — Épitaphe.

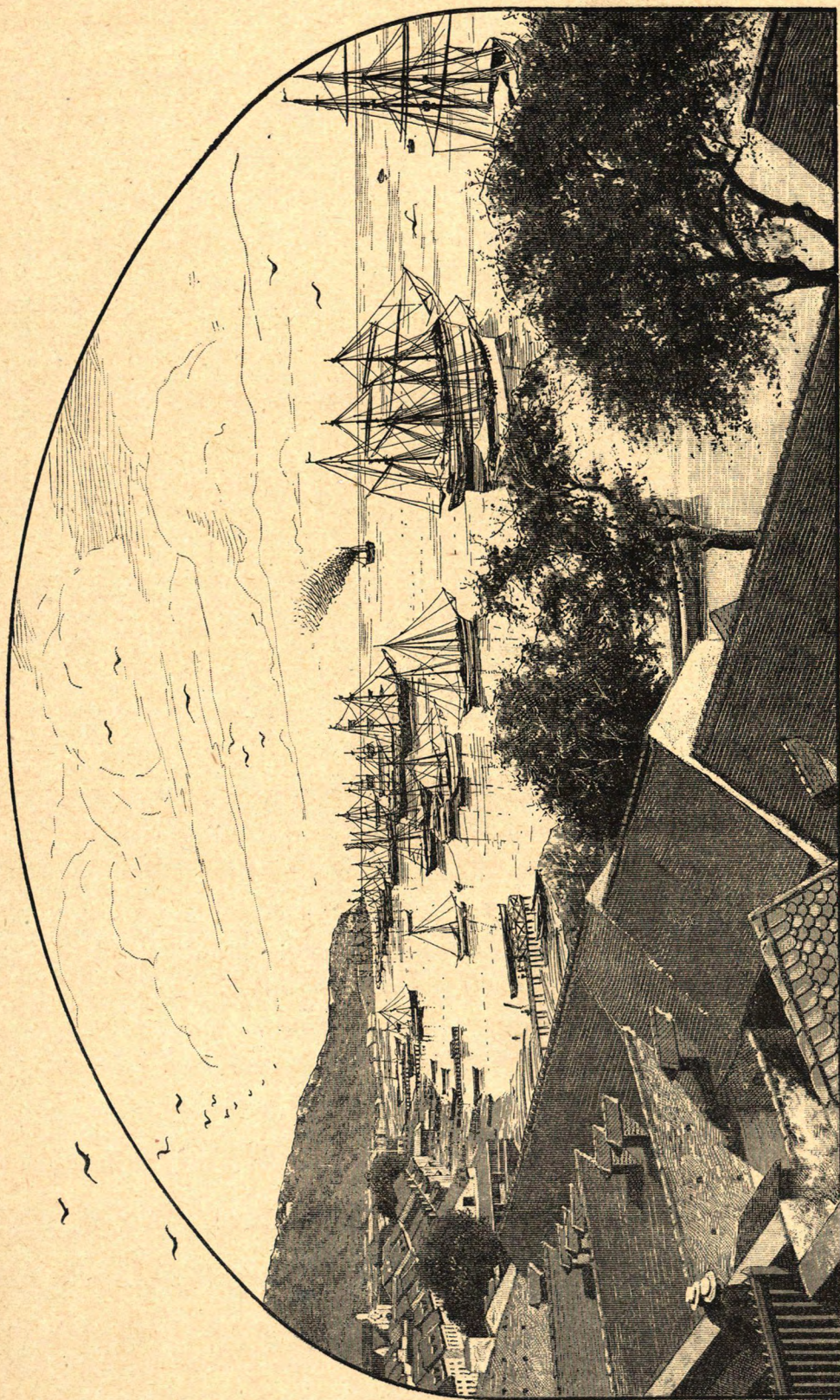
Si Alphonse Daudet, qui réduit en si fine farine le grain que lui apportent les Félibres des mas de la Provence, m'ouvrait les portes de son moulin, je lui donnerais pour la mouture quelques sacs de récolte exotique. Je ne crois pas que M. Roumanille lui-même, ce gai poète d'Avignon, lui ait jamais conté récit qui vaille plus d'or que celui-ci. Écoutez : je le répète tout uniment comme je l'ai entendu.

Un Français, léger d'argent, insouciant d'esprit et d'humeur vagabonde, aborde à La Martinique. Il y a bien quelque 30 ans de cela. Il s'arrête à Saint-Pierre et fait porter sa petite malle en face du quai, dans un hôtel borgne, fréquenté par les matelots. L'hôtelier défiant exigea que le nouveau débarqué

soldât ses dépenses jour par jour et d'avance. Cette défiance le navra; elle le rendit timide et sauvage. Il ne rentra à l'auberge qu'à la tombée de la nuit; il évita d'y prendre ses repas. Il errait dans la campagne, achetant des fruits sur les routes aux negresses qui se rendaient au marché. Cette vie indépendante lui remplissait la tête de soleil.

Tous les matins, dès l'aube, il allait à travers champs, au hasard, à son caprice, se riant des obstacles, se moquant des vipères, heureux de s'enivrer des parfums capiteux de cette nature débordante. Un jour il prend par le Morne-d'Orange, par les hauteurs du Parnasse, et descend à travers la plaine du Champ-Flore jusqu'à la *Capote*, en suivant des sentiers bordés de pommiers roses où les cicis et les colibris faisaient entendre le bruit de leurs ailes. La *Capote* est une petite rivière bruyante comme un torrent et fraîche sous l'ombre des bambous et des fougères arborescentes. D'ordinaire on la passe à pied sec en sautant de roche en roche. Ce jour-là, grossie par les pluies, elle était en courroux et couvrait les roches de son écume. Notre vagabond en suivit le cours et laissa derrière lui le Morne-Rouge et la Montagne-Pelée.

De l'autre côté de la rivière, vers le village du Marigot, s'étendaient jusqu'au sommet des collines, des champs de cannes à sucre, tout hérissés de leurs



SAINT-PIERRE — VUE DE LA RADE FORAINE
(D'après une photographie.)

1010

panaches rosés et baignés par le soleil matinal. Ce spectacle radieux l'attira; il se décida à tenter le passage de la *Capote*. Et déjà il était entré dans le courant, lorsqu'il vit accourir vers lui du haut des champs bordant la rive opposée, un homme qui poussait des cris: « Il y a danger, n'avancez pas. » Et en même temps cet homme appelait à lui des nègres qui travaillaient non loin de là. Ceux-ci, au moyen d'une forte corde tendue d'un bord à l'autre l'aiderent à passer fort aisément. Quand il atteignit l'autre rive il était tout ruisselant.

— Soyez le bienvenu sur ma propriété, lui dit en lui tendant la main l'inconnu qui l'avait si spontanément aidé.

On le conduisit vers l'habitation située au centre même des champs de cannes; on s'empressa de lui donner du linge et des vêtements; on lui servit un déjeuner improvisé pendant que son hôte lui racontait son histoire :

« J'appartiens, lui disait-il, à une vieille famille créole; je suis veuf; j'ai deux enfants, une fillette et un petit garçon. Inès a quatre ans, Paul n'en a que trois. La propriété prospère; les cannes se vendent bien; tout marche à souhait. Mais depuis la mort de ma femme, je me sens bien seul. Tenez, ajouta-t-il, voici les deux orphelins! »

Une négresse entra, conduisant deux enfants

qui se tenaient par la main et qui vinrent vers l'étranger, sans gêne, avec un franc sourire.

Cette hospitalité, ce bien-être, ces jolis enfants sans mère, tout cela l'émut. Une larme lui monta du cœur aux yeux. Il prit les deux petits sur ses genoux et ne put leur dire que ces seuls mots : « Mes bébés, mes bébés ! » Ce mot frappa l'esprit des enfants qui, dès lors, l'appelèrent : *papa-bé*.

D'ailleurs, personne ne lui demanda son nom ; quant à lui, il ne songea pas à le donner. L'hôte l'appelaït son ami. Les noirs qui travaillaient aux champs le désignaient entre eux sous le nom de *béké-capote*.

Le soir de son arrivée, il trouva sa chambre prête et son lit frais. Il s'endormit profondément et ne s'éveilla que lorsque les enfants entrèrent bruyamment dans sa chambre pour embrasser *papa-bé*. Il alla aux champs avec son hôte, lui donna quelques avis, proposa de creuser des rigoles le long des lignes de cannes pour l'écoulement des eaux, et de chausser les pieds des tiges pour maintenir la fraîcheur autour des racines. Il émit l'idée d'utiliser comme engrais les résidus de la mélasse. On se trouva bien de ses conseils.

Un mois s'était écoulé et il était encore chez son hôte, toujours choyé, toujours fêté. « Puisque je reste, dit-il un jour, je vais m'occuper des enfants ; je

serai leur instituteur. » Ce fut une joie ; il se mit à la besogne. Il leur enseigna à parler, à lire, à écrire, à compter. Il fit appel à ses souvenirs pour leur donner des leçons d'histoire et de géographie.

Au bout de dix ans, un soir après dîner, comme les enfants, enveloppés d'une atmosphère de sérénité heureuse, faisaient leur devoir et que les deux amis, étendus dans un fauteuil, fumaient un cigare en les regardant, le Créole s'écria tout à coup : « Dis-moi donc, mon ami ? Que venais-tu faire dans notre contrée, le jour où je t'ai aidé à traverser la Capote ? » Notre homme répondit simplement : « Il y a si longtemps de cela que je l'ai oublié. » Ce fut tout, on n'en parla plus.

La jeune fille atteignit 17 ans. Un jour vint où on la maria. Elle quitta l'habitation pour aller à Saint-Pierre avec son mari. A la même époque, Paul fut envoyé en France pour compléter ses études. Il y eut un déchirement dans le cœur des deux amis. Leur isolement les accabla. Pour la première fois, une lassitude leur vint. Le Créole la surmonta bientôt, mais son ami ne songeait plus qu'à fuir cette maison et à rentrer en France. Il était pris d'un insurmontable désir de revoir son pays natal. Après de longues hésitations, il s'en ouvrit au Créole. Mais aux premiers mots, celui-ci s'emporta : « Partir ? me laisser ? s'écria-t-il, est-ce possible ? Ce serait là une

mauvaise action. » L'autre s'excusa, balbutia, affirma qu'il reviendrait. Mais le Créole exaspéré ne voulut rien entendre. « Tu ne partiras pas, lui dit-il. Ce serait une trahison, une lâcheté. Ce n'est pas pour quelques jours que tu as franchi le seuil de cette maison hospitalière. Qu'as-tu à me reprocher ? Et puis, que deviendrais-je sans mes enfants et sans toi ? » Après ces mots, il se retira dans sa chambre sans serrer la main de son ami.

Pendant la nuit, celui-ci se demanda avec inquiétude, si réellement il avait bien le droit de partir et de rompre tant de liens. Le lendemain il ne parla plus de son projet, et, résigné, il resta. Mais il dépérissait à vue d'œil. Tout était pour lui accablement et tristesse.

Il se traînait à travers les débris de son passé heureux. On rappela en hâte la jeune femme de Saint-Pierre. Elle accourut : « Qu'as-tu, papa-Bé ? lui disait-elle en lui jetant les bras autour du cou. » Il sourit à ces fraîches caresses. « Va, va, ajouta-t-elle, je te réserve une surprise. C'est un secret. » Et comme elle rougissait un peu, il comprit : c'était dans quelques mois un petit enfant dont il serait le parrain. Cette espérance sembla le ranimer.

Mais quand la jeune femme fut repartie, la nostalgie le reprit. Quelques jours après, la fièvre s'empara de lui. Il s'alita. Tous les soins furent

inutiles. Il mourut sans une parole, sans une plainte, en serrant doucement la main de son vieil hôte qui n'avait pas quitté son chevet.

Quand les premiers moments de la douleur furent passés, il fallut faire à la mairie la déclaration du décès. Alors seulement le vieux Créole s'aperçut, au bout de quinze ans, qu'il avait oublié de demander le nom de son ami.

On l'ensevelit sur le bord de la Capote à l'endroit même où, la première fois, il avait traversé la petite rivière. Sur sa tombe, creusée au milieu d'un bouquet de bambous, on inscrivit :

Ci-gît un voyageur !

Voilà ce que l'on raconte au village du Macouba.

VI

LA MONTAGNE PELÉE

Un étrange volcan. — Départ du Morne-Rouge. — Ascension du premier mamelon. — Bégonias et framboises. — Les fleurs de balisier. — Les nègres nous ouvrent un sentier. — Les choux-palmistes. — Immense perspective. — La caravelle. — Les brouillards de la croupe de la montagne. — Un lac sur un volcan. — Déjeuner au bord du lac. — Retour sous la pluie.

La Montagne Pelée¹ est un volcan éteint. Son cratère, dont les bords brisés sont formés de gigantesques dentelures aiguës, s'est obstrué, et l'orifice, qui devrait être béant, est remplacé par un lac tranquille. Ce lac est alimenté par les brouillards aqueux et lourds qui enveloppent presque toujours la cime de cette montagne. J'avais, depuis longtemps, l'ardente envie de gravir le mont, d'en atteindre le sommet et de me rendre compte des merveilles dont on me parlait sans cesse.

Nous sommes partis du Morne-Rouge² hier matin, à cinq heures, au petit jour. Deux nègres,

1-2. Voir gravure, page 56.

armés de coutelas et portant nos vivres, ouvraient la marche. Les guides nous étaient nécessaires pour nous frayer un chemin à travers les bois où les branches et les lianes obstruent en quelques jours les sentiers et les rendent impraticables, pour nous aider à franchir les crevasses et à nous glisser dans le lit des torrents, enfin pour nous tendre la main lorsque les roches verticales et glissantes n'offraient aucune saillie.

A un kilomètre du Morne-Rouge, nous avons quitté la route et nous avons pris par les savanes, le long d'un bois bordé par un talus sur lequel poussaient à merveille les bégonias roses. L'herbe est toute bleue de la rosée du matin. Dans les savanes, cette herbe fort haute nous vient jusqu'aux genoux. Nous en sortons tout ruisselants. Le bois que nous longeons, en contournant le morne de la Calebasse, est planté de pommiers roses et de goyaviers. Les goyaviers, qui sont chargés à la fois de fleurs et de fruits, sont enlacés par des lianes qui unissent leurs fleurs à celles de l'arbre qui les soutient et les nourrit. Rien n'est gracieux comme cet harmonieux mélange de fleurs hétérogènes, différentes de couleur et de forme.

Tout à coup, sur notre gauche, le bois s'ouvre en une large trouée et développe à nos yeux un horizon lointain, du côté de Saint-Pierre, avec des

collines irradiées par le soleil levant, et au delà, la mer des Antilles, bleue, sans brouillards, à peine moirée par la brise.

Après avoir laissé derrière nous le morne de la Calebasse, nous entrons sous bois. Alors commence l'ascension du premier mamelon qui sert de contrefort à la masse centrale de la Montagne Pelée. La pente est douce. C'est moins un chemin que nous suivons qu'une allée accidentée, d'aspect sauvage, une espèce de couloir dont la voûte fraîche et verte est ornementée de bizarres festons. Les hautes branches qui passent horizontalement sur notre tête et qui soutiennent, comme une charpente irrégulière, cette toiture de feuillage, sont parées de lambeaux de dentelle de mousse tombant en forme de franges découpées et effilochées. Elles sont si gonflées d'humidité qu'elles distillent continuellement des gouttes de pluie.

Sur les arbres de ce bois, aux embranchements, sont assis des choux parasites, larges et ventrus, vivant sur le tronc de sa sève, sans que l'arbre paraisse incommodé de la succion de cette végétation étrangère.

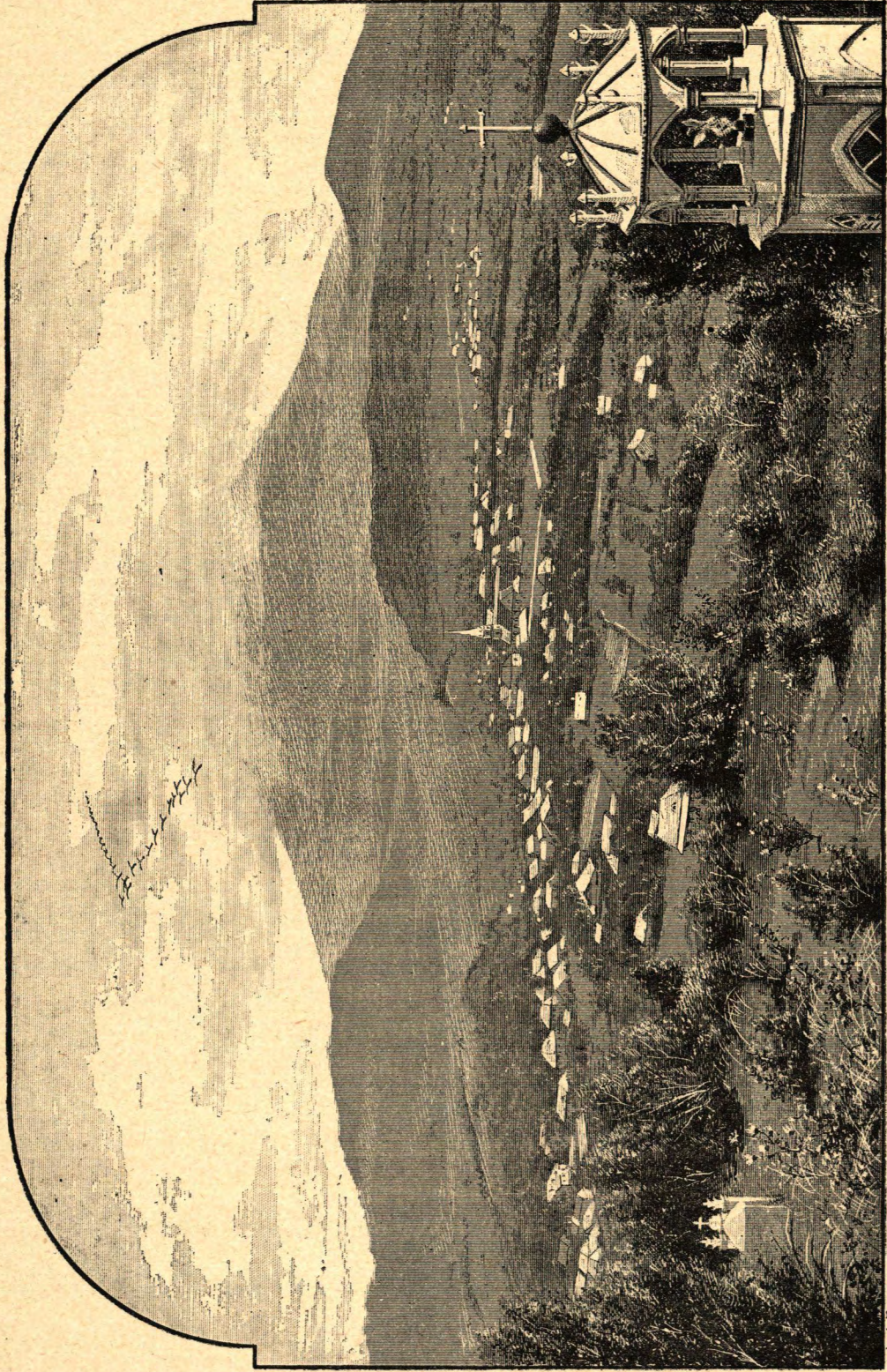
En sortant de ce bois sombre, nous entrons en vive lumière, au milieu d'une large étendue de terrain où poussent à foison des framboisiers sauvages, rouges de fruits. Les framboises portent leur duvet

et sont encore parées de perles de rosée. Courant de bouquet en bouquet, à travers les ronces, nous cueillons avidement, à nous en rassasier, ces fruits au parfum un peu sauvage et à la fraîcheur exquise.

Puis nous reprenons notre marche et nous rentrons sous bois.

L'ascension devient plus difficile et plus pénible, par un sentier raide, à peine frayé, que nous gravissons en nous aidant des mains et des genoux, en nous accrochant aux branches, aux lianes, aux fougères, aux saillies des roches, en appelant à notre secours les nègres qui nous servent de guides et dont l'agilité à travers ces difficultés est extraordinaire.

Nous nous arrêtons, pour respirer un instant, au milieu d'une véritable forêt de balisiers aux feuilles immenses et tout en fleurs. C'est un vrai paradis que cette forêt qui enveloppe une partie de la montagne. Dans son *paradou*, Zola n'a rien rêvé de plus riche, de plus vigoureux et de plus débordant. Les fleurs du balisier, d'un rouge violent, sont énormes. Elles se composent d'un pétiole ondulé jetant à droite et à gauche des calices alternés, aplatis et s'évasant comme des navettes placées les unes dans les autres. Ce fouillis de feuilles d'un vert frais, aux reflets gris, au milieu desquelles éclate le vernis sanglant des



VUE DU MORNE-ROUGE ET DE LA MONTAGNE PELÉE
(D'après une photographie.)

Hotel

fleurs, s'étend à perte de vue et offre un spectacle fort rare, même aux Antilles.

Nous voilà parvenus à la cime du contrefort. Au-dessus de nous se dresse la montagne elle-même. Après une courte halte nous nous remettons en marche. Des difficultés s'accumulent; le sentier disparaît sous les broussailles; les lianes nous barrent le chemin à chaque instant; des crevasses béantes menacent nos pas.

A coups de coutelas les nègres nous livrent un passage; ils abattent sans pitié d'immenses choux-palmistes dont nous fendons le tronc pour en manger le cœur composé de rubans d'un blanc laiteux et d'un goût fort délicat. C'est un aliment recherché à La Martinique.

Nous atteignons enfin, au bout de quatre heures de marche, la cime de la Montagne Pelée et nous émergeons au milieu d'arbres bas et rabougris que nous dépassons de la tête. Le ciel est nu; l'espace est sans bornes; c'est un des plus majestueux panoramas qu'il soit permis de contempler. Nous sommes tournés vers le sud. Nos yeux embrassent à la fois l'Océan et la mer des Antilles qui baignent les deux flancs de l'île, à l'est et à l'ouest. La ville de Saint-Pierre est à nos pieds; derrière elle s'étalent des champs de cannes à sucre.

Dans cette nature si tourmentée, plaines, mornes,

ravins, pitons se fondent en un harmonieux ensemble. Là-bas, à notre gauche, la baie de la Trinité resplendit avec une mer un peu houleuse, et plus loin s'étend paresseusement dans la mer la presqu'île de la Caravelle, ourlée d'écume et étincelante sous les rayons du soleil.

Ce n'est pas sans peine que nous nous arrachons à cette contemplation. Nous avons encore un kilomètre à parcourir avant d'arriver au centre même de la croupe de la montagne où se trouve l'ancien cratère. Nous rentrons sous l'ombre et nous nous perdons dans les brouillards. La terre du sentier est détremmée et trouée de flaques d'eau où nos pieds s'enfoncent. Les brouillards, presque continuels en cet endroit, s'accrochent à la cime des arbres, les inondent de leur humidité et font dégoutter une pluie ininterrompue. Nous sommes dans une forêt de goyaviers dont la verdure sombre est relevée par la teinte rose des bégonias qui poussent jusqu'au sommet de la Montagne Pelée. On n'y entend que le bruit des gouttes de pluie sur les feuilles humides et les trois notes pures, détachées, que pousse, à intervalles réguliers, le siffleur des bois, le seul hôte de ces sommets déserts.

Enfin, nous sortons brusquement de l'humidité et de l'ombre et nous poussons un cri de surprise. Nous nous trouvons au bord d'un joli lac, immobile

comme un miroir circulaire et mesurant environ deux cents mètres de diamètre. Il est bordé d'un fin gazon et de mousse de velours, entouré et dominé par des pics brisés, formant comme les bords ébréchés d'un vase gigantesque.

Le point le plus élevé est appelé le *tertre de la croix*. Il regarde le sud; une croix est plantée à son sommet. C'est un but de pèlerinage.

Un coup de vent chasse un instant les brouillards, et le soleil, glissant le long des parois évasées des tertres circulaires, vient éclairer la surface tranquille du lac. Mais sous cette caresse, rien ne s'éveille. Tout reste immobile et muet. — Les eaux du lac étaient si fraîches et si claires qu'elles m'ont invité à m'y baigner. Le lac est peu profond. Son lit est formé de sédiments de feuilles sèches, de branchages poussés par les vents ou charriés par les orages, de pierres et de terre roulant du haut des tertres. C'est ainsi que peu à peu le cratère s'est fermé et que les eaux, qui d'abord se perdaient dans les flancs de la montagne, se sont arrêtées et ont formé un lac.

Nous avons déjeuné là, au bord de l'eau, assis sur des troncs d'arbres, regrettant de ne pouvoir nous étendre, à cause de l'humidité, sur le gazon et sur la mousse. Vers une heure du soir, nous avons songé au retour.

La descente s'est effectuée sous une pluie battante.

Elle a été pénible, longue et dangereuse. Nous sommes enfin arrivés au Morne-Rouge avec nos souliers boueux, crottés jusqu'au cou, trempés jusqu'aux os, harassés de fatigue, mais la tête rayonnante et toute remplie des merveilles dont nous avons pleinement joui.

VII

LE CARNAVAL DE SAINT-PIERRE

Peuple en joie. — Une étrange mascarade. — La fête s'organise.
— Le défilé commence. — Gamins des rues. — Danse des
femmes. — Un bizarre musicien. — Bacchanale. — Chants de
joie. — Indulgence de l'église. — Le vacarme finit sans orage.

La ville de Saint-Pierre est en joie. Elle s'apprête à fêter le dernier jour du carnaval, qui dure depuis plus de deux mois. Car ici, à partir du jour des Rois, tous les dimanches, le peuple s'amuse en plein soleil avec un entrain débordant. Aujourd'hui, avant de dire adieu à ces joyeuses folies, chacun veut, encore une fois, prendre sa part de la ripaille du Mardi-Gras. Hommes, femmes, jeunes filles, enfants, toute la ville va participer à la fête. C'est le carnaval du peuple, le carnaval d'un peuple enfant.

J'ai été témoin du carnaval ensoleillé de l'Italie dans diverses villes; je l'ai admiré à Nice dans toute sa splendeur; j'ai assisté au carnaval sans façon des petites communes de France et aux déguisements

cossus et décents des grands centres, avec leurs chars, leurs défilés, leurs cortèges historiques. A Alger, je l'ai vu se traîner mélancoliquement de la rue Bab-Azoun à la rue Bab-el-Oued. J'ai vu le carnaval de Paris, émoustillant son ennui dans le champagne à l'Opéra, tapageur à Bullier et acclamant la bière mousseuse, débraillé dans les bals de barrière et célébrant le petit bleu. Partout ce sont les amusements des désœuvrés et des jouisseurs; c'est de la joie de commande; ce sont des plaisirs achetés à prix d'argent; c'est le carnaval des riches et des blasés.

Rien de tout cela ne ressemble au carnaval de Saint-Pierre. Ici, la ville entière est descendue dans la rue; la ville entière a pris le masque; elle chante, elle danse, elle agite ses grelots. Jamais les saturnales à Rome, jamais en Grèce les bacchantes n'ont offert un pareil spectacle; jamais la fête des fous, au moyen âge, n'a étalé cette débauche de joie. L'imagination ne peut rêver de semblables folies humaines, un délire aussi envahissant, une pareille marée de gaietés écumante et montante.

Vers deux heures, la fête s'ouvre; et jusqu'à la nuit c'est un flux et un reflux incessant. La foule des masques descend du *Fort*, le plus haut quartier de la ville, jusqu'au *Mouillage*, qui est la partie basse de Saint-Pierre, puis remonte du *Mouillage* au *Fort*,

à travers la rue Victor-Hugo. Mais c'est d'abord au centre de la ville, à la batterie d'Esnotz, que le rendez-vous est donné. C'est là que tous les quartiers déversent leurs masques. Là, les groupes se forment, se rangent au milieu des appels aigus et des cris de ralliement.

Sur cette foule bigarrée et étincelante d'oripeaux et de clinquant, le soleil flamboie; et, sous les rayons qu'il darde, les têtes s'échauffent et s'allument. Des chants discordants partent, de çà, de là, comme des fusées. Des trépignements d'impatience agitent les groupes frémissants des femmes.

Cependant la tourbe grossit; les flots poussent les flots; la houle monte; bientôt cette mer gonflée gronde et le débordement commence.

En tête roulent des vagues de gamins des rues, en guenilles, entourant une espèce de géant déguisé en diable cornu, qui marche d'une allure rapide et égale. Ils le suivent en frappant leurs mains l'une contre l'autre et en répétant en chœur je ne sais quoi, sur un rythme court et heurté, en réponse à un cri poussé par le diable à intervalles égaux. Cette bande se précipite en torrent du haut de la ville, emplissant la rue, les trottoirs, les ruisseaux, se heurtant, se bousculant, s'étouffant, mais sans cesser de crier et de frapper des mains en cadence.

Puis ce sont d'interminables files de femmes

de toutes les tailles et de tous les costumes, rangées l'une derrière l'autre, chantant à l'unisson une phrase incessamment répétée, et dansant à ce chant avec un balancement rythmé du corps et un mouvement de polka en avant.

Mais ce qui est vraiment étrange et original, inouï et inénarrable, c'est la cohue d'hommes et de femmes, de groupes et de masques isolés, qu'entraînent à leur suite quelques nègres musiciens, tassés dans une espèce de tombereau conduit par un âne. Ces nègres jouent de la flûte en dodelinant de la tête, tandis qu'un grand gaillard crépu frappe rageusement avec ses mains sur un tambour, formé d'un petit tonneau défoncé aux deux bouts et dont les fonds sont remplacés par des peaux tendues à l'aide d'une simple corde. Leur musique est assez semblable à celle qu'on entend à Alger dans les cafés arabes, à travers les rues de la Casbah. C'est une mélodie plaintive, à phrase tombante et reprise sans intermittences avec quelques légères variantes.

Au son de cette musique, l'innombrable cortège des hommes et des femmes marche en mesure, se tenant par la main, se donnant le bras, se séparant, s'unissant, se rapprochant, selon les mouvements de cette danse accidentée, au milieu des cris, des chants, des rires, dans un déhanchement endiablé, dans une ivresse sans frein. Ah! ce n'est pas le carnaval des

riches ! C'est le vrai peuple chez lui, souverain dans la rue, en fête extravagante, en joie débraillée ; c'est la mascarade étourdissante, c'est le parfum du tafia, c'est le ruissellement du soleil, c'est le bruit, c'est le tapage, c'est le vacarme, c'est la tempête, ce sont les vagues déchainées d'une mer en rut.

Et de ces corps humains en ébullition, monte une vapeur moite de respiration, une odeur âcre de chair bouillante, quelque chose d'innommé qui vous saisit à la gorge, vous enveloppe, vous pénètre et vous soûle. A ce bruit, à ces cris, à ce rythme, à cette odeur, les passants sont souvent pris, enlevés et entraînés au milieu de cette sarabande en délire.

Parfois sur les trottoirs quelques filles retenues par des scrupules religieux et craignant la colère du confessionnal, se contentent de regarder passer la fête. Mais il arrive, comme je l'ai vu, que ces spectatrices, excitées par leur nature ardente, séduites par la musique et par l'exemple, tentées du démon, se lèvent, frissonnent et finalement se lancent dans la rue et se perdent dans le tourbillonnement général.

D'autres groupes surviennent, bras dessus bras dessous, répétant un refrain convenu qui les anime et les échauffe. Ces refrains sont différents : ce sont tantôt des airs folichons, tantôt des soupirs d'amour, tantôt même des plaintes navrantes. Ainsi croirait-on que des groupes de jeunes filles redisent sans cesse

avec des gestes et des mouvements de bacchantes :
« *Maman, moïn lé mo! Maman, moïn lé mo! Moïn pas ni l'agent pou téré moïn*¹. »

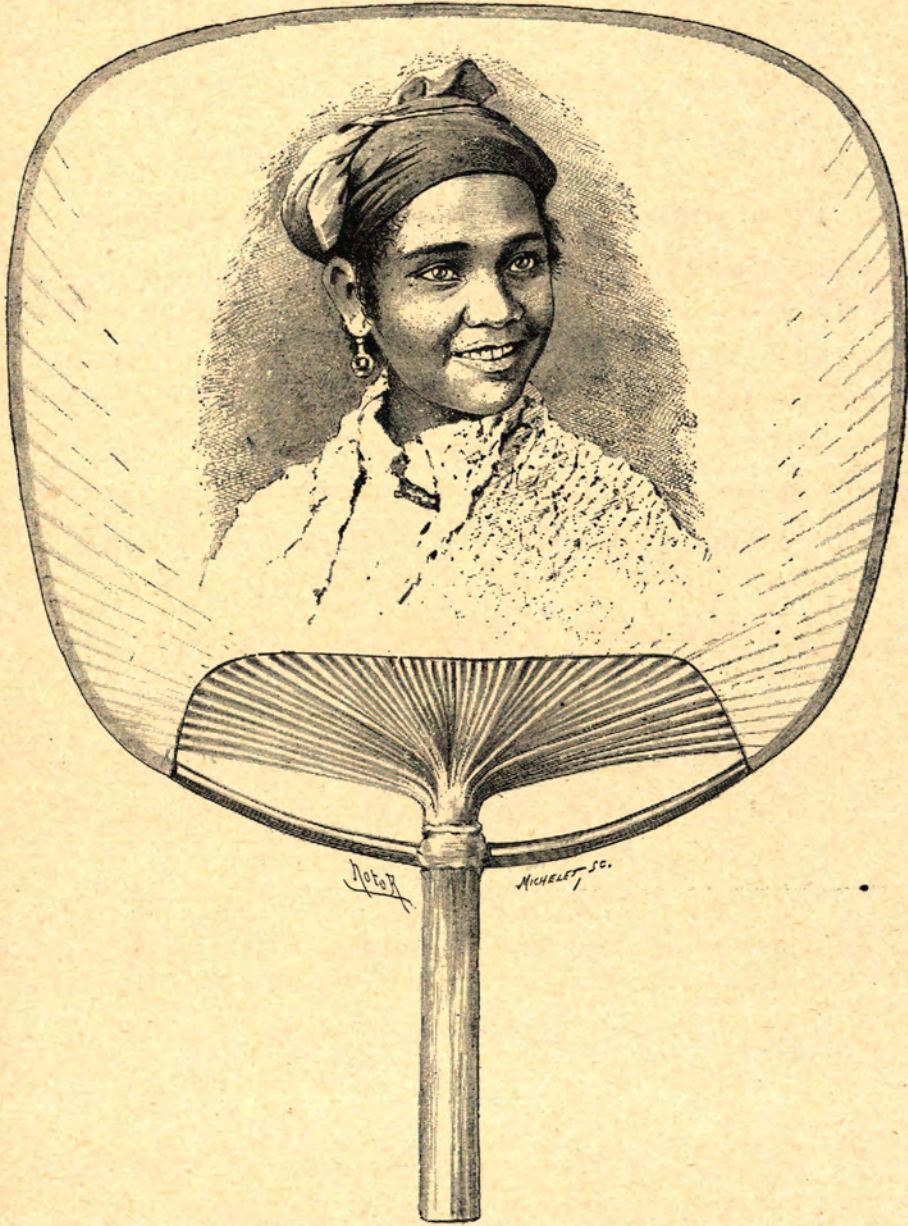
Il est vrai que le groupe suivant chante à tue-tête : « *Moïn ké cassé code au soué a*²! » Allusion transparente à leur envie de jeter leurs madras par dessus les pitons. Il y en a qui le font comme elles le disent.

Au reste, rien ne les surchauffe comme ces chants. Et lorsque la fatigue a jeté des masques sur le trottoir, essoufflés, moulus et ruisselants, si un nouveau groupe survient, chantant et dansant, aussitôt ils se redressent, se secouent et bondissent au milieu des nouveaux danseurs qui passent.

Et quelle franchise, quelle bonne humeur dans cette gaieté spontanée et communicative! Ah! la police peut dormir en paix! Pas une rixe dans toute cette foule, pas un cri de colère. Tout est à la joie. Cette fête n'a pas une ombre. On rencontre bien, çà et là, portés au haut d'une perche, des mannequins représentant quelques personnages influents, mais ces malices ont un caractère si bon enfant que ceux-ci sont les premiers à en rire. On entend bien certains

1. Maman, je veux mourir! Maman, je veux mourir! Mais je n'ai pas de quoi me faire enterrer.

2. Je vais casser ma corde ce soir.



TYPE DE LA NÉGRESSE DE LA MARTINIQUE
(D'après une photographie.)

refrains créoles qui contiennent des allusions ironiques à la politique courante, mais toutes ces bou tades sont sans fiel, et ne soulèvent ni protestations ni rancunes.

L'Église elle-même se montre tolérante et, se souvenant que ces réjouissances sont nées dans son sein, elle ferme les yeux avec bienveillance.

Enfin quand tombe la nuit et que l'heure du souper a sonné, les groupes se dispersent et rentrent, et le calme s'étend sur la ville. Mais l'impression que cette fête m'a donnée a été si vive que, longtemps après que le silence de la nuit avait empli la rue, ma tête bouillonnait encore et mon imagination faisait tournoyer devant mes yeux des rondes effrénées de masques qui venaient, comme un fleuve grossi, déborder sous mes fenêtres.

J'ai quitté mon lit et, prenant ma plume, j'ai essayé de rendre ce que j'avais vu, entendu et éprouvé.

VIII

PROVERBES CRÉOLES

Vieilleries démodées. — Proverbes rajeunis. — Originalité des dictons créoles. — Leur naïveté. — Où le proverbe se montre plein de douce malice. — Railleries sans fiel. — Ce qu'il faut penser de la langue créole en général.

La langue créole a ses proverbes comme toutes les langues. Et je me hâte de dire qu'ils ont ici une allure juvénile et originale qui forme contraste avec la marche lourde et la mise prétentieuse et démodée des proverbes français. Je n'aime pas les sentences en général. Elles ont un air outrecuidant qui offusque. Cette impression date de ma jeunesse. Elles me produisaient l'effet de ces bourgeois enrichis qui étalent leur fortune avec jactance. Et puis M. Prudhomme en émaillait sa conversation. Il cite des banalités sentencieuses comme les pédants citent des vers de Boileau. C'est une monnaie courante qu'on trouve dans toutes les mains. Si d'un côté Boileau est tombé en discrédit avec quelque raison,

si de l'autre les proverbes ne forment plus que le bagage des pauvres d'esprit, cela tient un peu à l'abus qu'en ont fait les pédants et les sots. Aujourd'hui on ose à peine emprunter ces maximes vulgaires. Si on le fait, on s'en excuse. C'est un prêt dont on a quelque honte.

On a été même jusqu'à jeter le ridicule sur la *Sagesse des Nations*. On a choisi les proverbes les plus connus et on les a affublés de si risible façon qu'il est désormais interdit de s'en servir sans s'exposer à provoquer les rires :

« Ce qui est différé n'est pas perdu »

« Qui trop embrasse mal étreint. »

« L'union fait la force. »

« Les extrêmes se touchent. »

Toutes ces vieilleries ont eu un regain de jeunesse par la transformation burlesque que quelque esprit rabelaisien leur a fait subir dans un accès de joyeuse humeur. Mais du même coup c'en était fait de l'autorité et du crédit qui s'attachaient à ces formules de bon sens bénin et à ces vérités émoussées. Est-il en effet permis de se servir de ces proverbes après qu'ils ont été bafoués sous un pareil déguisement :

-
- « Ce qui est *digéré* n'est pas perdu, »
 - « Qui trop embrasse *manque le train*; »
 - « *L'oignon* fait la *farce*; »
 - « Les extrêmes se *mouchent*. »

En langue créole ils ont un tout autre visage. Ils marchent d'un pas gouailleur. Ce n'est pas la sagesse guindée qui donne une leçon, c'est la gaieté de bon aloi, c'est la raison saine, c'est l'esprit pétillant qui se donne carrière. Le peuple a rencontré une formule nette pour traduire son idée avec plus de relief, et il s'en sert, mais sans pose, sans produire d'éclat et sans viser à l'effet. Aussi toutes ces citations ne vont pas sans un geste, sans un éclat de rire qui leur donne une saveur sauvage. Le proverbe jeté au milieu d'une causerie vivante, agrémenté d'un geste et d'un rire, donne du poids à la pensée, sans l'alourdir. Les abeilles emportent des pierres avec leurs pattes pour que dans leur vol elles puissent offrir plus de résistance au vent. On procède de même pour les phrases ailées du langage créole.

N'allez pas croire que les proverbes locaux soient une plate traduction des proverbes français. Tout au plus si l'inspiration y est quelquefois sensible. Pour moi je ne crois pas à ces emprunts prémédités. Le peuple était trop naïf et trop enfant pour s'approprier des guenilles qui sentaient la poussière des siècles.

Code gname marrè gname

La liane de l'igname sert à attacher l'igname.

Cela fait-il penser à notre dicton : « Il s'est pris dans ses propres filets ? »

Jadin loin, gombo gâté.

Quand le jardin est loin, le gombo se gâte.

Qui songerait au proverbe si connu : « Les absents ont toujours tort ? »

Les pêcheurs sont nombreux à La Martinique. Quand ils ne prennent que du menu fretin, ils se consolent en disant :

Miè vaut yon balaou jodi là qu'taza demain.

J'aime mieux un balaou (éguilette de mer) aujourd'hui, qu'un tazard demain.

C'est passé en proverbe. Est-ce là une traduction de : « Mieux vaut tenir que courir ? »

Nous répétons en France :

« Qui se ressemble s'assemble. »

« Un bienfait n'est jamais perdu. »

On dit ici :

Toutt milett ni gran zoreille.

Tous les mulets ont de grandes oreilles.

Ça ou pèdi nen fè, ou kè trouvè nen sann.

Ce que vous avez perdu dans le feu, vous le retrouverez dans les cendres.

S'il y a là une adaptation, il faut reconnaître qu'elle est lestement troussée. La mise à neuf est faite de main de maître.

Il est toutefois nécessaire de remarquer que dans la langue créole il s'agit plutôt de dictons, de phrases faites, de formules trouvées, que de proverbes proprement dits.

Un nègre à jeun peut-il faire à un béké qui l'excite au travail une réponse plus spirituelle et plus concluante que ce dicton populaire :

Sac vide pas ka tienne douboutt.

Un sac vide ne tient pas debout.

Si un innocent paie pour un coupable, on se contente de dire avec résignation :

Cabritt boué, mouton sou.

Le cabri boit le mouton est saoul.

Au reste, le mouton et le cabri jouent un grand rôle dans les sentences locales :

Zaffè cabritt, pas zaffè mouton.

Les affaires du cabri ne sont pas les affaires du mouton.

Li allé l'école cabritt, li ritouné mouton, etc.

Il est allé à l'école cabri, il est retourné mouton.

Quand on s'excuse auprès d'un Créole du dommage qu'on lui a causé, sans le vouloir, il vous répond en souriant malicieusement :

Padon pas ka guéri bosse.

Vos excuses ne guérissent pas la bosse que vous m'avez faite.

Quelle philosophie gaie dans cette phrase qu'on cite lorsque le bonheur vient trop tard :

Bon gué baille nouéssette pou ça qui pas ni dent!

Le bon Dieu donne des noisettes quand on n'a plus de dents.

Il y a une grande finesse d'observation dans cette pensée qu'on retrouve chez nos vieux auteurs du moyen âge :

Ça ziè pas voué, khè pas fè mal.

Ce que l'œil ne voit pas n'attriste pas le cœur.

Quelle expressive figure pour peindre la misère noire des affamés :

Couou deiè chien pour trappé zo!

Courir derrière les chiens pour attraper des os.

On rencontre de délicates images pour rendre des idées fort communes en français, comme :
« Chacun pour soi. »

Toutt bête a fé Ka clairè pou name yo.

Chaque luciole (bête à feu) éclaire pour son âme.

Parmi ces dictons il y a des malices sans fiel contre les paresseux :

Li connoitt mangé farine, pas connoitt planté magnoc.

Il sait manger la farine mais ne sait pas planter le manioc.

Contre les bavards :

Bouche li pas ni dimanche.

Sa langue ne connaît pas le repos du dimanche.

Contre les orgueilleux :

Quand milatt tini yon vié cheval,

Yo dit négresse pas manman yo.

Quand un mulâtre se voit possesseur d'un cheval,
il prétend que la négresse n'est plus sa mère.

Contre les vieillards qui font trop durer l'été de
la Saint-Martin :

Vié tison prenn fé pis vite passé bois sec.

Un vieux tison prend plus vite feu que le bois sec.

Contre l'avidité :

Trop profit crève poche.

Profit trop lourd crève la poche.

Contre les égoïstes :

Ça qui mangé zé pas save si quiou poule fè li mal.

Ceux qui mangent les œufs ne songent pas si la poule a eu mal au derrière.

Enfin contre ceux qui veulent tout entreprendre à la fois :

Chien tini quatt pattes, pas ka prenn quatt chemin.

Un chien a quatre pattes mais il ne prend pas quatre chemins à la fois.

Nous disons « rôtir le balai » en France; ici on dit :

Ija brûlé bambou eppis roseau.

Il a déjà brûlé bambou et roseau.

Les Créoles ont des réflexions d'une grande concision pour définir des situations morales délicates :

Dent pas khé,

« Les dents ne sont pas le cœur » disent-ils lorsqu'ils veulent nous faire comprendre que le rire qui



BOUQUETS DE BAMBOUS
(D'après une photographie.)

découvre les dents ne révèle pas les souffrances cachées au fond de l'âme.

« Il faut se rendre mutuellement service. » Ils ont trouvé pour rajeunir cette pensée une formule très heureuse :

Yon main doué lavé l'autt.

Une main doit laver l'autre.

En somme, cet idiome offre au chercheur une mine inépuisable de ces pensées passant de bouche en bouche, admises comme paroles d'évangile et citées comme d'irréfutables arguments. Je n'ai donné que le dessus du panier. Celles que j'ai citées suffiront amplement à mettre en lumière non seulement le caractère de la langue, mais surtout la tournure d'esprit de ceux qui l'ont créée et lui ont donné leur empreinte originale.

Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est la bonne humeur, l'esprit rieur, l'innocente malice des Créoles. Il n'y a dans leurs proverbes aucune plainte, aucun regret, aucune dureté, aucune rancune. Il y règne une insouciance heureuse, une philosophie avenante qui nous séduit. Si on rencontre çà et là quelques railleries, elles nous désarment par leur air bon enfant. Ni calcul, ni apprêt, ni recherche. Tout cela est naturel et primesautier. La pensée est spontanée, et

la forme, improvisée comme elle, se pare d'images imprévues. Aussi l'accord est parfait entr'elles. Les mots et les images enveloppent l'idée sans la gêner.

Quand on connaît la langue d'un peuple, on connaît ce peuple, a-t-on dit. Cette pensée, appliquée aux Créoles de La Martinique et à leur langue, est d'une justesse éclatante.

IX

DE FORT-DE-FRANCE AU GROS-MORNE. L'INTERIEUR DES TERRES

Mornes et volcans. — Les palmistes des Sabians. — Le fond de la baie de Fort-de-France. — Les accidents de la route. — Le lait de coco. — Étranges racines. — Un champ de cannes en flèche. — Arrivée au Gros-Morne.

De Fort-de-France au Gros-Morne, il y a une distance de 24 kilomètres, de l'ouest à l'est, vers l'intérieur de l'île, par un chemin accidenté de surprises de terrain. Ce village est bâti sur la croupe large d'une colline élevée, presque une montagne, aux flancs verts, appelée ici *morne*. Ces mornes sont nombreux dans cette île toute bossuée de monticules et de pitons.

A La Martinique, en effet, il n'y a pas de plaines, si j'excepte quelques bas-fonds marécageux vers le sud. Quand on regarde, du haut d'une cime, cette multitude de mamelons se coudoyant de tous côtés, on se croirait en présence d'une gigantesque ébulli-

tion de matières dont les bouillons se seraient brusquement refroidis, solidifiés, et plus tard recouverts d'humus et revêtus de végétation.

Et de vrai, c'est sous une action volcanique que ces territoires des Antilles ont émergé, dit-on, comme éruptés par des foyers sous-marins. N'est-ce pas le seul moyen d'expliquer l'aspect de ces reliefs tourmentés, l'ossature bizarre de l'île entière qu'on a pu comparer à une feuille de papier froissée dans la main ?

Nous sommes partis de Fort-de-France pour le Gros-Morne, à 5 heures du soir, sur une voiture américaine, peu élégante mais solide, traînée par deux petits chevaux ardents et conduite par un nègre de vingt ans, bien découplé et bavard comme un sansonnet.

Au sortir de la ville, la route montante et sinueuse, contourne les flancs du fort Desaix qui borne la vue au nord, pendant que sur notre droite, un large horizon s'étend à nos pieds, à travers des savanes profondes où des troupeaux de vaches, enfoncées dans l'herbe de para jusqu'au ventre, paissent en liberté. Ça et là on entrevoit les toits rouges de quelques habitations, au milieu des courbarils, des cassiers et des flamboyants, tandis que sur le rivage, au loin, bordant la pointe des Sabians, se détachent clairement des rangées de palmistes au tronc élancé,

droit et lisse, dont la cime est formée d'une gaine verte et renflée, d'où s'échappe une gerbe de feuilles gigantesques, aux folioles aiguës comme des dards.

Et au delà s'étend la baie de Fort-de-France dont les eaux tranquilles ne sont, à cette heure du soir, sillonnées d'aucune ride, ni tachées d'aucune embarcation. C'est un golfe argenté, aux rivages verdoyants, que notre regard enveloppe depuis l'embouchure du Longvilliers qui vient du Lamentin, jusqu'au gros îlet de la Vache qui nous cache le village des Trois-Ilets. L'horizon au sud-est fermé par une ligne de montagnes boisées dont la chaîne s'étend de la pointe d'Arlet jusqu'à la Rivière-Salée, et qui, toute bleutée par les vapeurs du soir, se confond presque avec les nuages flottants d'un ciel laiteux.

La route est belle jusqu'à Saint-Joseph. De ce village au Gros-Morne elle est fort tourmentée, ravinée souvent par des pluies diluviales, sillonnée d'ornières, crevée de flaques d'eau, obstruée même par des éboulements de terre ou par la chute d'arbres que le vent jette au travers de la route. Mais aussi quelle diversité dans les aspects de ces paysages successifs, selon que nous gravissons les hauteurs ou que nous dévalons dans les bas-fonds ! Ici on entend les roulements des torrents dont les eaux

coupantes se sont ouvert des tranchées dans les roches vives; puis soudain ce sont des eaux dormantes se perdant silencieusement sous l'ombre des marécages. Plus loin, sur le bord d'un ruisseau clair, s'élèvent des bouquets de bambous¹ qui penchent paresseusement leurs tiges immenses au-dessus de nos têtes.

Notre conducteur nous donne, en langue créole, le nom des fruits suspendus aux branches. Il est intarissable. Comme nous admirions des cocotiers : « *Ou lé²?* » demande-t-il; et sans nous laisser le temps de répondre, il saute à bas de son siège, cale sa voiture et le voilà grim pant sur un cocotier avec l'agilité d'un singe; il détache deux gros fruits de leur régime, les laisse tomber à terre, descend en un clin d'œil, les ramasse, enlève avec son couteau l'écorce qui entoure le pétiole, perce un trou au point, et nous offre une excellente boisson rafraîchissante.

La route que nous suivons s'encaisse parfois si profondément qu'on est saisi par une fraîcheur, comme en entrant dans un couloir humide. Elle s'enfonce de quatre ou cinq mètres au-dessous du niveau du terrain environnant; et les champs qui la

1. Voir gravure, page 77.

2. En voulez-vous?

longent forment à droite et à gauche des parois verticales. La terre de ces parois, légèrement talutée, est retenue par des racines qui se nouent et s'entrelacent dans tous les sens, comme de solides mains pour empêcher les éboulements.

Ces racines appartiennent aux arbres qui dominent la route au haut du talus. Sorties de terre le long des parois et trouvant le vide, elles se sont courbées et repliées sur elles-mêmes; puis ressaisissant la terre végétale, elles l'ont enlacée dans un emmêlement noueux et dans une étreinte nerveuse de bras robustes. Dans ce pays, où les architectes sont rares, la nature construit elle-même ses murs de revêtement.

Dans les hauteurs, tout change d'aspect. Nous venons d'atteindre, après une dure montée, un point culminant d'où nous planons sur de basses collines qui vont se rejoindre au fond d'étroites vallées et dont les flancs sont plantés de cannes à sucre. Les cannes sont en fleur ou plutôt, selon l'expression locale, en flèche. Cette fleur a la forme d'un panache dont la chevelure légère, d'un rose effacé, se détache délicatement sur le fond vert du champ. La brise du soir, par bouffées, fait flotter doucement ces houppes soyeuses et soulève des ondulations de vagues transparentes et rosées sur lesquelles le soleil pique des points d'or et allume des feux étincelants.

La tige de la canne, dépouillée des feuilles gourmandes, est nue et lisse au sortir de terre; elle ressemble à un gros roseau, sensiblement coudé à ses nœuds. Elle pousse dans un enchevêtrement inextricable; puis, à un mètre environ au-dessus du sol, elle est parée de larges collerettes de feuilles longues, lancéolées, retombantes et formant dans leur ensemble un dais verdoyant. Au-dessus de ces feuilles, aux frémissements continuels, se dresse, quand la canne est en fleur comme aujourd'hui, une forêt de ces flèches chevelues qui palpitent et courbent la tête au moindre caprice du vent. En France, les grands champs de blé, lorsque le vent fait onduler les épis mûrs piqués de coquelicots, ne nous offrent pas un spectacle plus reposant.

Soudain nous sentons la brise fraîchir; le soleil s'est couché; la nuit est tombée brusquement, sans crépuscule, mais une nuit illuminée par la lune dont l'éclat est étrange. Une heure après nous touchons aux premières maisons du Gros-Morne. Le village, sous la lumière lunaire, est radieux comme en plein jour. A l'entrée, au milieu de la rue, deux gamins jouent encore aux noix d'acajou. Il est bien neuf heures du soir. Il y a une auberge au Gros-Morne. On y est hospitalier. Nous avons pu manger et même dormir. On ne trouve pas dans tous les bourgs de l'île une table et un lit.

X

UN COMBAT DE COQS

Éleveurs de coqs. — Vainqueurs et vaincus. — Haines d'éleveurs et colères de coqs. — Chez un éleveur. — Nourriture et dressage du cock-game. — Anglais et Américains aux prises dans un pit. — Précautions contre les quimbois. — Ruse du coq *Chabin*. — Le coq *Gros-Sirop* est vaincu. — Impression dernière.

Aux Antilles, on est passionné pour les combats de coqs. En France, dans le Nord, ce sont les chevaux de courses, les jockeys, les bookmakers, qui sont en honneur, tandis que le Midi se grise des spectacles capiteux de la *Plaza de toros* avec la même ardeur que le peuple espagnol, *tra los montes*. Ici, dans la moindre bourgade, il y a des éleveurs de coqs, des pits et des parieurs. C'est un métier lucratif que celui d'éleveur ! On fait une grande consommation de ces pauvres bêtes, dont les prix varient de deux à quarante gourdes.

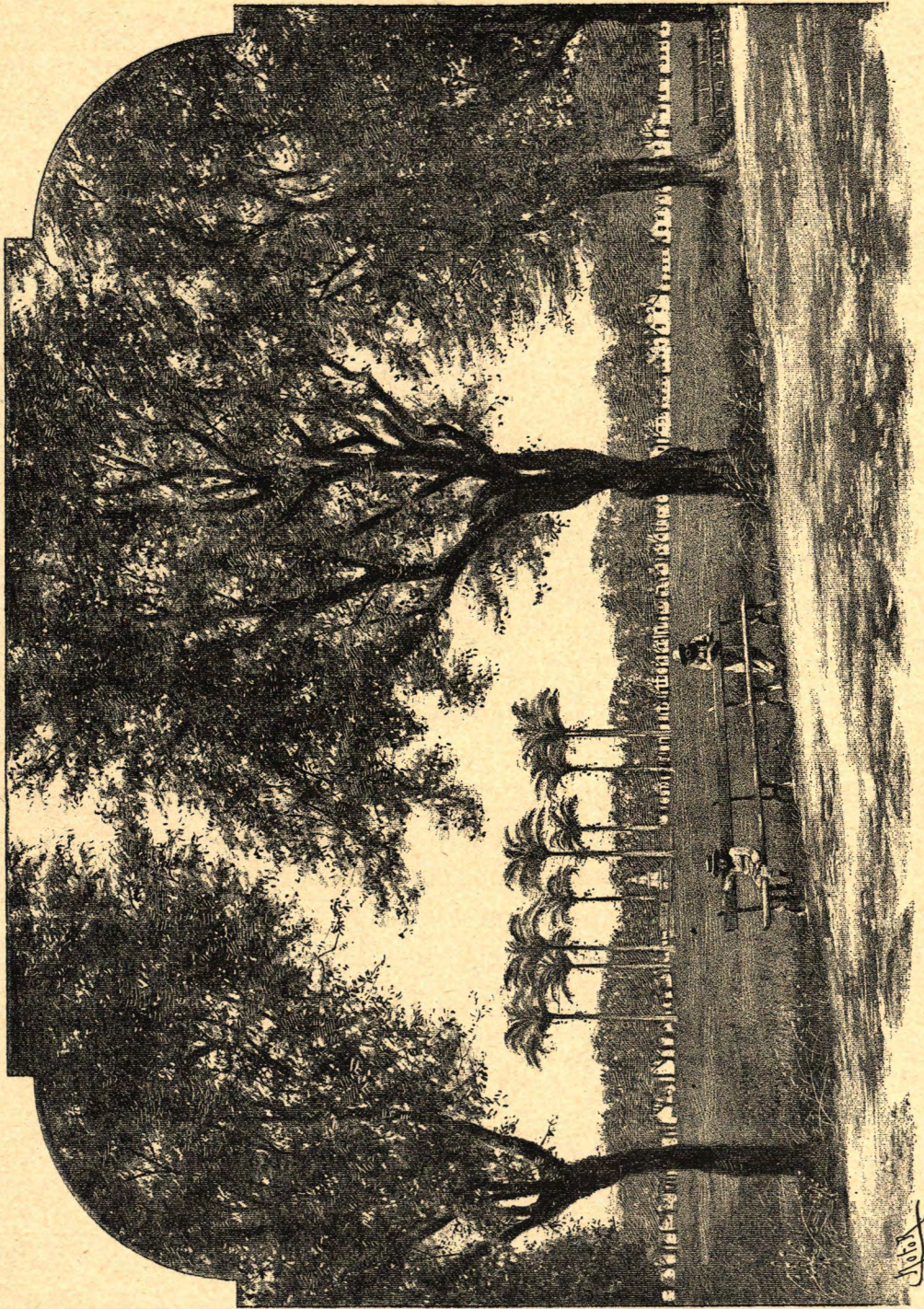
Tous les dimanches, après le combat, on rapporte des morts et des mourants, ensanglantés, la

tête déchiquetée par les éperons, les yeux arrachés à coups de becs. C'est un navrant spectacle. On achève les vaincus. Quant aux vainqueurs, ils reçoivent des soins empressés. On se hâte d'essuyer le sang qui les aveugle, de leur insuffler de l'air dans le bec pour rétablir la respiration, de laver leurs plaies avec du tafia. Comme ces volatiles ont la vie fort dure, ils résistent, guérissent et sont prêts à de nouveaux combats. J'ai vu de ces vieux champions, sortis victorieux d'un grand nombre de luttes, borgnes pour la plupart, couturés, sabrés de cicatrices à la tête et au cou, arrogants, d'aspect vraiment crâne, et sonnant du clairon à plein gosier.

Dans la rue que j'habite vivent face à face, l'un à main droite, l'autre à main gauche, deux éleveurs offrant le plus complet contraste et le plus drôle qu'on puisse imaginer. Ils se jalourent et se sont voués l'un à l'autre une haine tenace.

La guerre est déclarée entre eux depuis de longues années. Ils ont leurs soldats, leurs vieux chefs et leurs jeunes recrues. Chaque dimanche, les deux éleveurs apportent leurs champions dans le même pit, obstinément, sans que la défaite ou la victoire refroidissent leurs bouillantes rancunes.

Ils habitent tous deux une case au fond d'une cour dont le portail s'ouvre sur la rue. Dans l'intérieur de cette cour, contre le mur d'enceinte, sont



LA GRANDE SAVANE DE FORT-DE-FRANCE ET LA STATUE DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE
(D'après une photographie.)

adossées séparément d'étroites cages que supportent des piquets enfoncés en terre. Établies ainsi, ces cages à claire-voie ressemblent à des pupitres de chœurs d'église. Chaque cage ne renferme qu'un prisonnier, que l'isolement rend plus sauvage et plus implacable. Ce monde de bêtes, passant, à travers les barreaux des têtes mécontentes et irritées, réclame, s'agite, bat des ailes, chante à tue-tête. Ça et là, dans la cour, errent en liberté des poules picorant dans les balayures et des troupes de poussins se disputant un *ravet*. Le jour, c'est un bruit d'ailes et de becs, ce sont des cris et des chants discordants. La nuit, c'est un autre vacarme : dès la première heure du matin, ces horloges vivantes, à intervalles rapprochés, éveillent tout le quartier en se répondant l'une à l'autre interminablement.

Devant la porte des deux cours, dans la rue, on voit, dès le point du jour, une rangée de coqs alignés le long du trottoir. Ils sont attachés par la patte, fort court, à un clou fixé dans le sol. Ils demeurent immobiles, en plein soleil, au port d'armes, le corps droit, la tête haute, faisant face au côté opposé de la rue et jetant de temps à autre un appel provocateur. Des deux côtés c'est le même alignement, la même tenue et les mêmes fanfares. Il faut voir de quel air se mesurent, d'un trottoir à l'autre, ces coqs ennemis, astiqués comme des soldats à

la revue, fiers et reluisants, le bec affilé, l'éperon aiguisé, le cou nu, le ventre déplumé, enflammés, battant des ailes et sonnante la charge!

Mais il faut voir en même temps les deux éleveurs, occupés à les attacher sur le trottoir et cherchant, par leurs excitations et leurs caresses, à faire passer dans l'âme de ces bêtes la haine qui les anime l'un contre l'autre! Tous deux sont Créoles, mais l'un est Américain d'origine, et l'autre est Anglais.

L'Anglais s'appelle Tom Bancrott et l'Américain Jams Bennett. Bancrott est froid, muet et raide, peu affable, peu communicatif; il ne vit qu'avec ses coqs, et s'il parle, ce n'est qu'avec eux. Bennett au contraire est bavard, bruyant, riant fort, criant à tout propos, gênant par ses gestes et par sa remuante personne. Haut en couleur, apoplectique, tout en boule, il a des jambes courtes, un cou de taureau, une tête à cheveux ras et une panse rebondie qui crève son pantalon et son gilet. Il marche le ventre en avant, les mollets en dehors, avec l'allure d'un coq glorieux de ses ergots et de sa crête. Bancrott ressemble également à un coq, mais à un coq maigre, grand et déplumé. Il est décharné comme un bambou. Sa figure, en lame de coutelas, a le front fuyant, le menton rentré, le nez proéminent et recourbé, l'œil rond et fixe de l'oiseau. Ses jambes

osseuses reposent sur un pied dont le talon en saillie s'allonge en arrière comme un éperon. Quand il marche, ses mouvements sont gênés comme ceux d'un *cock-game*.

Ces deux hommes ne sont pas méchants; et pourtant il n'est pas de plaisanteries que Bennett ne lance indirectement contre Bancrott pendant que celui-ci aligne ses coqs au soleil. Il n'y a pas d'injures dans la langue anglaise que Bancrott n'ait marmotté entre ses dents contre Bennett en le fixant de son œil d'oiseau. Tous deux à l'envi donnent des soins minutieux à leurs élèves. Ils leur rasent la crête, leur plument la tête, le cou et le ventre, frottent de tafia les parties ainsi dénudées, et ensuite exposent le patient au chaud soleil. Sous l'action de la chaleur et de l'alcool, la peau se durcit, devient d'un rouge pourpre et forme une carapace que l'éperon peut difficilement perforer. Tous les matins, le coq est plongé dans un bain d'eau fraîche. Quelques jours avant le combat, on le nourrit de poivre de Cayenne roulé dans la pâte et de boulettes de jaunes d'œufs.

Cette nourriture échauffante les rend durs au mal et terribles à la lutte. Leur fureur est inimaginable. Ils ne lâchent pied que lorsqu'ils sont blessés mortellement.

Le dimanche, jour de combat, les deux éleveurs

sont aux prises. On apporte les coqs; on range les cages. Ici, les coqs Bennett; là, les coqs Bancrott. Les paris sont ouverts. Le pit est établi dans une cour fermée.

C'est une espèce de cirque minuscule, entouré de bancs en gradins et couvert d'une toile tendue en chapeau chinois. L'ensemble, vu de loin, offre, comme forme et comme dimensions, l'aspect d'un manège de chevaux de bois. L'Anglais et l'Américain, accroupis séparément devant un petit escabeau, procèdent à la toilette de leurs coqs. Un canif en main, ils aiguisent les éperons des deux champions. Bancrott, entouré d'un groupe d'amateurs, remplit silencieusement son office. Le coq, dont il prépare les armes, le regarde fixement comme pour surprendre dans les yeux du maître, je ne sais quel langage muet et mystérieux. Celui-ci fait entendre par instants, en frappant ses lèvres l'une contre l'autre, un bizarre clappement, et chaque fois, à ce signal, l'oiseau se dégage des mains de l'éleveur, se dresse sur l'escabeau et lance un chant de colère.

— « Cent francs pour le coq de Tom! » s'écrie un amateur.

— « Je tiens le pari! » répond Jams Bennett, sans quitter sa besogne et sans cesser de bougonner et de gesticuler : « Attention! dit-il en s'adressant à

son coq, défie-toi. Ce vieux zombi¹ d'Anglais a parlé à l'oreille de ton ennemi. Il lui a sûrement conseillé un coup de traître. Saigne-le comme un poulet, mon fils! »

Et en parlant ainsi, il lui lisse les plumes, lui passe les doigts doucement le long du col, lui lèche le bec, lui mouille le ventre, le pose à terre, le reprend, comme s'il avait encore une précaution à prendre ou une recommandation à lui faire

Cependant la cloche donne le signal; les spectateurs se tassent dans les gradins; les deux éleveurs, tenant chacun leur coq, pénètrent dans l'arène restée libre et se mettent face à face. Alors commence une scène étrange. Chaque éleveur doit faire à son coq ce que l'autre juge à propos de faire au sien. Tout le monde est attentif. Bennett suce les deux éperons, Bancrott fait comme lui. Celui-ci étend sur son visage l'aile ouverte du coq, et aspire fortement; celui-là en fait autant. L'un lèche successivement le bec, la tête et le cou; l'autre l'imite aussitôt.

Dès lors, la loyauté des deux combattants est constatée. Les armes sont éprouvées. Ces précautions sont prises par crainte des quimbois. On appelle quimbois, à La Martinique, non seulement les philtres et les sortilèges, mais aussi les poisons

1. *Diable*, en langage créole.

subtils dont les nègres ont le secret. On se méfie des armes empoisonnées, becs ou éperons. Quand les deux éleveurs ont subi cette épreuve, ils lâchent les deux coqs et sortent de l'arène.

Les deux combattants ont été pesés; ils accusent le même poids. *Gros-Sirop*, le coq de Bennett, est borgne, mais il est ramassé, large et bien campé. Le coq de Bancrott, nommé *Chabin*, est plus allongé, plus fin et plus nerveux. Dès qu'ils sont en présence ils s'attaquent à la fois en s'élançant l'un sur l'autre furieusement, les ailes ouvertes, la tête baissée et les pattes éperonnées tendues en avant. Puis ils changent de tactique : les voilà tous deux immobiles, s'aplatissant, le cou tendu, le bec rasant le sol! Tout à coup *Chabin* se précipite, saisit à plein bec la peau de la tête de son adversaire, et sans lâcher ce point d'appui, bondit d'un tour de reins au-dessus du sol et enfonce un de ses éperons dans le cou de *Gros-Sirop*, dont le sang coule aussitôt. Dès lors, Bennett ne se contient plus. Assis au premier rang, penché sur l'arène, il excite son coq : « *Ba-i, moufi!*¹ » Il fait tous les mouvements du combattant; il s'élançe avec lui, frappe avec lui : « *Ba-i enco!*² » Sa face est en feu, ses yeux sont injectés de sang; il reçoit les mêmes blessures; il se

1 Donne-lui, mon fils! — 2. Donne-lui encore!

plaint; il crie : *Ah ! ça cu fé là donc?*¹ — Bancrott debout a l'œil fixé sur *Chabin*. Il fait entendre de temps à autre un clappement particulier qui paraît exciter l'ardeur du coq.

Ce combat dure depuis plus d'un quart d'heure. Les deux lutteurs, dans leur acharnement, semblent inaccessibles à la fatigue. Ils ont les pattes déchirées, la peau en lambeaux, le crâne mis à nu, le bec dégoûtant de sang. *Chabin* a perdu l'œil gauche qui pend hors de l'orbite. C'est toujours par cet œil, qui tient encore, que *Gros-Sirop* le saisit pour lui porter le dernier coup. Bennett triomphe; il crie, applaudit, se lève, se rassied : « *Cué-i moufi! enco yon coup!* »² Mais *Chabin* use de ruse. Il se met à courir autour de l'arène, les ailes soulevées, tournant en cercle de façon à présenter toujours le flanc droit à son adversaire et à lui cacher son œil mort. *Gros-Sirop* court après lui, sans répit, avec rage. *Chabin* le repousse à coups d'aile et continue sa course habile. On dirait qu'il est vaincu et qu'il déserte le combat; mais les connaisseurs voient bien que c'est une ruse de guerre. En effet, il s'arrête brusquement et quand son adversaire l'atteint, il lui enveloppe la tête de son aile, fait un demi-tour, le découvre, lui saisit le cou avec son bec et lui

1. Ah ! qu'as-tu fait là? — 2. Tue-le, mon fils, encore un coup!

enfonce son éperon si profondément dans la tête qu'il peut à peine se dégager.

Bennett pousse un cri désespéré. On croirait que c'est lui qui est blessé à mort. Le pauvre *Gros-Sirop* se met à fuir, en serrant ses ailes et en faisant entendre le cri du vaincu, un gloussement de poule craintive. C'en était fait! Selon l'expression consacrée, le coq *avait couru*. *Chabin* ne poursuit pas le vaincu, mais il se dresse sur ses pattes, bat des ailes et entonne un chant de victoire. C'était lamentable de voir ce vainqueur, l'œil gauche pendant, couvert de sang, oubliant ses blessures pour célébrer son triomphe.

Pendant que Bennett cherchait à ranimer le vaincu en poussant des lamentations et en accusant le vainqueur de *trahison*, Bancrott essuyait le sang de *Chabin* et le caressait doucement. On dit même qu'en passant devant Bennett, il fit entendre un claquement de bec et que son visage d'oiseau s'illumina d'un sourire ironique.

Quant à moi, je dois avouer que je ne suis pas né pour les jeux sanglants du cirque. Je suis sorti du pit en jurant de n'y plus retourner.

XI

SAINT-PIERRE ET FORT-DE-FRANCE

Quelques mots de géographie. — Ville du Nord et ville du Sud — Rade et port. — Aspect du mouillage à Saint-Pierre. — Magasins et étalages. — Monuments. — Tremblement de terre de Fort-de-France. — Tristesse de la ville. — Jardin public et cancans. — Pourquoi on ne peut construire de lourds édifices à Fort-de-France. — Ce qui divise les deux villes sœurs.

La Martinique n'a que 80 kilomètres de long sur 37 de large. Elle est allongée, hérissée de pointes et creusée de baies. Elle oppose son dos aux poussées de l'Océan et tourne vers la mer des Antilles son ventre un peu rentré. De son dos sort une excroissance qui s'avance dans la mer sur une longueur de trois lieues : c'est la presqu'île de la Caravelle.

Sur le pourtour de l'île qui a 350 kilomètres de circonférence, non compris les caps, sont bâties presque toutes les communes. Il y en a fort peu dans l'intérieur des terres. Les habitants, réfractaires en général au travail de la terre, aiment mieux se livrer à la pêche qui ne s'impose pas à eux avec la régularité dure et étroite de la culture des champs

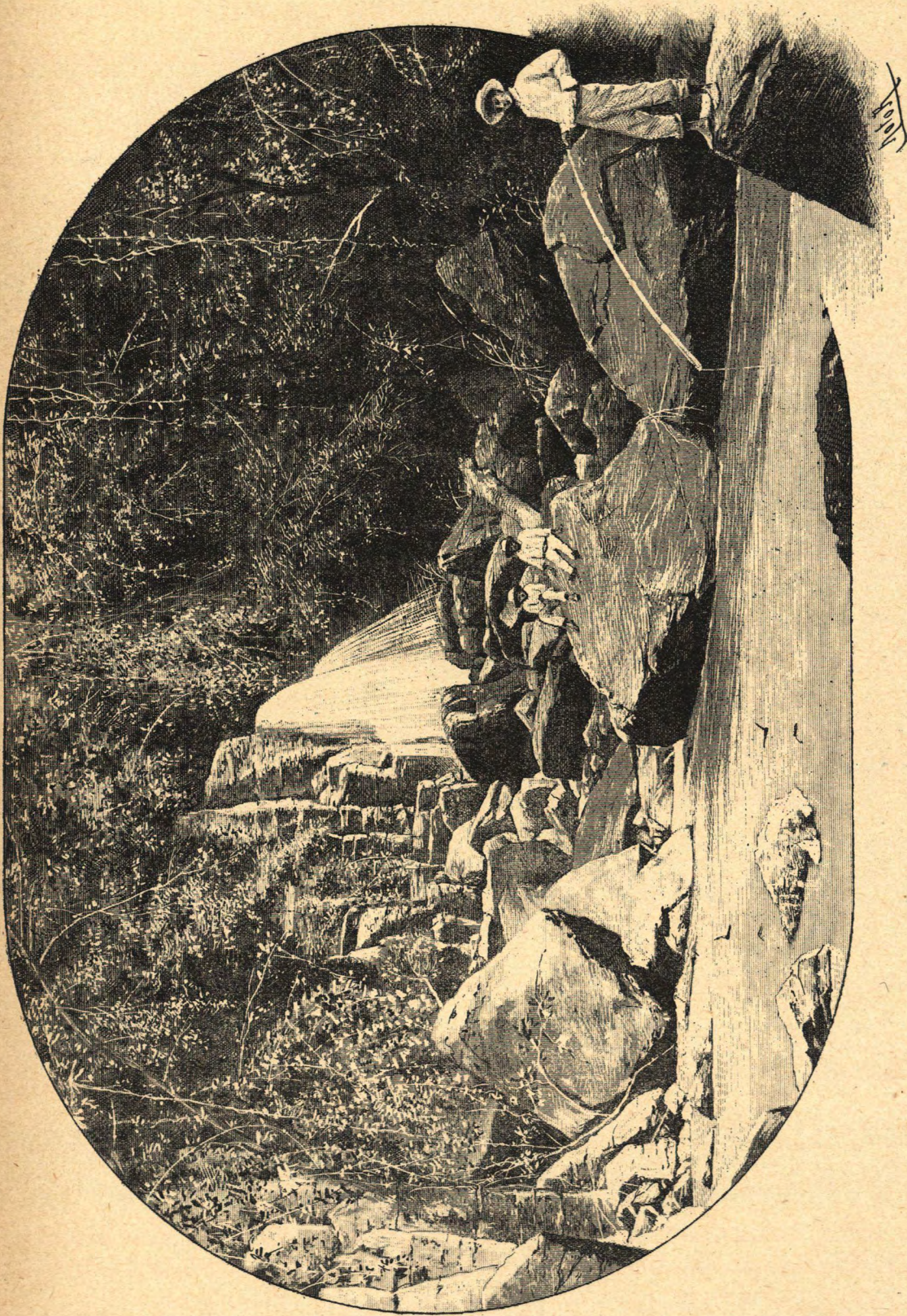
et qui leur ménage des aléas, des accidents, des surprises, en rapport avec leur humeur inconstante.

Fort-de-France et Saint-Pierre sont les deux chefs-lieux des deux arrondissements de l'île, l'un au Nord, l'autre au Sud. Toutes deux s'étendent sur la côte occidentale. Fort-de-France ne compte que 16 000 habitants; Saint-Pierre en a près du double. Celle-ci a une rade demi-circulaire, immense, mais exposée aux vents et au raz-de-marée, et partant fort dangereuse, surtout pendant l'hivernage. Celle-là offre aux vaisseaux le plus beau port de la mer des Antilles et le plus sûr. L'une est protégée par des forts importants et par une série de fortins et de batteries; l'autre est ouverte, et les trois batteries qui font mine de la défendre ne la mettent pas à l'abri d'un coup de main.

Saint-Pierre¹ est la vieille ville que fonda d'Enambuc en 1635 et où s'établirent les Européens, en face de la race caraïbe qui leur livra une guerre sans trêve ni merci. On construisit d'abord la partie la plus haute de la ville actuelle, auprès de la rivière Roxelane, autour des fortifications qu'on y avait élevées².

1. Voir gravure, page 46.

2. « Ce furent d'abord des cases bâties de planches, palissadées de roseaux, couvertes de feuilles de canne ou de palmiers, où les marchands vendaient ce qu'ils apportaient et où les artisans faisaient leurs



LA FONTAINE DIDIER (D'après une photographie.)

Plus tard, lorsque les Caraïbes disparurent et que la sécurité vint, on se hasarda à traverser la rivière et à descendre dans la partie basse, sur une plage accessible à la navigation et favorable au commerce. La ville, dans son développement, suivit ainsi la forme demi-circulaire du rivage. Toute la population commerçante s'établit au centre de la baie, appelée Mouillage, et dépeupla en partie la ville haute, nommée Fort. Le Fort est mieux exposé et plus aéré; il étend sa vue sur la rade et s'étage sur un sol rocheux, aux pieds des Mornes qui remontent vers le Nord; tandis que le Mouillage, étendu à plat ventre le long de la mer, est un quartier humide, étouffé, borné à l'est par un large écran de rochers qui arrêtent le souffle des vents alizés et où les rayons du soleil tombent d'aplomb sans air et sans ombre.

Saint-Pierre est tout en longueur, resserré entre le rivage, le Morne-d'Orange et le Morne-Godet. Il ne s'élargit que vers le Nord, au-dessus de la Roxelane qu'il domine. Les rues sont tortueuses et accidentées au Fort; elles sont régulières, quoique

* retraites pour la commodité du public. Ajoutez quelques gargotiers qui « y tenaient des tavernes, tout cela, même en 1666, ne faisait pas tant « de cases et de maisons qu'il y en avait à la foire Saint-Germain de « Paris. »

Dutertre, *Histoire générale des Antilles françaises*, Paris, 1667, tome premier.

étroites, au Mouillage. Autour de la mairie, dont la construction a un aspect monumental, les voies sont spacieuses et bien entretenues. La rue Victor-Hugo, qui traverse ce quartier du sud au nord, est le centre où sont groupés tous les marchands et où sont établis tous les magasins.

Là, ce qui frappe d'abord l'étranger, c'est la pauvreté des devantures, l'absence de tout étalage, l'aspect négligé des denrées. Les marchandises sont jetées ou entassées dans les rayons au hasard, sans ordre, sans symétrie, sans goût. Les plafonds des boutiques sont bas; l'espace est insuffisant; le jour est douteux. Il faut voir surtout l'air las, ennuyé, renfrogné des marchands ou des commis! Aussitôt que la nuit est venue, tout est fermé; la rue, éclairée çà et là par quelques réverbères fumeux, tombe dans une obscurité presque complète. Seules, les pharmacies, assez semblables à nos petites épiceries de village, restent allumées et ouvertes jusqu'à dix heures du soir.

Malgré tous ces désagréments, Saint-Pierre n'en est pas moins une ville active, mouvementée, vivante, pendant le jour. Les trottoirs sont animés dès le matin; les quais sont bruyants à travers l'encombrement des boucauts de sucre et des barils de tafia; la rade, sous le soleil, est tout illuminée de voiles blanches. On y sent la vie qui circule, le commerce

qui s'agite et marche, le peuple qui produit et travaille.

Fort-de-France¹ offre un aspect tout différent. Fondée en 1673, elle fut détruite par un tremblement de terre, en janvier 1839. Alors, au milieu des décombres, on traça des rues avant d'avoir des maisons; et la ville se rebâtit peu à peu, avec des voies bien alignées, se coupant à angle droit et formant dans leur ensemble un vaste pentagone. Si Saint-Pierre est une ville où, sur le port, dans les chantiers, dans les usines, la vie est chaude, ardente et fiévreuse, Fort-de-France est une cité froide, raide et un peu guindée. C'est la capitale des fonctionnaires, des employés de bureau, des ronds de cuir. Tous les chefs d'administration et de service sont réunis là, autour du Gouverneur. Malgré la présence des soldats de l'infanterie de marine qui donnent à la ville une note gaie, il y règne un décorum officiel, une réserve de commande et même un air de défiance.

Au sud, entre la ville, le fort Saint-Louis et le Carénage, s'étend une immense prairie carrée, bordée par une allée de manguiers et au centre de laquelle s'élève une statue isolée². C'est le rendez-vous des

1. Voir gravure, page 15 et plan page 204.

2. Voir gravure, page 88.

fonctionnaires, à cinq heures du soir, quand les bureaux se ferment. On y va deux à deux, en famille, un peu en toilette, d'un air légèrement compassé. On y cause à voix basse; on y fait peu de bruit; on s'y observe; on craint de parler haut. On dit pourtant que c'est de là que partent tous les petits cancans, les commérages et les menus potins. On m'a même confié à l'oreille que c'est là, sur certains bancs, à l'écart, qu'on fait les réputations et qu'on défait les gouverneurs.

Il y a à Saint-Pierre quelques monuments qui offrent à la vue une certaine ampleur, comme le théâtre, la mairie, l'hôpital; à Fort-de-France les maisons sont en bois à un seul étage, et si légères qu'elles semblent craindre de s'appuyer sur le sol. Cette crainte n'est que trop justifiée; on courrait, en effet, un danger réel à élever des édifices grands et lourds. Le terrain d'alluvions sur lequel la ville repose, n'offre pas une grande consistance. La couche supérieure forme une écorce de deux ou trois mètres d'épaisseur, battue et tassée, composée de matières *tufacées* et pierreuses. Sous cette couche s'étendent des amas de sable mouvant, où la mer pénètre, s'agite et bouillonne. A l'intérieur de ce corps sablonneux et dans le sous-sol, se trouvent, il est vrai, des traînées de roches souterraines, soulevées par des éruptions volcaniques. La chaîne rocheuse elle

même, sur la pointe de laquelle est assis le fort Saint-Louis, traverse ce sable, lui sert d'ossature, passe sous la rue Victor-Hugo qu'elle soutient et se termine en musoir à la Pointe des Nègres. C'est pour cela que cette rue fut épargnée lors du tremblement de terre de 1839.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas songer à établir les fondations solides d'un édifice sur le premier emplacement venu. C'est souvent en vain que l'on cherche, à quinze mètres de profondeur, à travers le sable, une roche sur laquelle on puisse appuyer des pilotis. Quand on a essayé de faire grand et d'employer dans les constructions la fonte et les pierres de taille, on n'a pas tardé à voir le sol s'affaisser, les fondations fléchir et les murs se lézarder. Aussi il n'y a pas de monuments à Fort-de-France¹, bien qu'une notice géographique officielle cite avec emphase l'hôtel du Gouverneur comme un édifice remarquable. Or, c'est une maison banale, large de façade, n'ayant au-dessus du rez-de-chaussée qu'un étage bas, en bois, à l'aspect d'entresol, sans apparence et sans caractère, pouvant tout au plus servir de gendarmerie.

Saint-Pierre et Fort-de-France, on le voit, sont différents à tous les points de vue. En outre, ces

1. On a construit récemment à grands frais la bibliothèque Schœlcher sur des pilotis profondément enfoncés dans le sol.

deux villes sont divisées, non par de hautes questions de politique générale, mais par des questions irritantes de personnes. Saint-Pierre et le nord de l'île appartiennent à un parti; l'autre est maître du sud et de Fort-de-France. Chacune des deux villes a son député; chaque député a son journal; chaque journal a son parti pris et son siège fait. La lutte est devenue si ardente qu'elle prime tout, pendant que l'industrie et le commerce sont en souffrance. Ces deux sœurs que tant d'intérêts devraient lier, sont devenues deux ennemies peut-être irréconciliables.

XII

LA PREMIÈRE COMMUNION DES VIEUX

L'intérieur de la cathédrale un jour solennel. — Vieilles communicantes et vieux communiants. — Costumes de première communion. — Actes avant la communion. — La table sainte. — Ce qu'il advint au sortir de l'église. — Pour quels motifs on pratique la religion à Fort-de-France. — Le clergé de La Martinique. — Village déplacé.

Je sors de l'église. La cérémonie à laquelle je viens d'assister valait la peine d'être vue. On célébrait la première communion avec grand appareil. Des guirlandes de feuillage, des fleurs naturelles, des bouquets artificiels d'or et d'argent paraient le maître-autel. Il y avait profusion de lumières : les appliques, les candélabres, les lustres de cristal étaient allumés. La voix de l'orgue se faisait douce et lointaine pour répondre aux versets des chantres et des enfants de chœur.

De la nef latérale où j'avais pu, à grand'peine, trouver une place, j'embrassais l'église dans son ensemble. Le sanctuaire était resplendissant. Le so-

leil glissant à travers les vitraux colorés de l'abside projetait sur les dalles de marbre et sur les tapis, par places, des mosaïques de couleurs éclatantes. L'évêque officiait. Les chanoines, revêtus de leurs camails, occupaient dans le chœur les stalles réservées au chapitre. Les marguilliers assis au banc-d'œuvre suivaient attentivement la messe dans de gros missels. Le porte-crosse et le porte-mitre étaient debout, gravement, auprès du dais. La lumière des lustres piquait des étincelles dans la chasuble d'or de l'officiant et dans les étoles des servants. L'encensoir, dans son balancement régulier, jetait à droite et à gauche de petits panaches de fumée. Je voyais les calottes rouges des enfants de chœur agenouillés sur la première marche de l'autel. Les fidèles, endimanchés, emplissaient les chaises et les bancs dans les bas-côtés et dans la nef principale jusqu'au fond de l'église, dont le portail béant, sous l'orgue, nous montrait, à travers une trouée de soleil aveuglant, une foule curieuse, entassée, couvrant le porche, le parvis et même les marches du grand escalier extérieur.

Tout au haut de l'église, tournés vers l'autel, devant la grille qui sépare le chœur du transept, étaient pieusement rangés les communicants, divisés en deux groupes. Mais ce n'étaient pas, comme en France, des fillettes vêtues de blanc, la tête ornée

de couronnes de roses posées sur leurs voiles flottants; ce n'étaient pas des petits garçons portant au bras gauche des brassards de soie blanche, frangés d'or. On ne célébrait pas la fête de la première fraîcheur et de l'immaculée jeunesse. C'était une première communion de vieillards.

Les vieilles étaient rangées à gauche et les vieux à droite. Ces hommes et ces femmes, nègres de la basse classe pour la plupart, devaient leurs vêtements à la charité publique. Des redingotes noires, élimées, reprises çà et là, un pantalon blanc fortement empesé, des gants de coton, composaient à peu près le costume des communiants. Un de ces vieux portait un habit noir, fripé, taché, froissé aux basques, étonné de se trouver à cette cérémonie après avoir couru longtemps les fêtes mondaines à travers les soirées et les bals. Les vieilles, la tête enveloppée d'un long voile de tulle tombant jusqu'aux pieds, avaient un madras blanc et une jupe noire traînante.

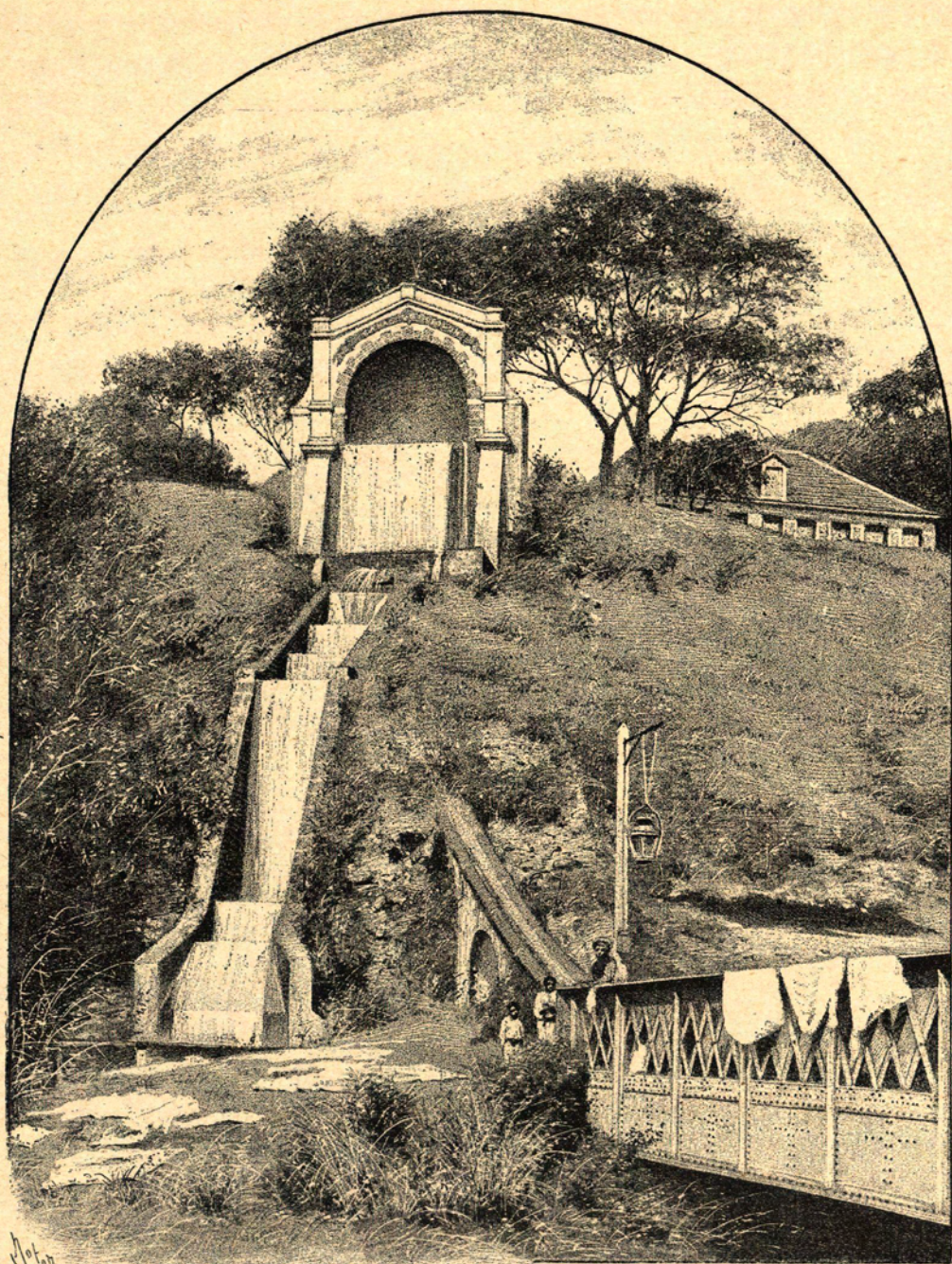
De petits cierges, flétris et jaunis, vacillaient dans les mains des communiants et répandaient des gouttes de cire sur leurs vêtements. Ces vieux enfants tenaient ouverts des paroissiens neufs, bien qu'ils ne sussent pas lire. Au mouvement de leurs lèvres, je comprenais qu'ils dévidaient des patenôtres apprises par cœur.

Quand on leur fit réciter, à haute voix, *les actes avant la communion*, il me vint une tristesse d'entendre la parole chevrotante et cassée de ces vieux. Parfois ils s'arrêtaient court, la mémoire en défaut; et le prêtre qui les avait préparés venait à leur aide en leur soufflant la phrase oubliée.

Puis ils s'avancèrent à la file, le pas mal assuré, et s'agenouillèrent pour la première fois à *la table sainte*. Ils joignaient gauchement leurs mains, ouvraient la bouche longtemps avant leur tour, tiraient démesurément la langue, et se regardaient les uns les autres, comme des enfants inexpérimentés qui demandent ce qu'il faut faire.

Au sortir de l'église, après la cérémonie, d'autres vieux vinrent les féliciter dans la rue; et des petits enfants s'approchant les regardaient d'un œil étonné. Cette journée et le jour suivant étaient consacrés aux visites. Les communiants vont de maison en maison, le dos voûté, la marche hésitante, pour se faire complimenter, faisant ce qu'ils ont vu faire aux petites filles et aux jeunes garçons, vêtus de blanc, le jour de leur première communion.

Ici on ne s'étonne pas de ces étranges cérémonies, réservées chez nous à l'innocence et à la grâce de l'enfance naïve. Tous les ans, à la même époque, l'église fête sa victoire sur ce qu'elle appelle, en son langage, *l'Esprit du mal*. Au reste, les prêtres et la



Notey

LA FONTAINE GUEYDON, A FORT-DE-FRANCE
(D'après une photographie.)

religion ne comptent pas ici d'ennemis déclarés, par la raison qu'ils n'affichent ni morgue, ni intolérance, et qu'ils respectent scrupuleusement la liberté de tous. Je dois ajouter qu'à Fort-de-France on est pratiquant. La ville entière se rend ponctuellement aux offices. On se garde de manquer les vêpres ; on court aux sermons ; on est avide des cérémonies du culte. Les pèlerinages sont en honneur. Il y a tant de personnes pour suivre les processions qu'il n'en reste plus pour les voir passer.

Cependant je n'oserais pas affirmer que ces pratiques dévotieuses sont inspirées par une foi plus vive et des convictions plus fermes qu'ailleurs. Car il faut songer que nous habitons une ville demimorte où les seules distractions sont offertes dans l'église par le clergé. On y va un peu pour voir et pour être vu. C'est une occasion de toilette. D'autre part il n'y a, à Fort-de-France, ni cercles, ni concerts, ni théâtres, ni amusements d'aucune sorte. Il est à croire qu'un théâtre provoquerait quelques désertions parmi les fidèles de l'église.

Quoi qu'il en soit, le clergé est aimé de tous. Dans les villages, les curés vivent en paix avec le maire, avec l'instituteur et avec le brigadier de gendarmerie. Animés d'un esprit conciliant, étrangers aux luttes politiques, ils sont puissants dans leurs paroisses. Ils pourraient entraîner à leur suite les

paroissiens au bout du monde, s'ils le voulaient.

Je n'exagère point. Qu'on en juge : Il y a quelques années, le curé de la Rivière blanche s'ennuyait dans le pays où le village était bâti ; il le trouvait pierreux, peu fertile, peu ombragé, mal exposé. Il se dit : « Si nous allions autre part ! » Et plein de cette idée, le dimanche suivant, il monte en chaire pendant la grand'messe et, au nom de saint Joseph, engage ses ouailles à abandonner ce pays mal vu de Dieu, à démolir leurs cases et à transporter nids et nichées à trois kilomètres plus loin, dans un site admirable où s'étendent des savanes herbeuses et où poussent à profusion les arbres à pain, les manguiers, le manioc et les choux caraïbes. On se précipite hors de l'église et, de même qu'autrefois on partait pour la croisade à la voix de Pierre l'Ermite, les habitants de la Rivière blanche se mettent aussitôt à démolir, à déménager et à rebâtir plus loin. On a donné à ce nouveau village le nom de Saint-Joseph.

Le curé a eu raison. La Rivière blanche était une pauvre paroisse peuplée de malheureux. Saint-Joseph, situé à 12 kilomètres de Fort-de-France, un peu à droite de la route qui conduit au Gros-Morne, est un bourg coquet, verdoyant, où tout le monde semble heureux, les paroissiens et leur curé.

XIII

UNE VILLA A LA MARTINIQUE

Où il est question d'Horace et de Tibur. — La campagne de mon ami X. — La sieste le long d'une haie. — Le bain matinal. — La fontaine Gueydon. — Le point du jour à La Martinique. — Brise du matin. — Les poules et les canards de mon ami. — Le caillou blanc d'Horace.

— « Venez donc voir ma campagne!... *Frigus CAPTABIS opacum!* » me disait depuis longtemps mon ami le conseiller.

Or, le conseiller est un philosophe, souriant comme Horace, heureux d'abandonner sa toge et son siège de magistrat pour passer ses loisirs à sa villa, aussi ombreuse que Tibur. Il y cherche la paix ; il y invite quelques amis préférés. Il n'y a rien de trop, mais rien n'y manque : *Nil nimis*, selon la maxime du poète de Venouse.

Cette campagne est située à trois kilomètres de Fort-de-France, sur le chemin de la Fontaine-Didier¹.

1. Voir gravure, page 99.

C'est une espèce de chalet en bois, fort bas, ouvert à tous les vents, avec des fenêtres sans vitres, à peine closes par des persiennes, comme toutes les maisons du pays. Il est séparé de la route par une petite cour empierrée, bornée des deux côtés par un talus. Au-dessus des talus, à droite, il y a un jardinet planté de rosiers en fleurs, tandis qu'à gauche s'étend une prairie qu'une haie touffue met à l'abri de la poussière du chemin.

A l'ombre de cette haie formée de campêches aux chatons odorants, de cotonniers dont les fruits crevés laissent échapper des flocons soyeux, et de pruniers sauvages piqués de clochettes roses, notre philosophe lit son journal, médite ou rêve. C'est là qu'il dort aussi, pendant le jour, dans ce coin ombreux, où le silence n'est troublé que par le frémissement des feuilles taquinées par la brise et par le bruit doux de la chute des fleurs qui se détachent des branches. La sieste, après le repas de midi, est presque nécessaire aux Antilles, quand la chaleur étouffante appesantit les membres et assoupit béatement l'esprit. On est comme envahi par un engourdissement, par un demi-sommeil léger, où l'on a à la fois la sensation de la réalité et l'envolée du rêve, et où l'on reste juste assez éveillé pour goûter pleinement la jouissance de dormir. Ce repos est délicieux à la campagne, au milieu de l'apaisement de la nature qui sommeille

elle aussi sous le soleil de midi. Tous les dimanches, à l'heure des vêpres, vous trouverez là notre philosophe endormi. *Et ipse dormitat.....* comme Homère et comme Horace.

Derrière la maison d'où l'on descend par un double escalier, une eau toujours fraîche coule dans un vaste bassin. Le matin, au saut du lit, avec la fraîcheur piquante du jour naissant, le conseiller, nu comme un Triton, se plonge dans ce bain pour éveiller ses idées encore engourdies par le sommeil. Il a reconnu que c'est là une sage mesure d'hygiène, adoptée par tous les Créoles. Au reste, chaque maison, à La Martinique, possède une salle de bains confortablement installée.

Au-dessous du bassin où le conseiller, prend ses ébats sous les yeux de la matinale aurore, glisse, en pente douce, jusqu'au ravin boisé qu'on distingue dans le lointain, une savane herbue complantée de pommiers d'acajou, de corrossoliers et de pruniers de Cythère qui y entretiennent l'ombre et le frais.

Pour répondre aux sollicitations de mon ami, je suis parti hier dès le fin matin. A La Martinique, la température est fraîche au point du jour; l'air est vif et la marche peu fatigante. Je prends, contrairement aux écoliers, le chemin le plus court et je traverse la rivière Levassor sur un pont de fer qui sou-

tient les tuyaux de fonte conduisant l'eau à Fort-de-France. Au-dessus du pont, sur un petit morne à pi se dresse la fontaine monumentale de Gueydon¹ qui domine la ville. C'est un immense réservoir, en forme de vasque, où se déversent les eaux de la rivière de Case-Navire et d'où déborde une large nappe d'eau qui glisse avec un bruit de cascade dans un monstrueux entonnoir auquel sont ajustés les conduits qui distribuent l'eau aux divers quartiers.

La vasque est en partie enfermée dans un mur demi-circulaire, formant dossier, assez élevé, et surmonté d'une coupole qui porte sur son fronton le nom de Gueydon en lettres d'or. Cette singulière construction, dans son ensemble, ressemble à une chapelle, ouverte du côté où le réservoir verse ses eaux à la ville.

C'est à l'amiral Gueydon qu'on doit ce Château-d'eau. Fort-de-France manquait d'eau autrefois. La rivière Levassor n'est potable qu'à un kilomètre en amont. Les ruisseaux qui descendent des hauteurs voisines se tarissent pendant la saison sèche. En 1856, l'amiral eut l'idée d'aller chercher dans les mornes, à neuf kilomètres de distance, une rivière, de la détourner de son cours, de la conduire vers le chef-lieu et de la jeter dans la ville, à travers la

1. Voir gravure, page 110.

Levassor, à l'aide d'un pont. Le projet fut conçu, le plan dressé, les travaux organisés et exécutés avec une étonnante rapidité. Moins de deux ans après, chaque maison de Fort-de-France avait une prise d'eau.

Je m'engage dans un petit sentier caillouteux qui conduit au sommet du morne de Gueydon, le dépasse, longe les murs du séminaire, traverse la grand'route et rejoint le chemin de la fontaine Didier.

A mesure que l'on gravit la côte qui se dresse auprès de la ville, par delà la rivière, au-dessus du réservoir Gueydon, le spectacle va en s'élargissant derrière soi. De temps à autre, je me retournais pour admirer le tableau que m'offrait Fort-de-France, enfoncé encore dans la buée matinale et tout ruisseau de rosée, au bas de la colline; puis au delà, une mer frémissante encore du passage du bateau qui fait le service des dépêches, ridée légèrement par la brise, et, sur ces rides mobiles, les jeux du soleil levant; au delà encore, dans le fond, à gauche, le village des Trois-Ilets noyé dans la brume et à droite, le long de la côte, le gracieux îlet à Ramiers.

Autour de moi, sur les bords du chemin, par les champs, dans les jardins, aux flancs des pitons, à travers les savanes, se développait dans un continu et prodigieux enfantement une nature riche, exubérante et embaumée.

Je marchais à mon caprice, sans hâter le pas, par un chemin fort accidenté, tantôt encaissé et humide, tantôt surgissant brusquement en pleine lumière, fouetté par l'air piquant, dominant les collines qui s'en allaient avec des rires jusqu'à la mer. Ah! l'étrange saveur de cette terre éternellement fraîche et verte.

Au bout d'une heure, j'arrivai chez mon hôte; il m'attendait sur le chemin; il m'accueillit avec son sourire indulgent; il s'empressa de me montrer ses poules, ses canards et sa chèvre; il me força à mettre ses pantoufles, à m'étendre dans son hamac, à boire un breuvage qu'il venait de faire mousser à l'aide d'un bâtonnet et composé de lait, de genièvre et de noix muscade. Puis il s'assit près de moi et il me raconta longuement, comme pour bercer ma lassitude, je ne sais quoi d'un ton quasi maternel. Endormi doucement par ce bien-être intime et par cette franche hospitalité, je ne pensai plus à me griser de la poésie capiteuse de la campagne.

J'ai marqué cette journée d'un caillou blanc, *meliore lapillo*, comme faisait Horace il y a environ deux mille ans.

XIV

LES LUCIOLES

Vers luisants et lucioles volantes. — La nuit aux environs de Balata. — Émotion que produisent les lucioles. — La danse des feux follets dans les arbres. — Illumination générale. — Rondes et chœurs dansants des farfadets. — Bal d'esprits errants.

En montant vers le camp de Balata, si on se laisse surprendre par la nuit, on est témoin de la danse aérienne des lucioles.

Qui ne connaît en France les vers luisants et les effets de leur timide éclat sous l'herbe, dans les haies des chemins, pendant les chaudes nuits? Eh bien! les vers luisants de La Martinique sont les lucioles volantes. La lumière phosphorescente qu'ils projettent n'est pas constante; ils l'allument ou l'éteignent à volonté; ils deviennent eux-mêmes ombre ou clarté selon les caprices de leur vol.

Ce phénomène n'est pas visible sur tous les points de l'île. Pour la première fois, à ce spectacle

inattendu, j'éprouvai une violente émotion qui ne s'est pas encore apaisée aujourd'hui et qui se ravive quand mes souvenirs se reportent vers cette inoubliable soirée.

Il y a huit jours de cela. Je venais de Fort-de-France. J'avais à peine dépassé la sixième borne kilométrique, vers sept heures du soir, quand la nuit m'enveloppa presque brusquement. La route, au point où je me trouvais, était encaissée et s'enfonçait, par un ciel sans lune, dans les ténèbres que rendait plus profondes la haie d'arbustes verts et d'arbres touffus qui la longe et qui, du haut du talus, semble la couvrir de ses rameaux épais.

Lorsqu'on n'est pas prévenu, l'imagination est vivement frappée. En effet, tout à coup, dans l'ombre, on voit s'allumer un point lumineux qui brille et s'éteint. Quant à moi, je crus avoir mal vu et je passai instinctivement ma main sur mes yeux. La petite clarté m'apparut encore, voltigea quelques secondes, s'évanouit, puis, à ce qu'il me sembla, se ralluma plus loin et s'éteignit encore. Étais-je dupe d'une hallucination ?

Sous le coup d'un deuil récent, je me figurais (nous avons de ces croyances pieuses quand il s'agit de nos chers morts) que ces clartés insaisissables, que ces flammes un instant rallumées, étaient comme le reflet d'une vie éteinte. N'était-ce pas l'émanation,



NÉGRESSE DE 13 ANS
(D'après une photographie.)

le souffle, l'âme même de celui qui fut vivant ? — Ne riez point de ma crédulité, vous qui n'avez encore pleuré personne. — Le douloureux regret des morts aimés fait naître et entretient en nous de décevantes illusions. On croit les entendre encore dans la nuit, on voudrait les revoir, on les appelle. Et cette flamme aérienne me semblait une apparition fugitive de l'être pleuré qui venait à mon appel, pour diminuer mes regrets et pour me prouver qu'il m'entendait encore par delà la tombe. Je restai longtemps sur la route, immobile, les yeux fixes, regardant les ténèbres, sous cette impression déchirante.

Peu à peu, des étincelles s'allumèrent de toutes parts autour de moi, des deux côtés de la route, dans les ténèbres des talus, parmi le feuillage immobile des arbres. Ces légers feux follets voltigeaient dans tous les sens, tantôt évoluant avec une molle lenteur, tantôt glissant rapidement, à la manière d'étoiles filantes. Ils disparaissaient et reparaissaient incessamment. Leur nombre se multiplia bientôt à l'infini. L'illumination devint générale. Ce furent des chœurs dansants de ces flammes éphémères, des rondes d'âmes éplorées portant chacune un falot pour éclairer leur vol vacillant. Dans cet éblouissement, je distinguais comme des courses folles, des poursuites à travers l'espace, des enlacements, des rencontres, d'innombrables rassemble-

ments de gnomes aux regards clignotants, au milieu d'une nuit de sépulcre. Par moments, je croyais assister au rendez-vous de tous les farfadets de l'île, profitant du silence et de l'ombre pour se livrer à leurs nocturnes sarabandes.

Ce spectacle me retint longtemps; et quand j'eus franchi l'ombre obscure où avait lieu le sabbat de ces lucioles capricieuses et folles, je me retournai et je regardai encore une fois, de loin, ces clartés scintillantes qui m'attiraient invinciblement. Il me sembla voir, de l'endroit où j'étais, à travers le feuillage dentelé des arbres, comme de minuscules lanternes vénitiennes qui éclairaient, sous un ciel muet, la danse légère d'un bal d'esprits errants.

XV

CHANTS DES NÉGRESSES

Où l'on entend la musique de Gounod. — Les chants dans les cases pauvres. — Danses et émeutes. — Romances et refrains. — Comment on songe aux airs entendus dans les Pyrénées. — Conclusion inattendue.

Les négresses de La Martinique ont des voix admirablement timbrées. Leurs notes sont claires, jeunes, de cristal. Elles chantent comme les oiseaux, sans avoir appris; elles adorent le chant et retiennent les airs avec une étonnante facilité

Croirait-on que dans les cases les plus pauvres, où les jeunes filles poussent au hasard, résonnent les airs les plus jolis de Gounod et de Massé? Il suffit qu'elles entendent un piano pour qu'aussitôt, en foule, elles accourent et que, se collant avidement aux persiennes du salon où le musicien se fait entendre, elles écoutent immobiles avec une figure radieuse.

La danse les séduit et les attire autant que la musique.

Un air de danse, un *bel-air*, selon l'expression locale, exerce sur elles une véritable fascination. « Il est facile dans ce pays, disait plaisamment l'amiral X, gouverneur de La Martinique, de dissiper un attrouplement tumultueux ou de venir à bout d'une émeute. Il suffit d'avoir sous la main quelques musiciens. On leur ordonne de jouer un air de danse, de traverser la foule en courroux, sans arrêter ni ralentir leur marche. Aussitôt on voit, au son de la musique, les colères tomber, les visages s'épanouir, les jupes se relever, les bras s'arrondir au-dessus des têtes, et la marche dansante commencer à travers les rues de la ville, à la suite des musiciens. Aucune émeute ne résiste à un pareil moyen. »

J'ai vu leurs danses, mais je préfère entendre leurs chants.

Ce matin, couché dans mon hamac, à l'ombre, entre deux manguiers de mon jardin, j'ai écouté avec ravissement des chants alternés qui venaient des cases voisines, alignées coude à coude, les unes auprès des autres et longeant une ruelle qui fait face au mur de clôture de mon jardin. Les chanteuses travaillaient à leur ménage, chacune dans son pauvre réduit, pendant que les hommes avaient profité du dimanche pour aller boire du punch au cabaret ou regarder les exercices des pompiers sur la grande savane. Chaque couplet, en langue créole, était en-

tonné par une négresse et le refrain repris par une des chanteuses des cases voisines. Parfois, le refrain était chanté en chœur.

Selon la distance, la voix m'arrivait, tantôt forte et rapprochée, tantôt lointaine et assourdie. L'air était triste et doux ; la phrase musicale était ample et traînante, comme les chants des laboureurs dans les Pyrénées. Je trouvais cette mélodie délicieuse, exprimée ainsi : le couplet modulé par la même voix et le refrain repris avec des intonations diverses, avec des sonorités différentes, selon les voix et les distances, par une des négresses des autres cases.

Et puis n'est-ce pas original et même un peu touchant que cette même chanson égayant le travail et la solitude d'un grand nombre de cases laborieuses et pauvres ? Ce peuple-là est naïf et enfant. Il se conduit par instinct ; il fait comme font les coqs qui se répondent au point du jour ; comme les grenouilles au bord des mares, pendant les claires nuits ; comme les grillons sous le soleil de midi dans les prés.

XVI

CLAIR DE LUNE

La lune aux champs. — Clarté lunaire. — Ombre et lumière. —
Les pitons argentés. — Où l'on revoit les lucioles.

Il est dix heures du soir. Je viens de rentrer chez moi après avoir joui longuement d'un spectacle radieux : un clair de lune à La Martinique en pleins champs.

On m'avait autrefois parlé des effets fantastiques de la clarté lunaire aux Antilles; je n'en restai pas moins surpris et émerveillé. Ce n'est pas l'irradiation du soleil réveillant et animant le sol; c'est une lumière blanche et endormie s'étendant sur la campagne, pendant qu'elle boit la rosée en sommeillant. Son intensité est telle qu'on peut lire aisément et presque sans fatigue. Cette lumière réfléchie n'a pas de reflets; elle ne rayonne point; elle n'atténue pas

la profondeur des ombres environnantes; elle ne pénètre pas l'obscurité; elle ne perce pas les ténèbres.

Sous la lune, tout est ombre ou clarté, sans pénombre et sans diffusion apparente des rayons lumineux. L'éclat lunaire fait même ressortir la dureté de l'ombre portée des objets. La lune glisse sur les corps, s'arrête brusquement aux angles, accuse les arêtes, découpe les contours et projette nettement les silhouettes sur le sol; elle court d'objets en objets par ressauts, mais sans les envelopper et les baigner tout entiers.

Et le dirai-je? Si la clarté de la lune n'aveugle pas comme le foyer solaire, elle gêne. Je n'aime pas à marcher dans cette lumière spectrale, au milieu de toutes ces ombres qui semblent me regarder passer sournoisement. Au reste, le spectacle de la campagne, si étrangement éclairée, n'est bien saisissable dans son merveilleux ensemble que lorsqu'on le contemple de l'ombre où je m'étais réfugié.

Devant moi, s'allongeaient, en pleine lumière, des savanes qui se succédaient avec de légères ondulations jusqu'aux pieds des pitons du Carbet. Les pitons se tenaient debout, à l'horizon, dans un nimbe argenté. Dans la haie de pommiers roses qui me couvraient de leur ombre, je voyais étinceler par

moment des yeux de flamme; c'étaient les lucioles
qui se livraient à leurs jeux aériens.

Aucun peintre, aucun poète ne pourraient repro-
duire ce que j'ai vu.



FRUITS DE LA MARTINIQUE

Barbadines. — Pommes de lianè. — Goyaves. — Pommes d'acajou. — Mangues. — Pommes de cannelle. — Ananas.

XVII

UN DINER CRÉOLE

Pourquoi on parle du château de Ripaille. — Causerie extravagante entre amis. — Une invitation à brûle-pourpoint. — Comment on prépare le punch à La Martinique. — Merveilleuse salle à manger. — Étranges fruits. — Un curieux menu. — Le plat traditionnel du pays. — Les vers de palmistes. — La recette de la négresse. — Ingratitude prévue.

Je me lève de table. En son château de Ripaille, jamais Amédée VIII, d'ébaudissante mémoire, n'a vu étalés devant lui des plats plus copieux, plus appétissants, plus variés et plus invraisemblables. Du diable si je sais ce que j'ai mangé! Et pourtant je voudrais décrire ce festin par le menu et en fixer le souvenir.

On ne nous a servi que des mets du pays.

Nous avons, quelques jours avant, jeté un défi à un vieux Créole de nos amis, à la suite d'une conversation gastronomique qui nous avait fort échauffés, le conseiller, l'inspecteur et moi. Nous sommes cependant d'humeur conciliante. Le conseiller est patient,

bien qu'il se révèle, à ses heures, aussi vif qu'un gascon et plus entêté qu'un breton. L'inspecteur, sous ses lunettes d'or, cache un regard malicieux. Il est né aux environs de Marseille, mais il y a longtemps. C'est un Marseillais que le temps et les distances ont attiédi. Je ne parle pas de moi; j'en dirais du mal et vous m'accuseriez de n'en pas penser un mot. Je peux cependant avouer que j'ai beaucoup voyagé et que, ayant beaucoup vu, je n'ai retenu que le bon côté des hommes et des choses.

Or, nous étions assis tous trois sur un banc de la grande savane, en compagnie du Créole, grand planteur de cannes à sucre, devisant de choses et d'autres. Je ne sais par quelle liaison d'idées la conversation tomba sur Messer Gaster, sur les Vatels si rares aujourd'hui et sur le grand art culinaire qui se meurt.

« On ne mange bien qu'à Paris, disais-je, mais à la condition de connaître les bons endroits. Chaque maison a sa spécialité : les galantines de Chevet, les fruits de Potel et Chabot, les soles de Marguery, les brioches de la Lune, les écrevisses de la Porte-Saint-Martin. » Et je ne tarissais pas, énumérant, la bouche humide, les exquis choses que j'avais savourées autrefois.

« Ce n'est pas exclusivement à Paris qu'on mange bien, dit l'inspecteur en m'interrompant. Vous

êtes injuste pour la province. Chaque ville jouit d'un renom particulier. Toulouse a ses volailles, aussi fines que celles du Mans et plus en chair. Narbonne a son miel, Apt ses confitures, Ruffec ses truffes et ses pâtés, Amiens ses canards, Issoudun ses fromages de chèvre, Commercy ses madeleines et Marseille sa bouillabaisse, trouin de l'air! »

Le conseiller se mit à rire. « Vous êtes exclusif, mon ami, injuste aussi. Hors de la France et dans les pays les plus lointains on goûte des mets excellents. J'aime, quant à moi, la charcuterie de Mayence, les raviolis d'Italie, le pudding d'Albion, le couscous des Arabes et surtout les nids d'hirondelles de l'Inde. Le seul pays, dit-il en regardant le Créole, qui nous condamne à l'anémie, parce que la cuisine y végète à l'état rudimentaire, c'est La Martinique. »

L'attaque du conseiller était inattendue. Elle cingla le Créole comme une injure imméritée. Il s'était levé :

« Il y a là plus qu'une erreur, s'écria-t-il; vous calomniez mon pays. La Martinique n'est pas responsable de tous les péchés que commet l'Israël métropolitain. Vous appelez anémie l'épuisement où vous réduisent les excès. Notre région, plantureuse et prodigue, vous offre tout à souhait; vous prenez sans mesure, à deux mains, et vous dévorez

goulûment à pleine bouche. Vous surmenez votre corps : vous êtes accoutumés aux pâles rayons de votre soleil frileux, et vous voulez courir les champs, à midi, sous les tropiques. Votre estomac est fait à une nourriture douceâtre et vous l'irritez par des mets pimentés et échauffants. Notre rhum est exquis et vous en buvez sans modération, comme si le thermomètre était descendu au-dessous de zéro. Et quand tous ces abus ont fait de votre corps une guenille sans ressorts, vous vous plaignez d'anémie et vous accusez de ce mal notre pays et sa cuisine qui n'en peuvent mais. La plaisante accusation !

Notre homme allait s'animant et s'échauffant. Une pointe d'irritation traversait ses paroles. L'inspecteur l'interrompit en riant :

« Prenez garde ! Vous vous irritez, donc vous avez tort. Qu'avons-nous besoin de paroles ? Allons au fait. Votre cuisine est détestable. L'affreux *canari* est le seul mets en honneur à La Martinique. »

« Finissons-en ! riposta le Créole. Je vous invite à déjeuner pour dimanche prochain. Je ne vous servirai que des plats du pays préparés par une vieille négresse, cuisinière de ma famille depuis quarante ans. Vous verrez de quelle façon on combat l'anémie chez nous. »

L'inspecteur ajouta avec une nuance d'ironie :
« Est-ce que nous arroserons ce festin de Pantagruel

avec le vin du cru? Nous servirez-vous du lait de coco ou du jus d'ananas, pour remplacer le Médoc?» — « Jouons franc jeu, reprit le Créole. Il s'agit de cuisine. Pour la faire valoir, j'emprunterai les vins les meilleurs, quelle qu'en soit l'origine. C'est mon droit. »

Nous acceptons l'invitation, et le dimanche suivant nous étions réunis dans une petite maison de campagne, à deux pas de Fort-de-France, sur les bords de la rivière Levassor, au milieu d'un jardinet qui sépare la cuisine de la salle à manger. « Avant tout déjeuner créole, dit notre hôte, le punch est un apéritif indispensable. » Et en notre présence il prépara lui-même le breuvage. Il fit fondre du sucre dans une certaine quantité d'eau; et quand elle lui parut saturée et sirupeuse à point il y versa un rhum vieux et embaumé, y jeta quelques tranches d'un citron vert au parfum pénétrant et y mêla de la glace concassée. Puis à l'aide d'une petite batte particulière, appelée *lélé*, il agita ce mélange en faisant rouler la batte dans ses deux mains rapidement. La glace se fondit et le mélange mousseux fut versé dans nos verres. En le buvant, nous sentions glisser en nous je ne sais quelle prédisposition à l'indulgence pour ce déjeuner que nous supposions exécration.

Enfin une jeune cabresse, brillante comme du cuivre poli, vint nous prévenir que le déjeuner était servi.

La salle à manger, au milieu de laquelle la table se dressait, était parée comme pour un triomphe. L'hospitalité est la gloire de La Martinique. Ce jour-là elle avait revêtu un appareil prémédité. La blancheur du linge, l'éclat de la porcelaine, la transparence du cristal semblaient chanter victoire. De vastes jardinières de fleurs, cueillies le matin, égayaient la table de leur fraîcheur. De merveilleux fruits ¹, dont le nom même est inconnu en France, étaient coquettement disposés dans une corbeille sur un lit de feuilles : des barbadines embaumées, pareilles à des melons rosés et luisants; des pommes de liane portant encore leurs collerettes de sépales, et jaunes comme des citrons de Sicile; des goyaves ambrées; des pommes d'acajou surmontées d'une noix en guise de couronne; des mangues d'or au léger parfum de térébenthine; des pommes de cannelle dont la pulpe forme une crème blanche et sucrée; et le roi des fruits, l'ananas, paré d'un haut diadème de feuilles vertes.

Un buisson d'écrevisses énormes, suspendues par la queue, étendaient leurs longues pattes de corail les unes au-dessus des autres dans un ruissellement qui débordait sur la nappe. Leur corselet était lisse et allongé au lieu d'être raboteux et renflé comme celui des écrevisses d'Europe.

1. Voir gravure, page 130

Sur une console, alignées avec soin, des bouteilles poudreuses, d'aspect vénérable, nous souhaitaient la bienvenue sournoisement, tandis que derrière elles d'autres bouteilles, à l'air effronté, étouffaient leurs rires sous leur coiffe d'argent.

Chaque convive avait devant lui une coupe pleine de farine de manioc, et une assiette contenant des choux-caraïbes, des bananes, des tranches de fruit à pain et des ignames bouillis et légèrement pimentés : « Par bienveillance pour vos estomacs débiles, dit notre hôte en prenant place, je vous autorise à manger du pain, bien que les vrais Créoles ne prennent, en guise de pain, que la farine et les légumes qui sont devant vous.

Ceci dit, voici notre menu en langue créole :

Catalou crabe
Féroce
Acras titiris
Court-bouillon poisson
Tortue fricassée
Manicou
Migan labe à pain
Écrevisses zhabitants
Vers palmistes
Cicis rôtis
Salade choux-palmistes
Vins choisis.
Desserts variés

Le calalou fut servi fumant. C'est un bouillon de crabes dans lequel on a écrasé des gombos dont la gousse verte contient des perles visqueuses. Ce bouillon gluant et épais, relevé par le piment et le thym, est fort savoureux. L'inspecteur et le conseiller se léchaient les lèvres sans mot dire. On devinait que leurs préventions allaient en s'atténuant.

« La morue, dit notre hôte, est le plat traditionnel de La Martinique. Le féroce que nous allons manger est un mets appétissant mais peu fait pour les palais délicats. Essayez-en. Écrasez une tranche d'avocat beurré avec de la farine de manioc, de façon à en faire une pâte. Frottez ensuite, avec un piment-oiseau, votre morue qui a été grillée. Imbibez-la d'huile et mangez ensemble la morue et la pâte.

Nous avons fait la grimace d'un commun accord et nous avons reculé devant le féroce. Notre hôte le savourait avec une réelle satisfaction.

On nous servit ensuite une pyramide de petits beignets rissolés, appelés acras. La pâte enveloppe une multitude de poissons minuscules, pareils à des aiguilles d'argent, qu'on nomme titiris. C'est une chose délicieuse. L'inspecteur en a redemandé sous le prétexte que, n'ayant pas mangé de féroce, il avait droit à une seconde part d'acras.

La tortue fut trouvée succulente, le court-bouillon parfait, le migan exquis. Les cicis furent déclarés

supérieurs aux ortolans. On fêta les choux-palmistes dont les rubans blancs et délicats ont la même saveur que les cœurs d'artichauts. Le manicou, espèce de taupe énorme, avait un goût sauvage mais un fumet appétissant. Un franc succès était réservé aux vers de palmistes¹. Leur corps a la forme d'un cocon blanc de ver à soie, avec une tête noire pareille à celle des hannetons. On appela la cuisinière, on l'accueillit avec des applaudissements. Nous l'obligeâmes à nous donner des détails sur la manière d'accommoder ce plat. « Il faut d'abord, dit-elle, choisir des vers gras et dodus. On prépare ensuite de petites brochettes en bois ; on embroche les vers six par six tout vivants ; on les fait griller sur un feu vif. Quand ils sont dorés et rissolés à point, on les plonge rapidement dans une sauce composée de piments, d'échalotes, de jus de citron, d'huile et de vinaigre, et on les sert avant de les laisser refroidir.

Et de vrai, c'était chose exquise. La peau de ces vers, très fine, craquait légèrement sous la dent et le ver se fondait aussitôt dans la bouche. Dès lors notre hôte avait partie gagnée. Au dessert le succès du diner éclata, moussa et déborda avec le cham-

1. On obtient ces vers en coupant le tronc du chou-palmiste au ras du sol. On le laisse pourrir. C'est dans le cœur même du chou pourri que se forment les vers.

pagne. Je portai un toast aux mets et aux fruits de La Martinique. Le Créole était radieux ; mais le conseiller et l'inspecteur, tout en grugeant un matété¹, semblaient garder une arrière-pensée et faire tacitement certaines réserves.

En effet, nous venions à peine de prendre congé de notre hôte et de sortir de sa maison que mes deux amis me prirent chacun par un bras comme pour me faire une confidence. : « Triomphal ce dîner ! dit l'inspecteur. La Cannebière n'a jamais rien vu de pareil. Cependant je préfère à tous leurs calalous une bonne bouillabaisse dans une petite bastide sur le bord de la Méditerranée. » — « Un régal, ces vers de palmistes, ajouta le conseiller, mais cela ne vaut pas les nids d'hirondelles du beau pays des pagodes. »

Et comme je me retournais, je vis, debout sur sa porte, notre Créole qui nous suivait des yeux, avec un sourire malin, comme s'il avait entendu notre conversation et pressenti notre noire ingratitude.

1. Entremets composé de farine de manioc et de mélasse.



CHARMEUR DE SERPENTS

(D'après une photographie.)

XVIII

LE MORNE-ROUGE

Pourquoi les anémiques se réfugient au Morne-Rouge. — Jasmins et verveines. — Le fond du ravin. — Les fougères. — Le sentier de la Capoté. — Allées de pommiers-roses. — Ma petite maison. — Où l'on entrevoit les pitons du Carbet à travers les brouillards.

C'est au Morne-Rouge que les médecins envoient les convalescents, parce que l'air y est plus salubre et la température plus fraîche. C'est bien le séjour le plus enchanteur de la colonie. Ce village est au nord de Saint-Pierre, dans les hauteurs, à une distance de six kilomètres environ de la ville. Je m'y suis réfugié, durant quelques jours, pour essayer de combattre l'anémie qui abat si rapidement les Européens aux Antilles.

Le Morne-Rouge¹ est le jardin de La Martinique; il est planté de rosiers toujours fleuris, de jasmins,

1. Voir gravure, page 56.

de verveines, avec de vastes massifs de myosotis délicats et des bordures de bégonias aux feuilles vernies. On se croirait en France, en plein renouveau, mais au milieu d'une nature plus jeune, plus ardente et plus prodigue.

Bien qu'on y trouve un épicier, un boulanger, un maire à l'accent et à l'esprit gascons, et même des gendarmes à cheval, c'est moins un bourg qu'une réunion de chalets et de villas, échelonnés le long de la route, précédés ou entourés de jardins clos par des haies vives, radieux, ensevelis dans la verdure et toujours palpitants de brise.

Derrière la ligne de villas qui bordent la route, à gauche, du côté de la mer des Antilles, le terrain semble tout à coup manquer sous les pas. La pente s'accuse brusquement; et c'est par un chemin en zigzag qu'on descend au pied du Morne, au fond du ravin, où l'on entend un torrent gronder. C'est là que les gens du village vont faire leurs dévotions à une vierge nichée dans une grotte. On s'y rend même de fort loin en pèlerinage.

A mesure que l'on s'enfonce dans le ravin, on ne saurait s'imaginer dans quelle puissante végétation on pénètre. On est dominé et enveloppé par ces masses touffues de verdure, par ces plantes gigantesques qui croissent sans culture avec des poussées merveilleuses, se bousculant et s'enchevêtrant, avides

d'arriver à l'air et à la lumière. On dirait une foule innombrable dont les têtes pressées veulent vous voir passer. Du milieu de cette verdure s'élancent des bouquets de bambous grêles, des fougères arborescentes, avec leurs larges parasols frangés. Les bali-siers marient leurs immenses feuilles luisantes aux feuilles d'un vert mat des bananiers. Et au ras de terre, le long des chemins, croissent des variétés infinies de fougères de toute couleur et de toute forme, depuis le vert le plus printanier jusqu'au rouge ardent des feuilles de vignes en automne, et depuis les dentelures les plus fines jusqu'aux rigidités de glaives aigus. Et au-dessus de ce tapis, s'étalent les bégonias dont les fleurs rosées et délicates retombent en grappes et donnent à cette verdure sombre une note claire de mois de mai.

Le penchant de ce morne est plus vivant et plus mouvementé que le côté opposé. En effet, à droite de la route, vers l'est, entre les haies des villas, s'ouvrent des sentiers creux, humides, bordés de pommiers-roses, descendant en pente douce et conduisant à des maisonnettes silencieuses, où les malades trouvent la paix et la santé. Tous ces sentiers aboutissent à la Capote, petite rivière tapageuse, qui murmure à travers les roches encombrant les sinuosités de son lit. Les promeneurs qui dirigent leurs pas de ce côté sont baignés dans l'ombre des

pommiers-roses, dont le fruit, joli d'aspect, est fade de parfum et de goût. Quant au feuillage, il offre un fouillis de toutes les nuances. Les jeunes pousses ont des tons de cuivre rouge, tandis que les vieilles prennent des teintes d'un bleu sombre.

C'est sur le parcours d'un de ces sentiers que s'élève la petite maison tranquille que j'habite. Le chemin qui y conduit est envahi par une herbe si serrée et si ardente à pousser que les pieds des passants n'y laissent pas de traces. Pendant le jour, de petits oiseaux microscopiques, appelés cicis, y font entendre le bruit de leurs ailes, et durant la nuit, les lucioles y promènent dans tous les sens leurs lanternes clignotantes.

Un jardinet entoure la maison. Les fleurs y attirent les colibris et les oiseaux-mouches. Au-dessous du jardin, s'étendent à perte de vue des savanes et des champs de cannes à sucre. L'horizon est borné au sud-est par les pitons du Carbet, si aigus et si raides que nul n'a pu les gravir jusqu'au sommet.

Vers le couchant s'élève la masse de la Montagne Pelée¹, dont la cime est presque toujours enveloppée de nuages. Quand le vent souffle et que le ciel reste pur, la montagne nous apparaît toute rayonnante,

1. Voir gravure, page 56.

avec la forme d'une pyramide au sommet arrondi, flanquée d'excroissances monstrueuses qui, pareilles à des tourelles penchées en arrière, s'adossent sur elle. Au haut de cette montagne, sur le sommet de la pyramide se dresse un clocheton bizarre, semblable au bouton d'une cloche immense.

La Montagne Pelée est un volcan éteint. L'ascension en est fort pénible, dangereuse même.

XIX

« LES BAMBOUS »

(Recueil de fables)

Le langage créole et son originalité. — Romances d'amour. — Essais de M. Marbot. — Notre bon La Fontaine à La Martinique. — Où l'on retrouve *La Laitière et le Pot au lait*. — Pourquoi *Les Bambous* sont une œuvre de quelque valeur. — La morale des fables chez M. Marbot. — *Le Loup et l'Agneau* aux Antilles. — Où l'on pense à Aristophane. — Spécimen de style créole.

Le langage créole a des ailes; on le parle, on le chante, on ne l'écrit point. Il est difficile de le fixer par l'écriture et de lui donner une physionomie par l'orthographe. On ne réussit, en l'essayant, qu'à le défigurer et à le rendre méconnaissable. En effet, la mimique est nécessaire au patois local pour exprimer nettement l'idée et la mettre en relief. Le créole parlé vit non seulement de termes accouplés violemment, mais surtout de gestes, d'attitudes, de rires, d'exclamations et d'onomatopées. Quand on écrit cette langue, les mots se posent, mais tout le

reste s'envole; et on ne retrouve sous la plume qu'une image effacée et décolorée de la pensée éteinte. Ce ne sont plus que des colibris immobiles sans éclat et sans ailes.

Cette langue, créée d'instinct par le peuple, n'a ni ampleur, ni élévation, ni richesse. Elle est restreinte aux besoins journaliers; elle est limitée aux sentiments courants. Rien au delà. Mais elle excelle dans les chansonnettes malignes, dans les contes des veillées, dans les romances d'amour. Chaque case redit de ravissantes poésies, d'une ineffable douceur, répétées par tous les échos des Antilles. Je les ai entendues; et d'abord, je l'avoue, je n'en ai compris ni l'harmonie, ni le rythme. J'avais besoin d'un apprentissage. Mais lorsque mon oreille s'est familiarisée avec cette diction et avec cette musique, j'ai goûté alors et j'ai savouré ce mol abandon des intonations et cette naïve mélodie des romances.

Ces poésies légères ne sont pas écrites. Elles passent de bouche en bouche, confiées seulement à la mémoire. Au reste, il n'existe, à ma connaissance, qu'un seul ouvrage imprimé en langue créole. C'est un recueil de fables que j'ai en main. Il a pour titre : *Les Bambous*.

Cet opuscule, fort modeste, ne devait pas, dans la pensée de l'auteur, sortir du cercle des amis pour qui il avait été composé. « J'ai emprunté, disait-il lui-

même, quelques fables à La Fontaine et je les ai travesties en « patois créole. » Les essais de M. Marbot ne constituent certes pas une production littéraire de haute valeur, mais ils se distinguent par de réelles qualités qui font de cette traduction une œuvre originale. Ils ont été imprimés et réimprimés.

En quelques mots voici ce qu'est ce livre :

L'auteur n'a été ni téméraire ni imprudent. Il n'ignorait pas que les fables de La Fontaine sont semées de fines nuances, de délicates expressions, de demi-sourires, d'imperceptibles malices que la langue créole serait impuissante à rendre. Il ne songea donc point à une traduction fidèle, parce que l'instrument qu'il avait à sa disposition pour un semblable travail était trop primitif, trop informe et trop résistant. Il se borna à imiter, à distance, les fables qui lui parurent assez souples pour se plier, non à un décalque exact, mais à une adaptation plus libre.

Son plan fut sage et son choix habile. Il ne prit pas au hasard, à pleines mains. Il glana çà et là dans le vaste champ de son modèle. Il fit une gerbe des fables les plus faciles, les plus enfantines, les plus accommodantes, les plus propres à frapper l'imagination d'un peuple encore au berceau : *la Laitière et le Pot au lait, la Cigale et la Fourmi,*

le Loup et l'Agneau, les deux Mulets, le Rat de ville et le Rat des champs, etc. Il tenta d'aborder quelques sujets d'un plus grand développement, comme *le Meunier son Fils et l'Ane*, ou d'une plus large envergure, comme *les Animaux malades de la peste*, mais il s'arrêta dès les premiers pas. Il fit bien. Au reste, en tentant d'imiter cette dernière fable, il dut, en face du résultat, éprouver une déception et même un découragement. On ne peut pas toucher aux chefs-d'œuvre de La Fontaine sans s'exposer, comme Boileau, à des échecs retentissants.

Or, je l'ai déjà dit, la langue créole n'est ni assez flexible ni assez malléable pour se prêter à tous les accords et pour se plier à tous les genres. Elle vit de peu, chez elle, en se resserrant dans les limites de la vie quotidienne. Elle n'est à l'aise que lorsqu'elle ramène la pensée à son propre niveau et qu'elle la couvre du vêtement qui convient à sa simplicité. Il faut qu'elle conserve son abord guilleret et son allure sans façon; il faut qu'elle reste alerte, indépendante, heurtée, bruyante, tapageuse même, avec un air légèrement gouailleur, éclairée de rires, ponctuée de cris, secouée d'exclamations. Quand M. Marbot a respecté ces conditions et qu'il s'est servi de la langue créole sans la tendre ni la forcer, il a été excellent. Lorsqu'il s'est contenté d'emprunter à La Fontaine le plan et l'idée générale



ALLÉE DU JARDIN PUBLIC DE SAINT-PIERRE

(D'après une photographie.)

d'une fable en évitant de s'empêtrer dans une traduction servile, il a obtenu un franc succès. Il y a, dans *Les Bambous*, des fables qui méritent d'être connues, à cause de l'habileté de l'adaptation.

Ce qui constitue la saveur originale de quelques-unes de ces bluettes c'est qu'elles semblent avoir été écrites pour les Créoles de La Martinique. Tous les détails ont été puisés dans les coutumes du pays. La couleur locale y est scrupuleusement respectée. La peinture de la vie journalière est exacte et fidèle. Les nègres et les békés y jouent le principal rôle. On y saisit sur le vif les besoins et les passions des habitants sous le soleil des Antilles. La morale elle-même change de ton et de forme pour s'harmoniser avec l'ensemble :

La raison du plus fort est toujours la meilleure
dit La Fontaine;

Douvan poule ravett pas ni raison

Devant la poule le ravet n'a pas raison.

traduit M. Marbot.

A la morale l'auteur substitue parfois un conseil inattendu, qu'il donne aux nègres, comme dans la fable des *Membres et de l'Estomac* :

Pas jamain blié divoué
 Zott pou boudin, qui béké.
 N'oubliez jamais vos devoirs, vous autres,
 Envers le ventre. Le ventre c'est le béké.

Il tire de la fable de *la Laitière et le Pot au lait*
 cette conclusion fort sage, quoique un peu triviale :

Jamain dans moune nous pas doué
 Ladans quiou poule compté zé.
 Jamais dans le monde nous ne devons
 Dans le derrière de la poule compter les œufs.

On rencontre dans ce recueil des détails d'une
 naïveté charmante. « Si ce n'est toi, c'est *donc ton*
père » dit le loup à l'agneau. Celui-ci lui répond :

« *Moin pas ni papa, moin c'est bata.* »
 Je n'ai pas de père; je suis un bâtard.

Le mariage étant ici peu en honneur dans la
 basse classe de la société, les enfants naturels sont
 en grand nombre. Et quand l'agneau cherche à
 l'apitoyer sur son sort, le loup termine ainsi :

To ka raisonnein, joucoué?
 Qui moune ça to ka palé?
 Coument, to p'enco ni den:
 Et to déjà insolent?
 M'a fé to voué to ni tó.

Tu raisones, je crois ?
 A quelle personne crois-tu parler?
 Comment, tu n'as pas encore de dents
 Et tu es déjà insolent ?
 Je vais te faire voir que tu as tort.

Le loup plaisante, le loup s'amuse, le loup manie l'ironie; il fait même des jeux de mots : m'a fé *to* voué *to* ni *tô*.

Écoutez maintenant quels châteaux en Espagne bâtit la laitière qui se rend au bourg voisin pour vendre son lait :

Après m'a fé diri doux
 Macriau frit, calalou ¹,
 M'a vanne ça pou nèg canott.
 Moin va pé féjouque mabi ².
 Et pis m'a vanne pouesson frit,
 Losi ³, zabocat ⁴, mangot,
 Tout ça va ba moin l'agent.
 Moin va gangnien bel mouchoué.
 Moin va faraud. A présent.
 Quand moin va déçanne Saint-Pié,
 Evec yon chimise brodé,
 Belle jipe, bel soulié dans pié...
 Allons donc! moune va soti
 Pou yo voué moin : Aie! aie! aie!
 Y'a dit : ça pas yon canaille...

Ensuite je ferai du riz doux,
 Du maquereau frit, du calalou,
 Je vendrai ça pour les nègres canotiers
 Je vais pouvoir faire même du mabi.
 Et puis je vendrai du poisson frit,
 Des losi, des avocats, des mangues,
 Tout cela me donnera de l'argent.

1. Le calalou est un ragoût créole composé de bourgeons de giraumon, de pourpier, de gombo, de feuilles d'amarante, d'oseille de Guinée, de jambon, de crabes, de jus de citron et surtout de piments.

2. Le mabi est une boisson fermentée, faite avec des racines de patates.

3. Losi : acras de morue.

4. Les avocats et les mangues sont des fruits du pays.

J'achèterai de beaux mouchoirs.
 Je vais être superbe ! Maintenant
 Quand je descendrai à Saint-Pierre,
 Avec une chemise brodée,
 Une belle jupe, de beaux souliers aux pieds...
 Oh ! alors, le monde sortira
 Pour me voir : Aie ! aie ! aie !
 On dira : ce n'est pas une femme de rien.

Je n'en finirais pas si je me laissais aller au plaisir de tout noter en passant. Mais avant de terminer, je ne peux cependant pas résister à l'envie de citer la fable entière *des deux Mulets*.

L'auteur, après s'être inspiré de la fable de La Fontaine et peut-être aussi de celle de Phèdre, sans se laisser dominer par ses modèles, traduit à sa guise et laisse trotter sa plume à la diable. Il y multiplie les onomatopées. Nous entendons le mulet rire bruyamment : *quia, quia, quia!* comme dans Aristophane, on entend le bré ké ké kex coax des grenouilles et le tio tio tio des oiseaux :

Yon jou dans yon grand chimin
 Dé milett té ka maché.
 Yonne té tini yon chage foin,
 Lault l'agent té ka poté.
 Tala té kà fé docté.
 Li té ka gouaillé lault là,
 Li té ka dit li : Mouché,
 Ça ou ka poté com ça?
 Yo chagé ou évec paille?
 Ça c'est travail ti manmaille,
 Pas travail pou yon nèg mâle,
 Ça ka ranne dos ou tout sale.
 Pauve ou, oui ! Toutt bon, mouché
 Ça sré fait moïn mal au khé

Allé dans boug évec ça.
 Li prend ri : Quia ! quia ! quia ! quia !
 Lautt là, zoreille li baissé,
 Té ka tanne ça sans souffé.
 Pouloss yo contré volé,
 Yo tous les dé té ni pé,
 Yo tous les dé prend couri :
 Ti, pi, ti, pi, ti, pi, ti.
 Quand li voué yo ka foucan,
 Volé la fisi li prend,
 Li tiré lassous missié
 Qui l'agent té ka pote.
 Coup-d'-fisi là pati : poh !
 Pauve milett là tombé : boh !
 Lautt là dit li : « Camarade,
 To té ka gouaillé moin : gade !
 Si to té ka poté foin.
 Y pas sré fait to engnien. »

Un jour dans un grand chemin,
 Deux mulets cheminaient.
 L'un portait une charge de toin
 Et l'autre de l'argent.
 Cefui-ci fait l'homme d'importance.
 Il gouaille l'autre,
 Il lui dit : « Mon cher,
 Que portez-vous là ?
 On vous a chargé de paille ?
 C'est là un travail de petit enfant,
 Et non un travail de nègre mâle.
 Ça vous rend le dos tout sale.
 Pauvre de vous ! Tout de bon, mon cher,
 Ça me ferait mal au cœur
 Si j'allais au bourg avec ça. »
 Il se mit à rire : Quia ! quia ! quia ! quia !
 L'autre mulet, l'oreille basse,
 Entend cela sans souffler mot.
 Cependant, ils rencontrent un voleur,
 Tous les deux prennent peur,
 Tous les deux se mettent à courir :
 Ti, pi, ti, pi, ti, pi, ti.
 Quand le voleur les voit filer,
 Il prend un fusil

Et tire sur le monsieur
Qui porte l'argent.
Le coup de fusil part : poh !
Le pauvre mulet tombe : boh !
L'autre lui dit : « Camarade,
Tu te moquais de moi ; regarde !
Si tu avais porté du foin,
On ne t'aurait rien fait. »

XX

VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN

Croquis de ma maison. — Départ pour l'excursion. — Tonnelle de pommes de liane. — Les pommes à La Martinique. — Jasmin d'Arabie. — Les fruits du papayer. — Compote de goyaves. — Floraison de roses. — Une espèce de chaloupe. — Le piment-oiseau. — Les reinettes des Antilles. — Les Anolis. — Le café nègre. — Mangues et manguiers. — Les fruits à pain. — Résultat du voyage.

Je viens de faire un voyage autour de mon jardin. A six heures du matin, j'étais sur pied. Le soleil, toujours matinal aux Antilles, flambait déjà à la cime des manguiers. Les fleurs d'ibiscus avaient depuis longtemps ouvert leurs grands yeux, humides de fraîcheur; les bégonias, gorgés de rosée, étaient debout sur leurs tiges; les oiseaux-mouches, toujours volants, chiffonnaient les fleurs et enfonçaient leurs becs libertins dans le sein des roses qui avaient, pendant la nuit, ouvert leurs boutons et défait leurs tuniques.

Mon jardin est carré et mesure environ trente mètres de côté. Il est clos d'un mur assez élevé dont l'arête est revêtue de lianes et de plantes grimpantes. La maison d'habitation, toute petite, en occupe le centre, blottie sous la verdure et dans les fleurs. La porte du jardin, ouvrant sur la rue, est reliée à l'entrée principale de la maison par une tonnelle envahie à la fois par les glycines et par les pousses des pommiers-lianes.

C'est de là que je commence mon excursion. Je porte deux paniers, l'un pour les fruits, l'autre pour les fleurs. Je suis muni d'un sécateur et d'une serpette.

Au-dessus de ma tête, sont suspendues des pommes d'un jaune d'or parmi les grappes de glycines bleues. Je n'ai qu'à tendre la main pour les cueillir. Ce sont des pommes de liane¹. Ce fruit, dont la peau est coriace, contient de petites graines, semblables à celles du lin et agglutinées par une matière visqueuse qui a le goût exquis de la gelée de groseille. Les pommes ne manquent pas à La Martinique: *pomme-rose*, *pomme-acajou*, *pomme-cannelle*²; mais elles diffèrent entr'elles de forme, de couleur et de goût. Aucune ne rappelle, si ce n'est de nom, la pomme de France.

1-2. Voir gravure, page 130.

Après avoir cueilli les fruits mûrs de la tonnelle et les avoir rangés dans mon panier, je prends par la droite en suivant une allée fleurie, bordée de campanules de carmin. On croirait voir de petits bras levés qui tendent leurs calices à la rosée. Au milieu d'un massif de bégonias variés, se dresse un arbuste noueux au feuillage rare, portant des fleurs doubles, blanches comme la neige et larges comme des œillets : c'est le jasmin d'Arabie dont le parfum est capiteux. En face se trouve un beau papayer formé d'un tronc droit et lisse que couronnent de larges feuilles et de gros fruits verdâtres attachés à la tête du tronc lui-même. On dirait des gourdes vertes suspendues au bout d'un bâton de pèlerin.

Au fond de l'allée, et la bornant, on rencontre un goyavier que j'ai dépouillé de ses fruits, il y a quelques jours. La goyave¹, de couleur ambrée, ressemble à une pomme portant un œil élargi en couronne et presque aveuglé par les sépales. La chair en est rosée, molle et bourrée de pépins résistant sous la dent. La compote de goyaves, qui a une saveur toute particulière, doit être mangée avec précautions. Il faut l'avaler à l'aide de la langue, en évitant de heurter les dents contre les pépins durs et glissants qui se logent entre les molaires comme des coins.

1. Voir gravure page 130.

Je m'engage dans l'allée qui longe l'aile gauche de l'habitation. Elle se divise en deux parties : l'une a été réservée aux roses et l'autre abandonnée aux plantes potagères. Je me trouve d'abord au milieu d'un petit champ de rosiers qui m'offrent leurs fleurs à l'envi. Il en est ainsi chaque matin durant l'année entière. La terre, toujours ardente et toujours inassouvie, passant tour à tour des chauds baisers du soleil aux fraîches caresses de la nuit, étale dans les jardins comme en pleins champs sa robuste fécondité. La floraison des roses aux Antilles est ininterrompue. C'est un éternel renouveau. Quelle ample moisson je fais!

Me voici aux légumes. Je cueille des haricots verts, semés depuis un mois à peine. Quant aux tomates que j'avais disposées avec des tuteurs, le long du mur, elles ne m'ont donné que des fruits avortés. C'est une récolte manquée. Le carré de mes fraisiers est tout étoilé de fleurs. J'entrevois çà et là quelques fraises mûres; mais j'ai eu grand'peine à les défendre contre les attaques d'une affreuse limace, baveuse et vorace, appelée ici *chaloupe*, à cause de sa forme.

Ma plus belle récolte est celle que me donne un carré consacré aux piments, dont les espèces multiples ont toutes le même mordant. Le *piment-oiseau* et le *piment-café*, en particulier, portent un joli petit



LA CASCADE DU JARDIN PUBLIC DE SAINT-PIERRE
(D'après une photographie.)

fruit qui a la couleur du corail et la forme d'un gland minuscule et qui produit au moindre contact une véritable brûlure sur la langue. Le piment est le condiment indispensable de tous les plats créoles. Chose bizarre! les poules en sont très friandes. En un clin d'œil elles dévalisent une plantation.

A droite du jardin potager est creusé un petit bassin, au ras du sol, qu'un berceau de lianes feuillues met à l'abri du soleil et où l'eau courante entretient une cressonnière. C'est là que se réfugient des grenouilles, fluettes et insaisissables, vêtues d'une jaquette verte, toute vernie, et faisant entendre pendant la nuit, non pas le coassement traînant et plaintif qui s'élève du fond des mares en Europe, mais un cri aussi aigu et aussi perçant que celui des grillons. Ces reinettes semblent s'évertuer à crier distinctement le mot *huit* aux étoiles.

Dans cette partie du jardin sont plantés deux cerisiers, l'un de fruits doux, l'autre de fruits aigres. Mais au lieu d'avoir un seul noyau comme les drupes de France, les cerises des Antilles ont une pulpe peu charnue qui couvre une agglomération de pépins très développés. C'est bien la même forme, la même couleur, le même éclat, mais, hélas! ce ne sont ni les cerisiers ni les cerises de chez nous!

Le fond du jardin est planté de bananiers, lon-

geant le mur de clôture et bordant une allée qui se trouve unie dans son milieu à la maison d'habitation par une tonnelle couverte de pois grimpants, dont les fleurs ressemblent à des cornets d'azur. C'est sur cette tonnelle, au milieu des pousses enchevêtrées, que vivent les *Anolis*.

Savez-vous ce que c'est que l'anoli? C'est le plus joli lézard du monde. Il est vif, alerte, mobile, sautant de branche en branche avec une agilité et une souplesse extraordinaires. Il s'élance à une grande distance pour saisir sa proie. Son dos est vert, avec des reflets changeants, son ventre est jaune et sa queue marbrée. Il est doux et familier. C'est l'ami des jardins. Il se plaît dans le voisinage des habitations et dans la société des hommes.

L'allée de gauche est la plus riche et la plus variée. Là, au pied du mur, j'ai planté des cannes à sucre dont les *chippes* croissent en ce moment de tous côtés; ici j'ai semé du *café nègre*. Au bout d'un mois il avait poussé, grandi, fleuri, et me donnait, quelque temps après, des gousses dont les cavités contenaient des graines plates, de la grosseur d'une lentille. Ces graines, séchées au soleil, puis torréfiées et moulues, offrent un café savoureux et parfumé qui trompe les connaisseurs eux-mêmes. Pris à jeun, il a des propriétés fébrifuges. Ici on ne le vend point; il pousse sans culture; on n'a que la peine de le

cueillir. Quel succès lui serait réservé en France, si on le connaissait!

Aux deux extrémités de ma plantation de café, j'ai deux manguiers encore tout fleuris. Les fleurs rappellent celles du marronnier et le fruit affecte la forme d'une poire aplatie, allongée et légèrement recourbée à la pointe. Il renferme un noyau chevelu qui retient la pulpe autour de lui à l'aide de ses filaments. Grâce à des greffes successives, on est parvenu à multiplier les variétés des mangues. Cependant le Créole a une prédilection marquée pour le *mangot* non greffé. Le manguiers sauvage est très fécond et pousse de toutes parts dans l'île.

« Le malheur de notre pays, me disait un homme d'esprit et de bon sens, c'est de produire des manguiers et des arbres à pain. Sur tous les chemins on trouve, en toute saison, de quoi manger, à portée de la bouche. Comme on n'a pas besoin de gagner sa vie, on se laisse gagner par la paresse. » Il y a du vrai dans cette boutade.

Mon jardin possède aussi un arbre à pain dont les feuilles se marient à celles des deux manguiers. Il porte à la fois des fleurs et des fruits sans interruption. Le fruit atteint les dimensions d'un gros melon. Quand on le cueille, on le larde de coups de couteau pour donner une issue au lait qui en jaillit avec abondance. Les Créoles pauvres le mangent en guise

de pain, comme les paysans mangent les pommes de terre dans les Pyrénées.

Au centre d'un carré de coléus de toutes nuances, aux larges feuilles charnues, a grandi un sapotillier. La sapotille, souvent mauvaise, parfois exquise, a une peau rugueuse, une chair bistrée et des graines noires et luisantes.

Mes derniers carrés sont plantés de rosiers, comme dans l'allée opposée, avec des bordures de myosotis que j'ai fait venir du Morne-Rouge. Tout au fond de l'allée, touchant le mur, se dresse un corrossolier où se balancent d'énormes fruits, pareils à des poires monstrueuses et armés de piquants. Le corrossol contient une crème laiteuse fondante, presque fluide, dont le goût sucré me rappelle la pâte de guimauve. Dans le pays, on donne à ce fruit le nom de *doux-doux*.

Me voici arrivé au point de départ. Mes deux paniers sont combles. J'apporte des fleurs et des fruits à foison. Tout cela est beau, tout cela est frais, tout cela est doux. Eh bien ! me croirez-vous ? Je donnerais ma récolte entière pour une poignée de cerises de Toulouse.

XXI

LE MAHAUT ET LES SURPRISES DE SA SAVANE

Le Lamentin vu du Mahaut. — Une savane merveilleuse. — Le trigonocéphale. — La chasse dans la savane. — Comment on laboure et comment on plante à La Martinique. — Le dompteur de serpents. — Un champ d'herbe de Para. — L'hospitalité au Mahaut.

C'est un joli village que le Lamentin, avec ses maisons coiffées de toits rouges et coquettement groupées au bas d'une rieuse colline, dorée de soleil, un peu au-dessus de la rivière Longvilliers! Mais il gagne encore à être contemplé du Mahaut qui le domine. Au Mahaut, on jouit d'un recul suffisant pour embrasser le Lamentin et le paysage qui lui sert de fond et de cadre jusqu'aux mornes bleuâtres qui ferment l'horizon.

Vous ne savez pas ce que c'est que le Mahaut? C'est une habitation simple, avec un air de chalet suisse tout ajouré. C'est construit contre le soleil. Ce qu'on recherche à La Martinique, c'est le grand

air, l'espace et la fraîcheur. Au Mahaut, on a tout à souhait.

Le rez-de-chaussée est composé d'un fumoir, d'un salon et d'une salle à manger. Dans le fumoir, spacieux et aéré, sont disposées des chaises longues, des berceuses, des hamacs, où chacun peut se reposer à sa guise. Cette pièce s'ouvre sur une terrasse encadrée d'un parterre touffu et fleuri. Audessous du parterre commence l'émerveillement.

Une savane descend, se déroule et s'étend jusqu'aux rives herbues du Longvilliers, vers le village, et ne s'arrête, à droite et à gauche, qu'aux pieds des mornes qui bornent la vue. Qui de nous n'a conservé le souvenir des ombreuses et attirantes prairies des Pyrénées? Eh bien! au Mahaut c'est cela, mais avec quelque chose de plus : c'est une prairie aussi rayonnante, mais plus vaste. Elle s'étend à fatiguer les yeux. Elle est traversée, d'un côté, par la route qui relie Fort-de-France au Lamentin, et, de l'autre, par un cours d'eau, bordé de goyaviers, plus grand qu'un ruisseau et plus petit qu'une rivière. Dans cette immensité de verdure paissent des troupeaux de bœufs, sans étables, presque sans soins, passant les nuits, couchés çà et là, à la belle étoile.

Le fond de la savane, qui côtoie la rivière Longvilliers, est humide et un peu marécageux. C'est le rendez-vous des bécassines, des pieds-jaunes et des

dos-rouges qui viennent tournoyer dans le ciel, par compagnies nombreuses, au-dessus de cette plaine, et puis s'abattre au milieu des innombrables îlots de verdure qui émergent de tous côtés.

Je contemplais ce spectacle reposant, il y a quelques jours, du haut de la terrasse, et je disais à mon hôte : « C'est grand dommage qu'une si belle médaille ait un tel revers ! On voudrait se rouler dans cette herbe, se baigner dans ce ruisseau, jouir de cette fraîcheur et de cette ombre en toute sécurité ; mais il y a les trigonocéphales, les scorpions, les mille-pattes, les bêtes-rouges, les maringouins, les chiques, qui rendent ce paradis dangereux et inhabitable. »

Mon hôte m'interrompit : « Chaussez ces bottes imperméables, me dit-il brusquement, coiffez ce large panama, prenez ce fusil et cette cartouchière et venez voir de près ce que vous blâmez à distance. »

J'obéis, et quand je fus en état, nous descendîmes dans la savane. En cheminant le long du ruisseau, par un sentier humide, et tout en grignotant des goyaves encore vertes, il me disait :

— « J'en jure Dieu ! La Martinique vaut mieux que sa réputation. Je sais qu'en mettant le pied sur notre sol hospitalier, chaque étranger éprouve une invincible appréhension. On est exposé, dit-on, à y rencontrer des serpents dans les bois, dans les haies,

dans les chemins, dans les rues et jusque dans son lit. Il y a danger à s'aventurer dans les herbes; il est interdit de se livrer à la chasse à travers bois et champs, et à la pêche le long des rivières. Voilà ce que l'on dit et bien d'autres choses encore. »

— « Et n'a-t-on pas raison? m'écriai-je! »

— « Hé quoi! reprit-il, n'y a-t-il pas de terribles vipères même en France? On a vu des serpents dans presque tous les pays, et jusque dans le paradis terrestre, si nous en croyons les Saintes Écritures. A La Martinique, on en trouve plus qu'ailleurs, j'en conviens. On y tue le trigonocéphale. Mais il ne faut rien exagérer. Bien des gens n'en ont jamais vu. Vous êtes peut-être dans ce cas. J'ai entendu des chasseurs forcenés, battant du matin au soir les halliers des mornes, affirmer que le serpent est un mythe. C'est encore là une exagération du pays de Gascogne. En somme, les légendes se forment vite. Pour nous noircir aux yeux du monde, il suffit d'un mot répété avec conviction, d'un article de journal, d'une notice superficielle sur notre pays, de la brochure d'un demi-savant qui passe huit jours chez nous et prétend nous connaître et nous juger. Songez qu'on va répétant que les nègres sur les habitations se gardent de tuer les serpents et en favorisent même la reproduction, parce que ces reptiles font la chasse aux rats, engeance dévastatrice

qui ronge la canne à sucre et la saigne au ras du sol. On a poussé la plaisanterie jusqu'à répandre le bruit que La Guadeloupe jalouse La Martinique qui, plus favorisée, possède des serpents, tandis que l'île-sœur en est dépourvue malgré les efforts qu'elle a faits pour les acclimater chez elle.

Le docteur Rufz de Lavison n'a pas été étranger à cette puérile légende. Dans ses écrits, il donne asile à toutes les historiettes que les nègres racontent sous les ajoupas pour égayer leurs veillées. Il répète, de fort bonne foi d'ailleurs, mais avec un sérieux comique, qu'un serpent s'était un jour glissé dans un hamac où dormait une négresse qui allaitait un nourrisson. Elle avait la poitrine nue. Le serpent prit le sein libre et se mit à têter avidement ; puis, repu, il se glissa hors du hamac en balançant sa tête visqueuse avec une volupté gourmande. Or, le docteur, membre de l'Académie de médecine, aurait dû savoir que le serpent n'aime pas le lait et que, s'il voulait têter, la rigidité de ses lèvres l'en empêcherait. »

En parlant ainsi, nous étions arrivés dans la partie marécageuse de la savane. Devant nous se levaient des bécassines avec un bruit lourd d'ailes humides. Au-dessus de nos têtes tournoyaient, en décrivant de larges cercles, des compagnies de dos-rouges que nous tirions aisément, lorsque dans leurs

évolutions elles passaient à portée de nos fusils. Les chiens sont inutiles ici. Un petit nègre, demi-nu, s'élançait vers le gibier abattu et nous l'apporte.

J'étais si occupé par cette chasse toute nouvelle pour moi que je marchais en tous sens sans songer aux serpents. Mon hôte me dit :

— « Voyez-vous là-bas ce noir qui laboure ? C'est un *quimboiseur*¹ ! Il prétend dompter les serpents et il le fait croire. »

Je fis un geste d'étonnement.

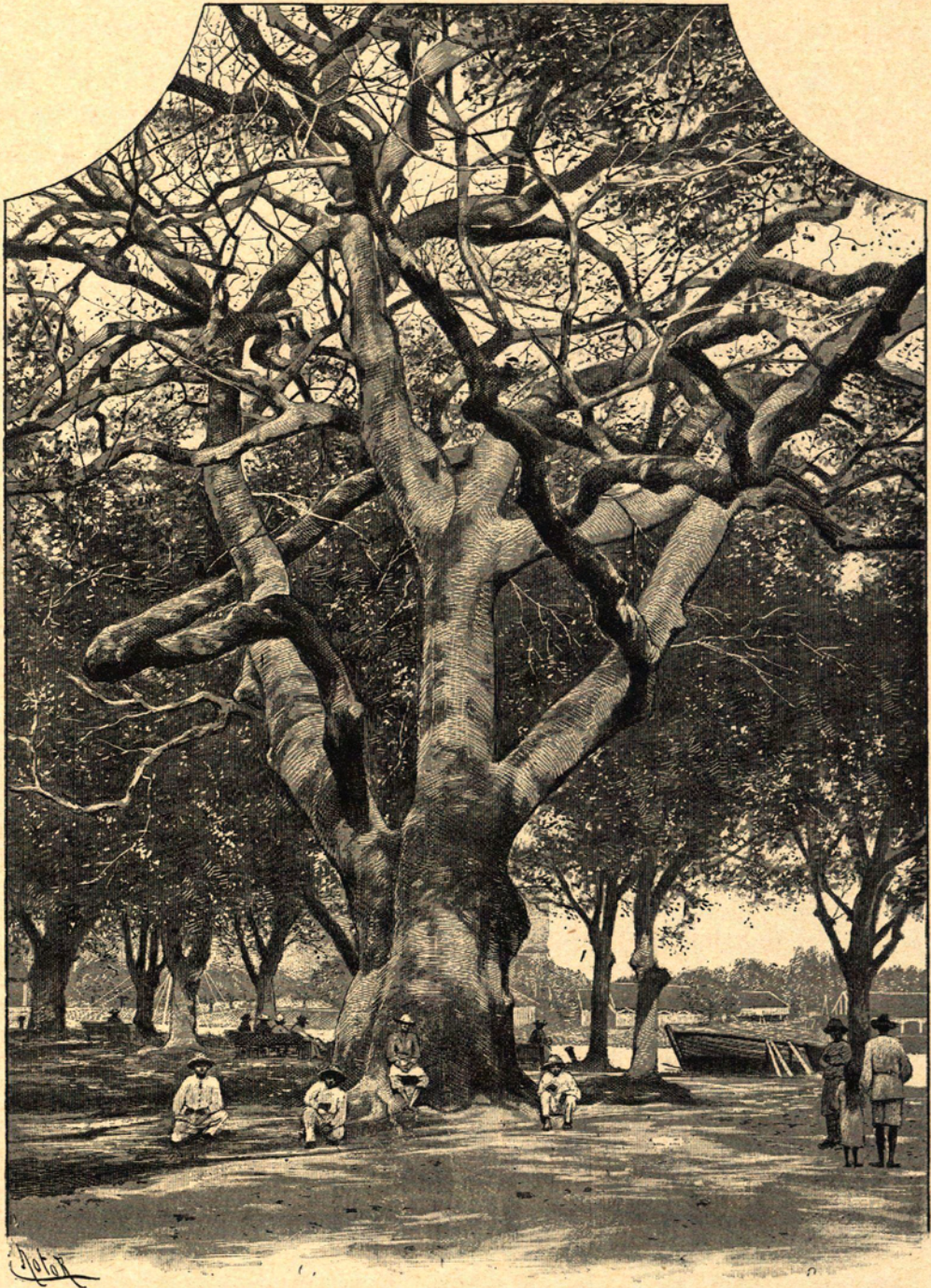
— « Donnez votre fusil à mon domestique, ajouta-t-il, et venez. Si notre homme est bien disposé et s'il a un serpent sous la main, il nous donnera une séance intéressante et rare. »

Nous remontâmes vers la route qui traverse la propriété. Je vis là un noir labourant. Il tenait le mancheron d'une charrue grêle, et fort primitive : elle était composée d'un coutre vacillant et d'un soc prolongé en versoir et élançonné à la flèche. Deux bœufs alertes étaient attelés à cette charrue et allaient bon train, aiguillonnés par le nègre.

— « Est-ce ainsi qu'on laboure chez vous, m'écriai-je ? » En effet, la charrue grattait légèrement la croûte du sol, laissant des sillons à peine visibles.

— « Pourquoi bouleverser la terre ? me répon-

1. Jeteur de sortilèges ou *quimbois*, en langue créole.



LE SABLIER DES ALLÉES DE LA GRANDE SAVANE ET DE FORT-DE-FRANCE
(D'après une photographie.)

dit-il. Il suffit d'en gratter la surface et d'y déposer la semence ou les plants. Le soleil et la pluie font le reste à merveille. »

Derrière le laboureur, deux négresses portant sur le bras gauche une gerbe de tiges d'herbe de Para, alignaient ces tiges, une à une, en travers du sillon, puis les chargeaient d'une petite motte de terre pour les forcer à toucher le sol.

« Comme tout cela vous paraît arriéré, n'est-ce pas ? me dit mon hôte. En France, vous tournez et retournez la terre, vous la fumez, vous la hersez; vous attendez la saison propice pour les semailles, et ensuite, avant la récolte, vous sarcler, vous binez, travaillant sans relâche et luttant contre les gelées ou contre la sécheresse, avec la crainte aiguë des mécomptes et des dommages, tandis qu'ici, vous le voyez, il suffit qu'un nœud de la tige de mes plants touche la terre pour qu'il en jaillisse aussitôt des racines à ce contact. Or, il pleuvra ce soir; j'aurai du soleil demain; dans quinze jours je pourrai faire la première coupe. »

Il s'interrompt.

— « Michel, dit-il en s'adressant en langue créole au laboureur, prouve à ce béké-là que tu sais prendre les serpents et les dompter, quand tu le veux¹. »

1. Voir gravure, page 141.

Le noir se fit prier un peu, puis lâcha le mancheron, arrêta ses bœufs et se dirigea vers un hallier voisin couvrant de grosses roches. Il revint bientôt après, tenant fortement par le cou, dans sa main droite crispée, un énorme trigonocéphale dont la tête seule sortait du poing, tandis que le reste du corps s'enroulait furieusement autour du bras et des reins du nègre, faisant des efforts hideux pour échapper à l'étreinte.

Quelques ouvriers qui travaillaient dans le voisinage étaient accourus vers nous. Ils se tenaient à distance et manifestaient autant de crainte que de curiosité. Le dompteur nous fit signe de nous écarter; puis il saisit le corps du serpent de la main gauche, le détacha du bras droit qu'il enserrait et le jeta hardiment sur le sol. Le serpent se *lova* aussitôt et éleva au-dessus de ses spirales sa tête menaçante, prêt à s'élancer. Le nègre saisit son aiguillon et se mit à tourner rapidement autour du reptile, tout en se maintenant hors de sa portée¹. Il traça ensuite un cercle autour de lui, fit certains signes pour en imposer aux spectateurs, allongea le bras et toucha le serpent de son aiguillon. Celui-ci se détendit brusquement et s'élança vers le dompteur, mais sans

1. Quoi qu'on en ait dit, le serpent qui attaque ne peut guère s'élancer au delà de la moitié de sa longueur.

l'atteindre. Avant que le trigonocéphale allongé sur le sol, impuissant à se défendre, se fût *lové* de nouveau, le nègre, avec une dextérité incroyable, le saisit par le cou, comme la première fois, et nous le montra avec orgueil.

— « Tuez-le, tuez-le ! » lui crièrent les ouvriers.

— « Non, répondit-il, le *quimboiseur* ne tue pas les serpents. »

Et en effet, il le déroula de son bras et le projeta au loin dans les herbes. Nous vîmes le reptile se glisser aussitôt dans les ronces et disparaître.

Je complimentai le nègre de son habileté et de son sang-froid. Il reçut négligemment mes éloges, reprit sa charrue, piqua ses bœufs et se remit à sa besogne.

— « Voilà la preuve qu'il y a des serpents à La Martinique, me dit mon hôte. C'est un des plus beaux que j'ai vus. Les taches de sa peau sont d'un jaune splendide. Il doit avoir près de deux mètres de long. Sa tête triangulaire était horriblement belle. C'est le véritable fer de lance. Ils sont assez rares. Mon laboureur connaissait sa retraite. Car le serpent ne sort que la nuit pour chasser et se cache aussitôt que le jour paraît. Comme il n'attaque jamais l'homme si ce n'est quand il est surpris et menacé il n'est dangereux que lorsqu'on ne le voit pas. *Serpent vu, serpent mort*, dit un proverbe créole. Au reste, il

est lâche, et je le crois sourd. Voilà tout ce que j'en sais.

— « Vous savez aussi, lui dis-je, que la blessure qu'il fait est mortelle? »

— « Non, me répondit-il, pourvu que le blessé reçoive des soins immédiats. Ce n'est que rarement que sa morsure entraîne la mort. »

En parlant ainsi, nous remontions vers l'habitation par le côté gauche de la savane. Nous pénétrâmes dans un champ d'herbe de Para, qui donne plus de dix coupes par an. Et de vrai, l'herbe était si haute qu'elle nous venait aux épaules et nous fouettait le visage. Elle était drue et d'un vert sombre. Nous nous enfoncions au hasard, à plein corps, dans cette fraîcheur vierge qui nous enveloppait et nous baignait. Cette sève courant dans ces tiges charnues et ployantes, cette senteur âcre de la nature plantureuse, ces gouttelettes d'eau dont nous aspergeait l'herbe frémissante que nous froissions au passage, cette atmosphère troublante de terre en travail, me mettaient en tête des grisements de printemps.

En sortant tout humides de cette forêt d'herbes, nous gravissons, inondés d'un soleil éblouissant, à travers une plantation d'arbres fruitiers, le morne sur lequel s'élève l'habitation. Le déjeuner nous attendait. Des gerbes de fleurs embaumaient la salle

à manger; des corbeilles de fruits merveilleux paraient la table. Quel festin et quelle hospitalité!

Aussi, quand je veux trouver le repos, le calme, la paix pénétrante des champs, je cours au Mahaut; et lorsque mes occupations me retiennent à la ville, j'oublie parfois mon travail et je reste immobile, la plume en main, les yeux fixes, pendant que mon imagination me transporte vers ces bonnes journées où j'ai éprouvé si pleinement la joie de vivre sans ennuis, sans préoccupations, sans aucune crainte des serpents.

XXII

LE JARDIN DE SAINT-PIERRE ET LA SAVANE DE FORT-DE-FRANCE

Une forêt vierge dans un jardin public. — Le torrent. — Le lac.
— La cascade. — Arbres géants et lianes gigantesques. —
Antithèse. — Nudité de la prairie de Fort-de-France. — La
statue de l'impératrice Joséphine. — Nostalgie. — Comment
on songe à l'Algérie et à de Goncourt. — Le vert et le bleu.

Hier je sortais du jardin public de Saint-Pierre, par un temps printanier, avec je ne sais quel apaisement heureux; aujourd'hui, par un ciel lourd, sur la savane de Fort-de-France qui sert de promenade publique, je me sens attristé comme elle. Nous sommes, sans pouvoir nous en défendre, comme un miroir reflétant le deuil ou la joie du monde extérieur.

Le jardin de Saint-Pierre est une des merveilles du monde, mais une merveille inconnue. On y jouit de tous les enchantements qu'offre une forêt vierge. La savane de Fort-de-France est revêtue d'une tris-

tesse désolée. Sa nudité morne nous assombrit malgré nous.

La ville d'Enambuc possède le plus prodigieux jardin qu'il soit donné de voir. C'est une forêt d'arbres gigantesques, de feuilles monstrueuses et de lianes démesurées. Je l'ai visitée hier, après une ondée, pendant qu'elle était à la fois ruisselante de pluie et rayonnante de soleil. Elle est resserrée entre la route qui mène au Morne-Rouge et les hauteurs escarpées du Parnasse. Au lieu des squares de nos villes de France à l'air propre, où les allées sont coquettement ratissées, les arbres alignés militairement, et les pelouses rasées de frais, on pénètre ici par des sentiers sombres dans des profondeurs mystérieuses, sous des arbres géants où sont suspendues d'étranges fleurs. On côtoie un torrent qui roule avec des bouillonnements ses eaux dans les roches moussues et d'où s'élèvent des bouquets de touffes chevelues et des massifs charnus de plantes aquatiques.

Les allées sont percées dans un inextricable fouillis d'herbes, de plantes, de ronces et d'arbres¹ si rapprochés et si élevés qu'on n'en voit pas la cime. Les nœuds de leurs racines crèvent la surface du sol et traversent à nu les allées comme des crampons.

1. Voir gravure, page 151.

Les palmistes à colonnes, les fromagers, les sabliers, les frangipaniers roses, les mombins, les flamboyants, tous ces rois de la végétation tropicale ont leurs épaules couvertes d'un manteau de fleurs et de feuilles de lianes qui retombent jusqu'au sol en franges frémissantes. Ces lianes envahissantes attachent leurs racines sur l'arbre même et lui disputent sa sève. Il y a des palmiers dont le tronc est vêtu jusqu'au sommet d'une mousse velue et humide dans laquelle vivent en parasites des touffes de joncs fins, des choux joufflus et des fougères aux larges parasols.

Toutes les allées aboutissent à une lumineuse éclaircie, au centre même du jardin, où s'étend un lac dormant avec un îlot éveillé par les oisillons. Sur cet îlot se développe grand ouvert l'éventail de l'arbre des voyageurs. Çà et là, à la surface de l'eau, des nénuphars aux teintes violettes viennent ouvrir doucement les yeux. On fait le tour du lac en quelques minutes; mais quel silence y règne, et quel isolement on y trouve!

Le lac est alimenté par une cascade dont on entend le murmure lointain et dont on entrevoit par instants, à travers le feuillage, la nappe, blanche d'écume, qui tombe du haut de l'escarpement¹.

L'allée qui y conduit suit le torrent qui est bordé

1. Voir gravure, page 162.

par des arecquiers, des chênes d'Amérique, des figuiers maudits et des roseaux prodigieux de hauteur. L'allée et le torrent sont serrés entre deux murs de verdure qui s'unissent en demi-cercle, barrent le chemin et forment un cul-de-sac. Du haut de ce demi-cercle la cascade se précipite, d'une élévation de 50 mètres environ, dans un bassin d'où, assourdissante, elle roule dans le lit du torrent.

Si on fait face à la cascade, dans l'enveloppement obscur du feuillage et si on lève les yeux, on voit au-dessus de la nappe tombante, à travers l'emmêlement des branches, une échappée de ciel et des scintillements de soleil dans les profondeurs vierges de la forêt. Cette cascade semble sortir de cette trouée de lumière, sous des arbres curieux et penchés qui la regardent tomber et sous des bambous flexibles secoués de frissons par le courant.

Ce coin prodigieux qu'aucune main ne déflore, ces mystères troublants de fécondation effrontée, cette poussée de sève, cet enchevêtrement de branches, cet envahissement de lianes, cette fraîcheur, ce silence, ces profondeurs, ces rayons dans les hautes cimes, ces reflets, ces éclaircissements subits ont une saveur inconnue que j'ai goûtée délicieusement.

Aujourd'hui se venge d'hier. C'est un jour de tristesse. Tout me paraît noir. Je suis assis sur un banc, tournant le dos à la baie des Flamands, le



MULATRESSE EN COSTUME DU PAYS
(D'après une photographie.)

regard arrêté sur la verdure de la savane de Fort-de-France ¹. C'est une vaste prairie, banale, de forme carrée, écornée au sud par les talus du fort Saint-Louis, rafraîchie par la brise de la rade qui la baigne à l'ouest et bordée sur ses quatre côtés d'une allée continue qu'ombragent des tamariniers, des manguiers et des sabliers géants ². C'est là que viennent déboucher les principales rues de la ville qui s'étend au nord. Les maisons sont en bois, à un seul étage. La ville est plate et nue. On n'y trouve pas de monuments. Le sol n'offre aucune consistance et il est difficile d'y asseoir des fondations solides. Ni théâtres, ni édifices d'aucune sorte. Le palais de justice n'est pas un palais; l'hôtel du gouverneur n'est pas un hôtel; aucune architecture, aucun art, aucun caractère. Au loin, en face, le château d'eau Gueydon, qui atténue la monotonie de cette platitude.

Au centre de la savane, au milieu d'un cercle régulier formé par d'immenses palmistes, se dresse la statue de l'impératrice Joséphine, négligée, délaissée et salie de coulées d'une mousse fuligineuse qui la ronge comme une lèpre

Les allées, endormies sous l'ombre, ne s'éveillent

1. Voir gravure, page 88.

2. Voir gravure, page 173.

que vers cinq heures du soir, lorsque les fonctionnaires, après la fermeture des bureaux, viennent y chercher la fraîcheur. On y respire plus à l'aise lorsque la brise de terre se lève, vers le soir; on cherche à y oublier les ennuis du jour; on y commente les nouvelles du dernier courrier et on y parle intimement de la France.

Le dirai-je? C'est là surtout que la nostalgie m'envahit invinciblement, je ne sais pourquoi. Cette grande prairie, où nul ne passe, est triste; cette statue isolée, où nul ne touche, est lamentable; ces palmistes au tronc nu ont un aspect funèbre et semblent entourer un tombeau. L'herbe n'y est jamais foulée; elle est raide, drue, gorgée de sève, d'un vert obscur; elle a l'air sournois. Pas une fleur, pas un papillon, pas une coccinelle. Comme cela ressemble peu aux prairies de mon pays! Chez nous la prairie c'est le tapis où les enfants se roulent parmi les pâquerettes et les boutons d'or, où le grillon chante le soleil, où les cétoines s'enfarinent de pollen dans le calice des fleurs, où, après la fauchaison, le foin embaume l'air, quand on le retourne en *batifolant* pour le faire sécher. Ici au contraire, l'herbe des prairies, ou plutôt des savanes, a ses rangs si pressés qu'elle ne laisse pas de place aux fleurs. C'est de la verdure sans une tache. Les enfants hésitent à s'y aventurer par crainte des mille-

pattes et des bêtes-rouges, poux microscopiques, dont la piqûre est fort douloureuse. Les papillons n'y voltigent pas parce qu'il n'y a rien à butiner. Tout cela est plus mort qu'un cimetière.

Et, mes yeux se fermant, je revoyais l'Algérie. Là-bas, ce qui charme c'est la paix qui semble découler de toutes choses; ce qui séduit, c'est le ciel tout bleu, clair, limpide, transparent. Cet azur, rouge de soleil, vous enveloppe et vous pénètre. Alger la blonde a des yeux bleus d'une enivrante douceur. On oublie tout à les contempler. La note exquise que de Goncourt a consacré à l'Algérie dans son journal me revenait à la mémoire. Lui aussi, en pensant à ce pays heureux, se sentait ramené au meilleur temps de sa vie, à ses jours d'Alger : « Quelle caressante lumière ! écrivait-il. Comme ce climat vous baigne dans sa joie et vous nourrit de je ne sais quel savoureux bonheur ! La volupté d'être vous pénètre et vous remplit ; et la vie devient une poétique jouissance de vivre. Rien de l'Occident ne m'a donné cela ; il n'y a que là-bas que j'ai bu cet air de paradis. »

La Martinique est toute verte comme l'Algérie est toute bleue. Ce n'est pas le ciel qui nous fascine, c'est la terre. Pas un pouce de terrain d'où la végétation ne déborde. Les plantes sont vivaces et les feuilles résistantes. Les arbres forment des masses

compactes de feuillage à travers lesquelles on ne surprend nulle clarté. Ce vert reste sombre, immobile et implacable sous un soleil de plomb. Les vents seuls remuent ces lourdes masses qui ont alors de terribles colères.

Le charme du souvenir d'hier ne peut vaincre la tristesse qui m'envahit devant le spectacle que j'ai sous les yeux. Oh ! qui me rendra jamais les mosquées blanches et les maisons bleues d'Alger, les bois d'oliviers sauvages, embaumés de cyclamens, qui entourent El-Biar et les vignes fécondes qui couvrent la plaine du Sahel !

XXIII

LES HABITANTS DE LA MARTINIQUE. — RACE CRÉOLE

Vie et nature des Créoles. — Leur caractère — Le croisement — Quelques mots sur les Caraïbes. — Blancs, mulâtres et noirs. — Classe dirigeante. — Une séance du Conseil général. — Le mulâtre dans la vie publique et dans la vie privée. — Un portrait original. — La population noire. — Histoire d'une négresse et d'un bouquet. — Conseil qui ne sera pas suivi.

Comme l'homme, les peuples sont ondoyants et divers. Il est difficile de les immobiliser pour fixer leurs traits généraux et arrêter les lignes principales de leur physionomie. Leur marche est ininterrompue. Par conséquent les jugements portés sur eux ne peuvent avoir la prétention d'être définitifs.

Cependant je ne résiste pas à la tentation de dire mon avis sur le peuple de La Martinique, bien qu'il soit né à peine d'hier, qu'il soit composé d'éléments hétérogènes et qu'il cherche encore sa voie sans orientation fixe.

Sa vie est ouverte et s'étale à tous les yeux. Sa nature débordante ne veut pas être contenue. Les

habitants ne savent ni s'enfermer ni marcher dans l'ombre. Ils ont besoin d'espace et de clarté. Ils se montrent jaloux de leur liberté, avides d'égalité, ardents à la lutte, et en général impatients devant les obstacles, tenaces dans leurs haines et implacables envers leurs ennemis. Leur caractère est irritable, ombrageux même. Ils pardonnent difficilement une injure, surtout si elle blesse leur amour-propre. Pour satisfaire leurs vengeances et atteindre sûrement leurs ennemis, ils ne s'arrêtent devant aucune considération. Ils pénètrent dans la vie privée et y frappent d'estoc et de taille. Dans leur impitoyable colère, ils attaquent en face mais leurs coups sont terribles. « Demain, me disait l'un d'eux, en menaçant ses ennemis du geste et du regard, je lèverai les jupons de leurs femmes et de leurs mères et je les fouaillerai publiquement. » Et dans un journal à sa dévotion il tint parole.

Ces défauts et ces qualités peuvent trouver une explication ou une justification dans l'origine de ce petit peuple, dans l'antagonisme des races qui le composent, dans la différence de couleur, dans les souffrances du passé, dans les luttes et les inquiétudes du présent.

La Martinique depuis trois cents ans est comme le vaste théâtre du croisement de deux races opposées, la noire et la blanche. La race de couleur est

née de ce croisement. Et chose vraiment étrange! les blancs et les noirs, malgré les liens qui devraient les unir, malgré la lignée sortie d'eux, sont restés ennemis irréconciliables, séparés par un abîme, la couleur.

Les Caraïbes qui occupaient l'île quand Christophe Colomb aborda au Carbet en juin 1502, et plus tard encore, quand, en 1635, de L'Olive, Duplessis, et ensuite d'Enambuc prirent possession de La Martinique, ne contribuèrent pas à ce croisement. C'était une race belliqueuse, vindicative, fière de sa liberté et la défendant jusqu'à la mort. Aucun rapprochement ne s'opéra entre les indigènes et les conquérants. Cette peuplade a disparu sans laisser de traces. On trouve bien encore, dit-on, quelques types de la race caraïbe, mais cette assertion n'est pas suffisamment établie.

Ce qui est certain, c'est qu'en 1674, après la révocation de la compagnie des Indes, quand la *propriété, seigneurie et domaine* de la colonie furent réunis à la couronne de France, les seuls habitants de l'île étaient les colons répartis en deux classes : les *immigrants* venus à leurs frais et à qui, moyennant des redevances annuelles de coton et de tabac, on accordait des concessions de terrain ; et les *engagés*, recrutés à Saint-Malo, au Havre et à Dieppe et qui, transportés gratuitement, se louaient pour trois

ans au bout desquels ils recevaient comme concession vingt-cinq hectares de terre.

Autour de ce noyau de race blanche, on introduisit par la traite, quelque temps après l'occupation de l'île, les noirs d'Afrique. C'est du rapport des maîtres et des esclaves, des Africains et des Européens, des blancs et des noirs que naquirent les *métis*.

Les *métis* ou *mulâtres* qu'on appelle encore par euphémisme *gens de couleur*, sont aujourd'hui la classe dirigeante à La Martinique. Ils marchent à égale distance des noirs et des blancs. Les blancs refusent parfois de leur tendre la main; ils ne tendent pas toujours la leur aux nègres. En somme ils sont isolés et luttent entre les noirs, couche montante, jeune, gonflée de menaces, et les blancs couche vieillie qui s'effrite et s'effondre.

Il est cependant regrettable que les anciens maîtres, blancs Créoles, appelés *békés* dans le patois local, se soient prématurément résolus à vivre à l'écart. Cette classe s'est enfermée chez elle et laisse dédaigneusement les mulâtres se débattre à leur guise. Ils ont aimé les mères, mais ils renient les fils. Ils ne leur pardonnent pas d'avoir dans les veines du sang d'esclave. Pour être admis dans leurs cercles circonspects il faut d'abord avoir montré patte blanche. C'est le faubourg Saint-Germain de La Mar-

tinique. On dit pourtant qu'une seule fois les békés ont admis un mulâtre dans leur société, mais après lui avoir d'abord accordé le titre de blanc par collation.

Les blancs sont volontairement sortis des assemblées publiques où leur expérience des affaires leur réservait une place. Ils n'ont pas pu se résigner par patriotisme à voir la majorité du Conseil général passer entre les mains des mulâtres et ils ont protesté contre les élections générales, en refusant tout concours au pays et en se retirant avec rancune sous leurs tentes. C'est une faute lourde.

Les blancs de La Guadeloupe sont restés dans la vie publique et malgré leur petit nombre ils exercent sur la marche des affaires une influence heureuse. L'attitude des blancs de La Martinique mérite d'être sévèrement jugée. L'agitation qui règne dans ce petit pays a pour cause l'abstention obstinée de cette classe renonçant à prendre part aux affaires publiques, à y apporter l'autorité de sa parole et à éclairer la marche d'une majorité ardente et encore inexpérimentée. Il en résulte que le Conseil général, sans contre-poids, perd souvent l'équilibre, bascule et se relève difficilement.

Malgré cette désertion et les difficultés dont elle a été cause, les hommes de couleur ont cherché avec courage et confiance à tenir ferme le gouvernail et

à naviguer sur une mer périlleuse. Ils sont entrés hardiment au Conseil et ils ont abordé toutes les questions. Avec une ardeur peut-être trop impatiente, ils ont étudié, discuté, élucidé, résolu tous les problèmes financiers intéressant les services publics et ils ont réussi à aligner nettement leur budget. En somme dès leur début ces hommes ont su prendre le pouvoir, l'exercer et s'y maintenir. On ne peut leur adresser qu'un reproche, c'est de ne pas vouloir se cantonner dans leurs droits. Quoique les décrets et les sénatus-consultes leur aient attribué des pouvoirs excessifs, ils les outrepassent encore par besoin d'expansion, par débordement spontané, et ils empiètent cavalièrement sur les droits réservés au gouverneur, sans crainte des conflits.

Une séance du Conseil général c'est une tempête déchaînée. La houle ne cesse pas un seul instant. Le président n'obtient jamais le calme complet. Il est rare qu'un orateur puisse dominer les clameurs tumultueuses qui s'élèvent dans la salle et qu'il parvienne à empêcher les apostrophes, les interruptions et même les injures personnelles. Cependant, grâce à sa bonne trempe, à ses poumons puissants et à son verbe sonore, le créole péroré au milieu du bruit. Les mulâtres, qui sont amoureux du beau langage, manient avec une extrême facilité la langue française et développent leurs idées avec éloquence, parfois



MULATRESSE DE 15 ANS
(D'après une photographie.)

avec emphase. S'ils ne se font pas toujours écouter, ils s'écoutent eux-mêmes avec quelque complaisance; mais ce défaut de jeunesse, qui n'est pas toujours apparent, n'a rien de choquant.

Il y a un puissant intérêt à assister à ces orages subits soulevés par une apostrophe, à ces superbes protestations qui couvrent la parole d'un orateur, à ces improvisations chaudes, à ces violentes accusations, à ces diatribes enflammées, à ces accès de franchise loyale et brutale qui surprennent et désarment.

Dans la séance du 14 décembre 1887¹, un membre du Conseil se plaignait amèrement de voir qu'on réservait les bourses du pensionnat colonial aux filles naturelles des personnages influents de la colonie. A ces paroles M. X., conseiller général, bondit hors de son banc et s'éleva avec indignation contre la tendance que manifestait l'Assemblée de proscrire les filles naturelles et termina en s'écriant : « Oubliez-vous donc votre origine ? Messieurs, nous sommes tous des bâtards ici ! »

Cette ardeur exubérante qui agite le mulâtre dans la vie publique tombe et s'éteint quand il rentre dans la vie privée. Ce même homme qui se grise de mots,

1. Voir le Recueil des délibérations du Conseil général. -- Imprimerie du gouvernement. — Session ordinaire de 1887.

s'échauffe pour un nom et s'emballe pour un rien, sent, en retournant chez lui, sa nature s'apaiser et s'amollir. Dans sa maison il devient inactif, rêveur, un peu endormi même. Il a une tendance à l'oisiveté sous le climat si heureux de son pays. Au reste la terre, dans son étonnante prodigalité, lui donne tout à souhait, sans réclamer de grands soins en échange. Il est bien le roi, mais le roi fainéant, de ce paradis terrestre. Au contact de cette nature abondante et prodigue, il se montre, comme elle, princièrement hospitalier et généreux. Il n'est heureux d'être riche que pour dépenser. L'économie est considérée chez lui et autour de lui comme un vilain défaut. A La Martinique le tien et le mien ne sont pas bien marqués. Ce qui est aux uns semble être aux autres.

Les hommes de couleur jettent leur fortune à tous les vents, et quand leur prodigalité les a ruinés ils n'en éprouvent aucun souci. Ils n'ont ni amertume contre le sort ni irritation contre eux-mêmes.

Près de ma maison de campagne vit un homme de haute mine, riche autrefois comme Crésus, pauvre aujourd'hui comme Job. Il est plus fier qu'un Castellan. Il considère la pitié comme une injure et l'aumône comme un soufflet. Il a gardé je ne sais quoi de chevaleresque qui attire les sympathies et les conserve. Il ne se souvient pas du bien qu'il a fait et n'a jamais su le nom de ses obligés. Sa gaieté est

bruyante et communicative. Il a l'abord brusque mais l'humeur égale. Comme j'admiraïs cette sereine philosophie, il me dit :

— « Je n'ai jamais regretté ma richesse et mon passé; et jamais je n'ai été plus heureux que depuis qu'il ne me reste pas un sou. »

Il habite une maisonnette autour de laquelle il cultive lui-même, à ses heures, des roses et des salades. Ses roses sont merveilleusement belles, elles se vendraient au poids de l'or; ses salades sont chétives et de mince valeur. Or il fait vendre strictement ses pauvres salades au marché et donne à pleines mains ses opulentes roses à ses voisins et à ses visiteurs.

Les mulâtres sont naturellement courageux et cependant ils éprouvent d'inconcevables terreurs. Ils craignent les sortilèges. On rencontre ici dans la basse classe des jeteurs de sorts. Il y a des nègres qui en font métier et en vivent. Ils composent à des prix variés des philtres appelés *quimbois* et envoûtent même au besoin.

Les hommes de couleur sont donc la partie agissante et vivante de La Martinique, en face des blancs qui se sont immobilisés chez eux de parti pris. Ceux-ci commencent par ne plus rayonner au dehors et finiront par s'éteindre au grand détriment de tous.

Quant à la population noire, anciens esclaves ou fils d'esclaves, elle forme la troisième classe. Dans

cette foule on sent par moments comme des frémissements et des murmures. C'est la couche qui s'agite, s'élève et songe déjà à demander sa place au soleil. Il ne suffira pas bientôt de lui adresser de bonnes paroles et de la nourrir de viande creuse; il faudra que les premiers arrivés se serrent pour lui faire une place afin d'éviter qu'il ne la prenne de lui-même. Le noir en général n'est ni laborieux ni économe. Comme il lui suffit de cinq sous par jour pour se nourrir, il se repose durant quatre jours quand il possède un franc d'avance. Aussi il reste pauvre, misérable même. Il ne veut pas s'assujettir à un travail régulier parce que cette sujétion lui rappelle l'esclavage. Il travaille à son caprice, par boutades. Il est orgueilleux à l'excès. Le clinquant le séduit. Il aime les bijoux et les beaux vêtements. Son rêve est d'être en tout semblable au béké; et dans cet esprit d'imitation il ne sait pas garder la mesure.

La négresse¹, jeune fille, mère ou vieille femme, est insaisissable dans sa mobilité d'oiseau, dans la spontanéité de ses sentiments, dans l'ondolement de sa vie de hasard. De la jeune fille s'exhalent comme des effluves de bizarre poésie. Croiriez-vous que j'ai vu une négresse de 10 à 12 ans, à qui sa maîtresse avait donné deux sous pour son déjeuner, acheter

1. Voir gravures, pages 23, 35, 67, 121.

d'abord un petit pain, et ensuite, avec le sou qui restait, un petit bouquet ? Elle se mit à manger son pain sec et, de temps à autre, elle portait les fleurs à ses narines avec une visible satisfaction. Un déjeuner composé de pain et, pour toute friandise, du parfum d'un bouquet ! N'est-ce pas charmant ?

La jeune mère a pour ses enfants une respectueuse adoration, surtout quand ils ont le teint moins foncé que le sien. On rencontre souvent dans la rue une petite mulâtresse, coquettement vêtue, se rendant à l'école les bras ballants, tandis que derrière elle marche discrètement une négresse qui, pieds nus, porte, comme une domestique, les livres de l'enfant : c'est la mère.

Quand la vieillesse est venue, les négresses en général se tournent vers la dévotion, dévident leur chapelet et suivent les processions. Celles qui ont eu une existence accidentée font amende honorable et, sur le tard, se préparent à leur première communion.

Mais quel que soit leur âge, les femmes du peuple mettent leur principale coquetterie dans l'arrangement de leur coiffure. Les fillettes se parent d'un foulard de soie, de teinte vive, tendu sur le front et relevé derrière la tête pour mettre à découvert leurs cheveux nattés et roulés avec soin ¹.

1. Voir gravures, pages 67, 194.

Vers dix-huit ans, la jeune fille *prend tête*, c'est-à-dire, en langage du pays, échange le foulard contre le madras. Le madras est un large mouchoir des Indes, en coton, à grands carreaux voyants. A ces carreaux, des ouvrières spéciales ajoutent, avec le pinceau, des lignes et des bandes de couleur jaune de chrome. Cela s'appelle ici *calander*.

On donne ensuite au madras, ainsi peint, la forme voulue, selon la personne à laquelle il est destiné. Mais quelle variété et quelle recherche dans la disposition des bandes jaunes, dans l'arrangement des plis, et surtout dans la rigidité et dans la direction des pointes des mouchoirs! Ces pointes affectent les formes les plus diverses pour s'harmoniser avec les physionomies. Tantôt elles sont fièrement dressées comme des crêtes de coq, tantôt écartées et ouvertes comme des ailes d'oiseau, tantôt enfin baissées vers la terre en signe de modestie².

Quand on est en deuil on prend, au lieu du madras, le mouchoir blanc. C'est la couleur qu'ont adoptée les vieilles femmes quand elles disent adieu aux joies et aux illusions de la vie.

Le peuple, hommes et femmes, marche toujours pieds nus, à l'exception des dimanches pour les offices.

1. *Calander* vient sans doute de *Calandrer* par corruption.

2. Voir gravures, pages 4, 25, 183, 194.

Je dois à la vérité d'ajouter que la femme à La Martinique, quel que soit son âge et quelle que soit sa classe, est serviable, dévouée, désintéressée et foncièrement honnête. Nul ne me contredira. Et s'il s'est rencontré des écrivains qui ont osé la méconnaître, l'injurier et la calomnier, tant pis pour ces écrivains ! Ils sont à plaindre.

Je conclus : les nègres sont cent mille ; les mulâtres ne forment pas un total de plus de cinquante mille. Il y a environ vingt mille blancs. Il serait à souhaiter que les mulâtres qui sont obligés de louer entre les blancs et les noirs ne s'affaiblissent pas eux-mêmes par de stériles divisions. Or en ce moment la race de couleur, pleine de qualités heureuses, immobilise ses forces soit à piétiner sur place, soit à poursuivre des vengeances personnelles, soit à placer, avant les idées de concorde et d'apaisement, une ardente politique de combat.

XXIV

UNE SUCRERIE

Aspect général de la sucrerie. — Transport des cannes à sucre dans l'usine. — Le moulin. — Vesou et bagasse. — Où il est question du père Labat. — Conversation avec le directeur de la sucrerie. — De la défécation. — La lessive. — Les chaudières. — Procédés d'autrefois et procédés d'aujourd'hui. — Sucre de premier jet. — Résidus. — Rendement de la canne. — Tableau de l'usine en travail.

Les plus importantes sucreries de La Martinique sont établies dans l'intérieur des terres au centre même des plantations de cannes. Une seule a été construite à Fort-de-France, au sommet d'un angle formé par le rivage de la mer et l'embouchure de la rivière Levassor. C'est l'usine de la pointe Simon. Elle est admirablement située, aménagée avec intelligence et bien outillée.

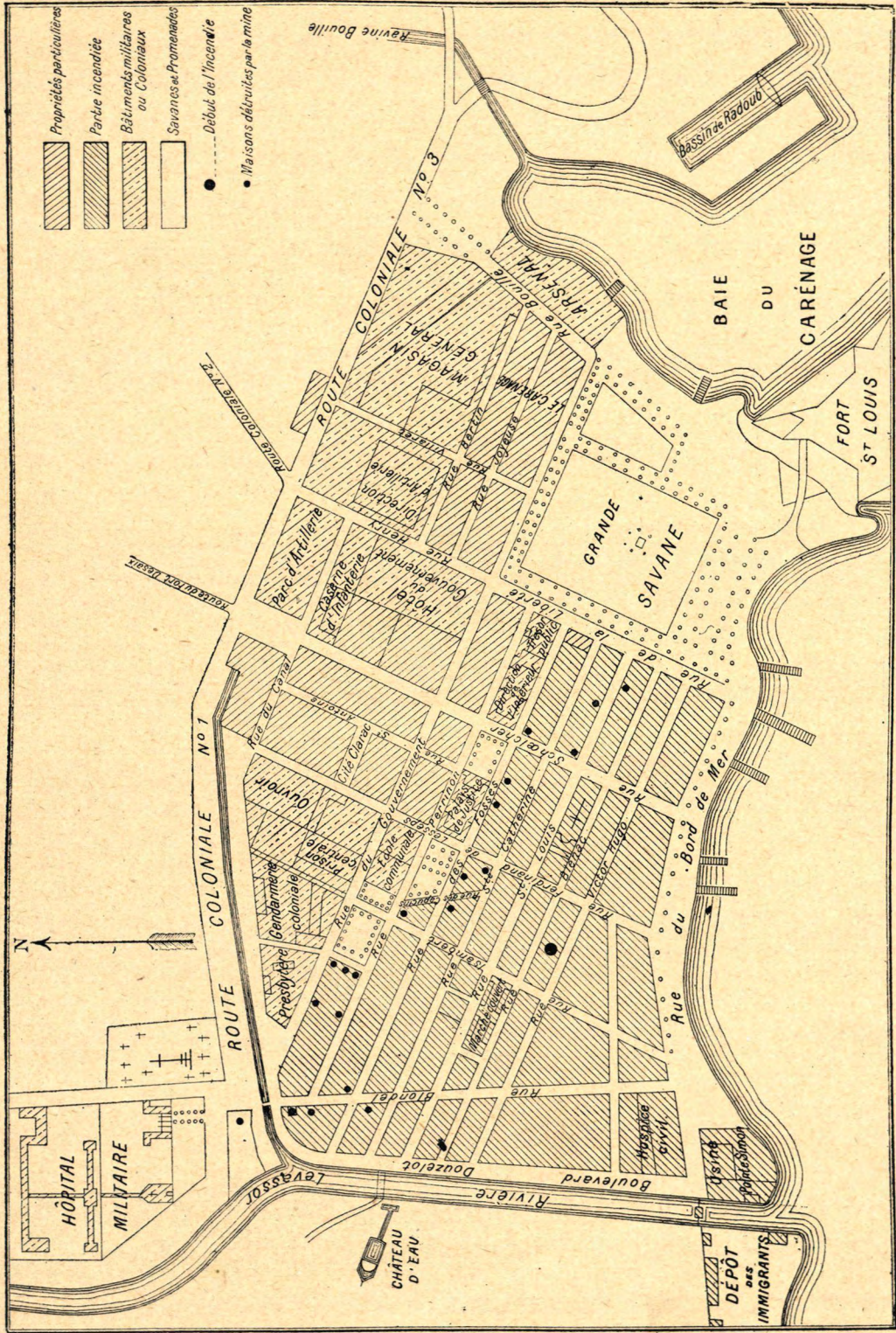
C'est un immense édifice, à l'aspect de hangar, dont la toiture en tôle ondulée repose sur une charpente nue que soutiennent des piliers, alignés en double rangée, et formant des couloirs qui se croi-

sent dans tous les sens. On pénètre dans l'usine de deux côtés ; par une entrée principale donnant sur la rue et, à l'extrémité opposée, par un *appontement* s'avancant dans la mer et établi sur des pilotis. Les ouvriers entrent par l'une et les cannes à sucre par l'autre.

Des canots plats, remorqués par de légères hironnelles à vapeur, viennent aborder à l'entrée qui s'ouvre sur la rade et y engouffrent sans relâche des chargements de cannes assemblées en petits faisceaux. Des nègres en emplissent les deux wagons qui attendent de front sur une double ligne de rails, à l'extrémité de l'appontement. Quand ils sont pleins, ils reculent à tour de rôle et versent en basculant leur contenu devant le moulin. Puis, d'une poussée, ils sont lancés à vide vers leur point de départ contre le butoir.

Le moulin, mû par la vapeur, se compose de deux cylindres ou tambours qui écrasent les cannes, comme les meules écrasent le blé. Le jus, appelé vesou, tombe dans un récipient d'où il est conduit par des gouttières dans un bac central. Pendant son trajet il reçoit dans les gouttières des injections de vapeur de soufre qui ont pour but de le décolorer. Du bac central il est envoyé, à l'aide de pompes, dans les chaudières à déféquer.

Quant à la *bagasse*, déchet des cannes, elle est



PLAN DE FORT-DE-FRANCE APRES L'INCENDIE DU 22 JUIN 1890

rejetée par le moulin, et tombe sur une longue et large bande de toile tournant continuellement sur elle-même, à l'aide de rouleaux sur lesquels elle est fortement tendue. Cette bande joue le rôle de monte-charge et conduit la bagasse dans un second moulin où elle est pressée de nouveau, après avoir été humectée d'eau au sortir du premier moulin par le moyen d'un irrigateur cylindrique fixé en aval et versant une pluie fine à jet continu. On conçoit aisément que les jus provenant de cette deuxième pression soient moins concentrés que ceux qu'a donnés la première. Ils sont étendus d'eau et réclament une cuisson et une évaporation plus prolongées.

Après cette seconde pression, la bagasse desséchée est réduite à l'état d'éponges. Elle a encore une valeur, car on l'utilise comme combustible. Les bandes de toile sur lesquelles elle est rejetée vont la déverser mécaniquement dans la chauffe où elle entretient un degré de calorique régulier et constant.

L'emploi de la bagasse comme combustible réalise une importante économie, en même temps qu'elle débarrasse l'usine d'un déchet encombrant. Les cendres servent d'engrais et sont répandues sur les terres en exploitation.

Je venais de lire la description que le père Labat, dans son ouvrage, nous donne d'une sucrerie, telle qu'il l'avait organisée lui-même à La Martinique, en

1694. J'avais encore dans l'esprit ces moulins rudimentaires, moulins à vent, moulins à eau, moulins à bêtes de somme, qu'il décrit avec les détails minutieux d'un Nestor. Je revoyais les six chaudières juxtaposées dans lesquelles le vesou passe successivement pour se débarrasser de toutes les matières étrangères qu'il contient : la grande, la propre, la lessive, le flambeau, le sirop et la batterie. Je souriais encore au souvenir des explications qu'il fournit au sujet des noms des chaudières : « *la batterie* est ainsi nommée parce que le nègre est obligé de *battre* avec une pelle les bouillons que produit le sirop pour l'empêcher de déborder. »

Eh bien ! le croirez-vous ? j'ai retrouvé dans l'usine de la Pointe-Simon les mêmes chaudières qu'il y a près de deux siècles. Les noms seuls avaient changé. Comme je m'en étonnais, le directeur de l'usine me disait : le père Labat était arrivé, sinon à la perfection, du moins à l'organisation d'un système admirablement combiné. Les progrès de la chimie et de la mécanique nous ont permis de produire plus promptement, d'obtenir un rendement mieux calculé et d'économiser plus de bras ; mais nous suivons encore, en le déguisant sous quelques perfectionnements, la méthode du père Labat et nous nous en trouvons bien.

Je l'interrompis : est il bien nécessaire, lui dis-

je, de faire passer le vesou par tant de chaudières? N'est-ce pas une perte de temps et un préjudice? Ne pouvez-vous pas purifier le jus de cannes et obtenir le sirop sans décanter si souvent? Il suffirait, il me semble, d'un réactif assez efficace pour pousser à la fois toutes les écumes à la surface du liquide et pour précipiter au fond de la chaudière toutes les matières en suspension. En êtes-vous encore à la lessive¹?

— La défécation est fort difficile et fort compliquée, me dit mon interlocuteur. Les matières gommeuses ou albuminoïdes qui montent sous forme d'écumes, ou sont précipitées au fond, ne peuvent être éliminées du premier coup. Après les premières opérations, il reste encore en dissolution, dans les jus, des sels de potasse ou de soude et du glucose. On les retrouve dans les mélasses. C'est pour cela que les précautions minutieuses que prenait le père Labat ont leur raison d'être. Les ob-

1. Le père Labat préparait sa lessive dans un barillet posé sur une sellette et percé d'un trou. Il bouchait ce trou avec de la paille longue et entière. Au fond du barillet il étendait une couche d'herbes broyées et hachées (herbe à blé, herbe à pique, la mal-nommée, la liane brûlante). Au-dessus de cette couche, il mettait une couche de cendres, et au-dessus de celle-ci une couche de chaux vive. Ensuite il superposait les mêmes couches, lit d'herbes, lit de cendres, lit de chaux, jusqu'aux bords du barillet. Il versait de l'eau chaude au-dessus et laissait couler; ensuite il répandait cette lessive sur le marc du baril jusqu'à ce que la lessive devint si forte qu'en la mettant sur la langue avec le bout du doigt on ne pût pas l'y souffrir et qu'elle jaunît le doigt comme si c'était de l'eau forte.

servations qu'il avait faites ne doivent pas être négligées. « La première cuisson dans la *grande* » *chaudière*, écrit-il, fait remonter des écumes épaisses » et noires dont on débarrasse le vesou. On le passe » ensuite, avant de le déverser dans la *propre*, à » travers un drap appelé blanchet. Ce n'est qu'à la » troisième cuisson qu'on jette dans le jus une certaine lessive qui le purge activement et pousse à » la superficie les impuretés qu'il contient encore. » En passant dans le *flambeau* le vesou, purifié et » réduit, se couvre de bouillons clairs et transparents. Dans le *sirop*, le vesou prend de la consistance et du corps. Mais ce n'est que dans la *bat* » *terie* qu'il reçoit une entière cuisson après avoir » subi une dernière lessive de chaux et d'alun. » Alors seulement, à l'aide de becs-de-corbin, on » le transporte dans les rafraîchissoirs. »

Voilà le système du père Labat. Aujourd'hui les mots sont changés, mais non la chose.

— Tout cela pourrait, il me semble, être simplifié, m'écriai-je.

— Ne croyez pas cela, me répondit-il. Le vesou est difficile à gouverner. Il est tantôt clair et blanchâtre, tantôt brun et visqueux, tantôt noirâtre et épais avec une odeur d'aigre. Dans le premier cas il est vert et gras, dans le second il est bon et riche en sucre, dans le troisième il est trop mûr et difficile à

dégraissier. Toute notre attention, vous le voyez, se concentre sur les moyens de corriger les défauts du vesou, sur le mode de cuisson et sur les réactifs qu'on doit employer dans les différents cas.

— Quels sont, dis-je à mon cicerone, les opérations successives que subit le vesou, d'après vos procédés nouveaux, pour être transformé en sucre ?

— Voici : au sortir de la chaudière à déféquer, quand les écumes ont été enlevées, et lorsque le décantage a été effectué, les jus clairs sont envoyés sur des filtres pour être clarifiés encore, et de là dans l'appareil d'évaporation où ils sont concentrés à 20 ou 22 degrés Beaumé. Ces sirops sont ensuite filtrés de nouveau et conduits par des canaux dans les appareils à cuire dans le vide. C'est là que la concentration des sirops s'opère et que le grain commence à se former, par des injections successives. A ce moment, la masse cuite pèse 41 ou 42 degrés Beaumé. La cuisson continue jusqu'à ce que le grain ait atteint la grosseur voulue dans la masse fluide. Alors on coule ce sirop dans de grands réservoirs où il se refroidit. Quand la masse est froide et cristallisée, elle est transportée dans les malaxeurs qui divisent les blocs de cristaux agglutinés, et puis, de là, introduite dans les turbines dont la rotation rapide la débarrasse, grâce à la force centrifuge, de la mélasse liquide qui l'entoure encore.

Dans les turbines on épure complètement le sucre à l'aide d'injections de vapeur, on le sèche et on obtient du sucre blanc de premier jet.

Quant aux résidus, ils sont aspirés par les mêmes appareils à cuire. Ils ne donnent qu'une masse très fluide qu'on envoie, après cuisson, dans les réservoirs pour amener la cristallisation. Mais ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'on peut turbiner ces bas produits. La nuance de ce sucre est toujours d'un jaune plus ou moins pâle.

En parlant ainsi, nous parcourions l'usine dans tous les sens. Parvenus devant l'immense machine à diffusion qu'on venait d'élever à grands frais, je demandai à mon interlocuteur quelques renseignements sur le rendement de la canne.

La canne, me répondit-il, contient 88 0/0 de jus. Mais les pressions les plus énergiques n'en ont pu extraire jusqu'à ce jour qu'un maximum de 70 0/0. Le nouveau procédé par la machine à diffusion donne 75 0/0; il donnera peut-être 80 0/0. C'est un immense progrès.

Je souris avec incrédulité, et je lui fis remarquer en outre que ce procédé dont l'installation entraîne d'énormes dépenses ne couvre pas les frais, à cause de la valeur minime et encore aléatoire du rendement supplémentaire.

Il ne répondit point et il m'entraîna par un esca-

lier sur une plate-forme qui sert de dunette au directeur et d'où la vue s'étend sur toutes les parties de l'usine.

A travers une buée lourde et noirâtre, on entrevoyait, au centre de l'usine, le rayonnement du brasier des fourneaux incandescents qui jetaient par instant des éclairs et des étincelles de tous côtés. On devinait autour de soi, au milieu du bruit assourdissant et régulier des machines en branle, les efforts du travail de la fourmilière humaine ; on entendait le heurt des *pagalles* contre le cuivre des chaudières, le grincement des pelles activant la combustion de la bagasse dans les fourneaux, le clapotement des ouvriers plongés jusqu'à mi-corps dans les bacs de mélasse, l'émiettement par les malaxeurs des masses cristallisées, le sifflement de la vapeur de soufre dans les gouttières, le ronflement des turbines, le bruissement mouillé des cylindres écrasant les cannes, et au loin le roulement des chariots emportant les boucauts de sucre dans les magasins de dépôt.

Et puis autour des cuves et des bacs, auprès des chaudières et des appareils, le long des gouttières, dans la vapeur noire des mélasses ou dans le rayonnement aveuglant des bouches des fournaies, on distinguait, accroupis ou debout, en travail, les corps luisants de milliers de nègres nus, n'ayant autour des reins qu'un lambeau de toile retenu par une

ficelle. L'odeur âcre de la transpiration se mêlait aux vapeurs fades qui s'élevaient lourdement de toutes parts au-dessus de cette armée laborieuse de fourmis, à travers le dédale de ces couloirs s'entrecroisant et s'enfonçant dans une demi-obscurité. Tout au fond, comme une trouée de lumière, la grande porte d'entrée était béante, montrant la rue endormie sous le soleil.

XXV

PLAISANT CONTE

Où l'on voit un nègre, un mulâtre et un blanc se rendant au ciel. — Comment se calma la mauvaise humeur de saint Pierre. — Patience et bonté de Dieu le Père envers le blanc. — Familiarité du mulâtre à l'égard des hôtes du paradis. — Pourquoi Dieu éclate de rire et cède aux prières du mulâtre. — Timidité du nègre et colère de Dieu. — Le bienheureux Labre dans le paradis. — Le bon Dieu fait au nègre un don inattendu. — Morale de cette histoire.

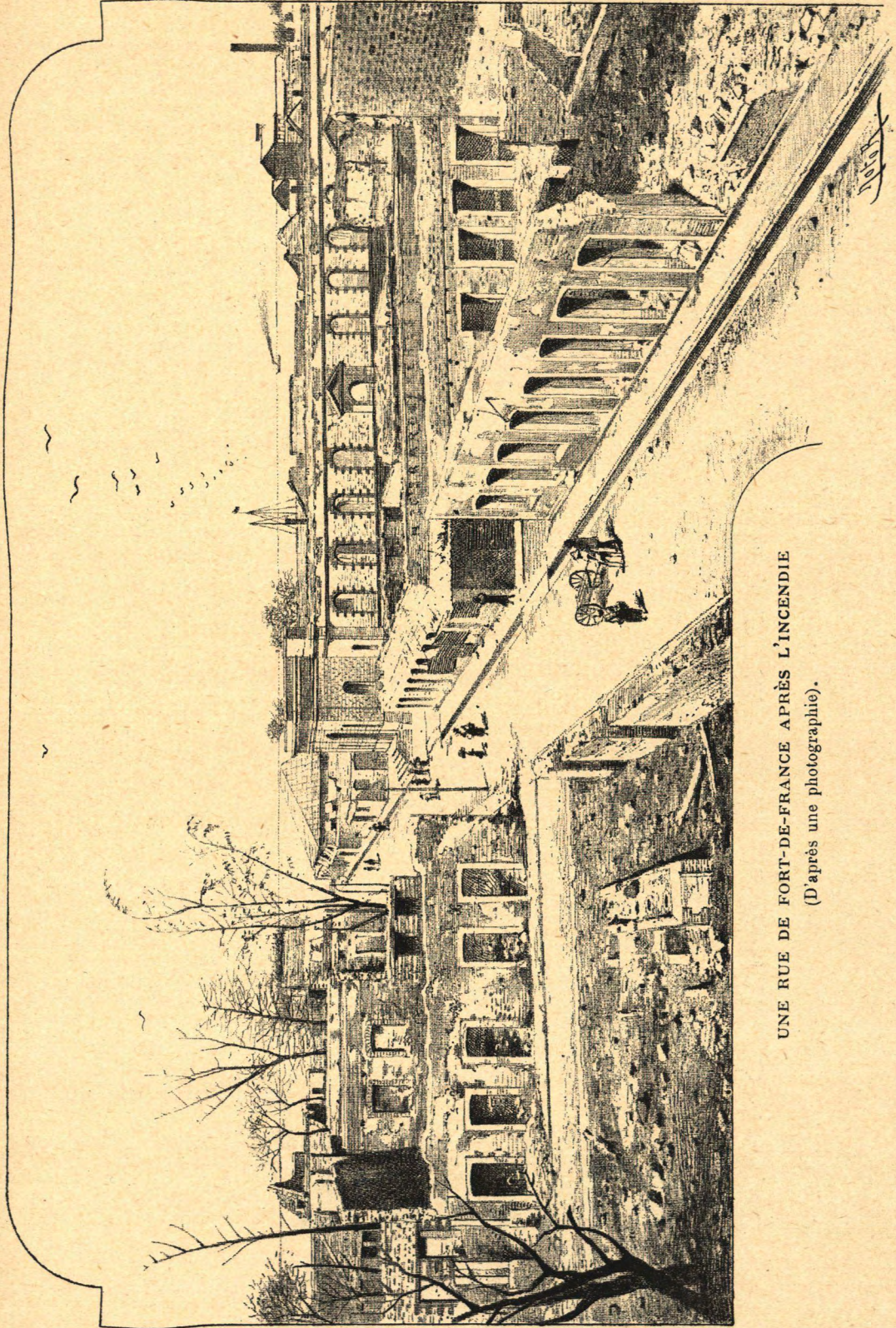
A La Martinique, d'après la légende, les blancs, les mulâtres et les nègres ont un caractère différent, opposé presque. On prétend que l'esprit d'initiative, la pondération, l'économie sont le lot du blanc, et que la fierté, l'outrecuidance et la prodigalité sont celui du mulâtre. Le nègre, dit-on, est paresseux, timide, humble même, se souvenant, si on lui tient tête, ou si on le menace, qu'il était esclave hier encore. Et en effet, on le traite avec rudesse, parfois avec mépris; on lui jette à la face, comme suprême injure, qu'il est un nègre et rien de plus.

Cette différence entre les races qui habitent La Martinique est plaisante plutôt que vraie. Selon moi, il y aurait plus d'une restriction à formuler. Mais ces réserves une fois faites, je cède à l'attrait de vous répéter la légende qu'en langage créole nous a dite hier, avec un ton de malicieuse bonhomie, un mulâtre dont le cœur est aussi large que l'esprit. Voici cette légende, dont la traduction affaiblira certainement la vivante originalité.

Par un soleil brûlant qui avait desséché l'herbe de la grande savane, vers l'heure de midi, trois pauvres diables, un blanc, un mulâtre et un nègre, les dents longues, les bras ballants et l'air déconfit, étaient assis sur le même banc, tournant le dos à la mer, et regardaient tristement devant eux. Ils n'avaient ni sou ni maille et n'auraient pu, en se cotisant, réunir de quoi acheter un *acras* de morue ou une chopine de tafia. Le blanc songeait, le mulâtre maugréait, le nègre ne parlait ni ne pensait.

— « Notre ventre est creux, dit le blanc en se levant tout à coup, notre gosier est sec, notre poche est vide. Les temps sont durs et les gens avarés; la terre n'est pour nous qu'une marâtre sans cœur; la saison des mangots est encore loin; il ne nous reste, pour unique ressource, que d'aller au ciel frapper à la porte du bon Dieu. »

Le mulâtre était déjà debout :



UNE RUE DE FORT-DE-FRANCE APRÈS L'INCENDIE
(D'après une photographie).

— « Partons, dit-il, je passe devant. »

Mais comme il ne connaissait pas le chemin, il fut obligé, non sans regret, de céder le pas au blanc. Celui-ci s'orienta et prit par le sentier raide qui monte à la chapelle du Calvaire et se perd ensuite dans les nuages. Le mulâtre releva ses cheveux, brossa son paletot d'un revers de main, mit son chapeau sur son oreille et le suivit. Le nègre silencieux emboîta le pas derrière ses deux camarades, mais d'un peu loin. La pauvreté de ses vêtements, cachant mal sa nudité, le préoccupait. Il se demandait avec inquiétude si le bon Dieu des blancs voudrait recevoir un nègre si mal accoutré, baragouinant le français, ayant les pieds nus, crevassés et poudreux.

Ils suivaient un chemin étroit, caillouteux et brûlé, couvert de ronces, selon l'expression des Saintes Écritures. Ils allaient l'un derrière l'autre, à la file, le blanc combinant son plan, le mulâtre parlant à haute voix, mimant avec de grands gestes le discours qu'il adresserait à Dieu, le nègre se grattant la tête par un geste familier à ceux de sa race, pour tâcher d'en faire sortir quelques idées.

Ils arrivent enfin au ciel. La porte était fermée. Le blanc s'avance et frappe. Saint Pierre, de fort méchante humeur, ouvre brusquement :

— « Que viens-tu faire ici, dit-il ? Ne sais-tu pas que le ciel est interdit aux vivants ? »

— Grand saint, répondit le blanc sans se déconcerter, je m'appelle Pierre Bontricot. Vous êtes mon patron. Vous ne me laisserez pas traîner ma vie dans la misère noire. Permettez-moi de voir le bon Dieu et je ferai brûler un cierge de six livres en votre honneur. »

Le saint se laissa gagner, d'autant plus que son autel était un peu délaissé et que la ferveur de ses fidèles allait en se refroidissant, même dans sa bonne ville de Saint-Pierre :

— « Suis ce corridor, traverse la cour, prends » la première porte à gauche. Mais ne sois pas » long; car le bon Dieu va se mettre à table avec » la Sainte Famille. »

Notre homme, sans perdre de temps, s'engage dans un couloir, arrive dans la cour et pénètre sans frapper dans une vaste salle dont la porte était entr'ouverte. C'était la salle à manger. Le couvert était mis fort simplement, comme il convient chez le bon Dieu. Quelques anges approchaient les chaises et mettaient la dernière main à la table. Il aperçoit un grand vieillard, à barbe blanche, à l'air vénérable, debout près de la fenêtre, au grand jour, et lisant un journal. Il reconnaît le bon Dieu à l'aurole qui lui entourait le front, comme sur les images de son paroissien. Il s'approche de lui et

respectueusement, il lui fait un émouvant tableau de ses souffrances et de ses misères.

— « Enfin, que veux-tu ? » lui dit le bon Dieu d'un ton paternel, en relevant ses lunettes d'or sur son front et en croisant ses bras sur sa poitrine après avoir déposé son journal sur l'appui de la fenêtre.

— « Ah ! Bon Dieu, vous le savez bien, vous qui savez tout. Accordez-moi trois mille francs, donnez-moi votre bénédiction et je me tirerai d'affaire. »

Le Père Éternel sourit. Il trouva la demande modérée et faite en bons termes. Il était du reste prédisposé à la miséricorde, car l'article qu'il venait de lire dans *les Antilles* lui avait plu. Il s'approcha d'un petit secrétaire, s'assit dans un grand fauteuil, prit une feuille de papier avec en-tête, data du Paradis, ce troisième jour après l'Épiphanie, écrivit quelques mots d'une grosse écriture, signa d'une manière assez illisible et tendit ensuite le papier au solliciteur.

— « Tiens, voilà un bon de trois mille francs. Passe à la caisse et sois béni. »

Notre homme prit le bon, se retira à reculons, se rendit à la caisse et demanda à l'archange, à travers le guichet, de le solder en billets de banque. Après avoir soigneusement compté et recompté les billets, il les mit dans sa poche et enfonça son mouchoir par

dessus. Ensuite il passa devant la loge, salua poliment saint Pierre et aborda le mulâtre :

— « J'ai obtenu trois mille francs, lui dit-il. Tâche d'en avoir autant. »

Le mulâtre courut à l'entrée du ciel et frappa à son tour :

— « Encore un ? cria saint Pierre. »

Le mulâtre se redressa comme piqué par une vipère :

— « Saint Pierre, dit-il avec hauteur, je suis homme de couleur, je suis né à Fort-de-France et par conséquent, il vous est interdit de me confondre avec.....

Le saint l'interrompit.

— « Assez de phrases, que veux-tu ? »

— « Je veux voir le bon Dieu. Au reste, il m'attend. »

Il dit cela avec tant d'assurance que saint Pierre le laissa passer.

Le mulâtre, d'un air délibéré, entra dans la salle à manger, en faisant résonner ses talons sur les dalles. La Sainte Vierge, Jésus-Christ et Saint Joseph étaient déjà assis à table. Dieu le Père allait prendre sa place. Malgré son indulgence infinie, il ne put s'empêcher de froncer les sourcils en voyant le sans-gêne familial de ce mortel qui faisait le tour de la

table saluant chacun des célestes convives et qui s'avavançait vers lui la main tendue :

— « Que veux-tu, lui dit le bon Dieu ? »

— « Mesdames, messieurs, commença le mulâtre en scandant ses mots, et vous, bon Dieu,..... »

Dieu, voyant qu'il allait entamer un discours, coupa court à sa faconde, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— « Abrège, que te faut-il ? »

— « Vous avez donné trois mille francs à ce béké-là; il me faut à moi, homme de couleur, six mille francs, car je..... »

— « Deux mille écus! s'écria Dieu. Tu veux donc ruiner le Paradis? Tu te contenteras d'une somme égale à celle de ton compagnon. »

— « Est-ce possible? répondit le mulâtre. Que ne dirait-on pas à Fort-de-France si je n'obtenais pas plus que le blanc? D'ailleurs, pouvez-vous me refuser, vous qui êtes avant tout le bon Dieu de La Martinique? »

En entendant ces mots Dieu se mit à rire bruyamment et toute la table rit avec lui.

L'Éternel, ayant ri, se trouvait désarmé. Il lui donna un bon de trois mille cinq cents francs. Le mulâtre sortit triomphant non sans avoir présenté ses devoirs à toute la société, et il se rendit à la caisse.

— « Payez-moi en pièces d'or! » dit-il au caissier divin. Il reçut son argent sans compter, le mit dans sa poche et il le faisait sonner en marchant. Il passa d'un air délibéré devant saint Pierre, le salua de la main, sortit et s'approcha du nègre qui attendait patiemment, assis sur le revers du fossé longeant le chemin.

— « *Ah fount!* lui dit-il en lui frappant sur l'épaule. Le bon Dieu est un brave homme, oui. *Allez, mou ché; bon Gué ka baille lagent tout mounn, ou tann'?* » — Et il le quitta en faisant tinter ses pièces d'or.

Le nègre, laissé seul, se sentit plus intimidé que jamais. Cependant, après y avoir réfléchi, le succès de ses deux compagnons l'enhardit un peu. Il s'approcha de la porte entrebâillée. Il n'osa pas frapper. Il poussa un battant, et passa sa tête timidement. Saint Pierre était rentré dans sa loge et il était occupé à faire reluire les clefs de son trousseau. Le nègre se glissa dans le vestibule, fit un pas, puis deux, gagna l'entrée du couloir, et, à tout au hasard, le cœur battant, il pénétra dans le ciel. Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit. Il arriva sans encombre dans la cour. Il entendit un bruit de fourchettes

1. Allez, mon cher, le bon Dieu donne de l'argent à tout le monde, vous entendez?

dans la salle à manger ; il s'en approcha, s'arrêta à deux pas du seuil, puis vint s'adosser contre l'un des montants de la porte, en dehors, attendant que quelqu'un l'aperçut.

Le bruit confus de la conversation arrivait jusqu'à lui. Il crut entendre le nom de *Martinique* prononcé par l'un des convives. Cela lui donna du courage. Il se décida à entrer. Mais sur le seuil, il s'arrêta étonné de son audace, regardant la table avec ses gros yeux blancs, sa bonne figure luisante, son rire béat qui fendait sa bouche jusqu'aux oreilles. Comme son grand corps intercepta brusquement la lumière qui venait de la porte, la Sainte Vierge leva les yeux, poussa un petit cri de frayeur et fit le signe de la croix. Tous les convives se signèrent aussi. Pour le coup, le Père Éternel perdit patience :

— « Qui t'a permis d'entrer ici ? dit-il avec colère. Que viens-tu chercher au ciel ? »

Le pauvre nègre était décontenancé. Sa mémoire s'embrouilla. Il ne retrouva plus ni ce qu'il venait faire ni ce qu'il fallait dire. De son geste familier il se gratta la tête longuement, puis il répondit :

« *Moin vini épis missié là* ¹. »

— « Eh bien ! qu'attends-tu ? va les rejoindre, »

1. Je suis venu avec ces messieurs.

lui dit le bon Dieu. Puis, faisant réflexion, il s'adressa à un ange : « Allez chercher saint Labre. »

Quelques instants après, le bienheureux Joseph Labre se présenta, aussi pouilleux et aussi loqueteux que sur terre. Dieu lui dit :

— « Donne à ce nègre deux boîtes de ta collection. Je veux qu'il emporte aussi quelque chose. »

Le nègre reçut des mains de Labre deux petites boîtes, et après avoir balbutié je ne sais quels remerciements, il s'esquiva, passa rapidement devant la loge avec la crainte de recevoir quelques rebuffades et gagna la porte.

Quand il se crut hors de danger, il ouvrit avidement les deux boîtes; l'une était pleine de bêtes rouges et l'autre de chiques.

Ces bêtes se répandirent sur lui, et il y en eut assez pour peupler toute La Martinique.

Le blanc, béni de Dieu, a acheté une habitation. Ses cannes poussent à merveille. Le mulâtre a donné son argent à tout venant, à pleines mains, faisant des heureux. Il est aussi pauvre et aussi fier qu'autrefois. Le nègre est toujours enclin à l'inaction. Il passerait sa vie entière étendu au soleil s'il n'était éveillé de temps à autre par les bêtes rouges et les chiques.

XXVI

INCENDIE DE FORT-DE-FRANCE

Rapidité de l'incendie. — Ses causes. — Une ville en bois. — Le soleil, le vent et le rayonnement. — Pompes et pompiers. — Affolement général. — Derniers efforts. — La mine. — Nuit lugubre. — Les victimes. — Aspect de la ville incendiée le lendemain du désastre. — Appréhensions.

Le terrible incendie du 22 juin n'a été qu'une rapide flambée. En moins de quinze heures, la ville presque entière a été réduite en cendres¹. Le feu s'est déclaré en plein jour, vers huit heures du matin, au centre de la ville commerçante, près du marché couvert. Il a fait rage toute la journée et s'est éteint dans la nuit suivante presque brusquement, comme un feu de paille. Malgré les accusations qui ont été lancées et les insinuations que l'on a répandues, je crois que la malveillance est restée étrangère à cet épouvantable sinistre. Une imprudence de vieille femme, dit-on, a été cause de l'incendie. Dans une cour intérieure, véritable *Cour des*

1. Voir plan, page 204.

miracles, où logeaient côte à côte un grand nombre de ménages, deux enfants, abandonnés seuls dans une case par leur vieille mère, ont joué avec des allumettes et mis le feu à quelques brindilles. En un instant les flammes ont enveloppé la case, gagné les cases contiguës, envahi les habitations voisines et pris tout à coup d'alarmantes proportions.

La rapidité, la violence et le peu de durée de l'incendie s'expliquent. Il y a cinquante ans environ, en 1839, un tremblement de terre avait renversé Fort-de-France. Pour éviter de semblables catastrophes on crut nécessaire de rebâtir une cité reposant légèrement sur le sol et entièrement construite en bois. Hélas! le sort de ces villes est de devenir tôt ou tard la proie du feu. Les murs en maçonnerie de la nouvelle ville ne s'élevaient pas au-dessus du rez-de-chaussée, et sur eux s'étagaient les maisons construites en bois dans toute leur hauteur. Le faitage et les chevrons, les charpentes et les cloisons, les boiseries formant le revêtement extérieur et appelées *aissantes* dans le pays, desséchés par le soleil des tropiques depuis si longtemps, prenaient feu à distance, par rayonnement, comme s'ils avaient été enduits de phosphore. Les flammes sautaient de maison en maison, de rue en rue, de quartier en quartier, dans tous les sens, avec une vitesse qui pouvait déconcerter et annihiler les bonnes volon-



MAISON DE CAMPAGNE ET MARCHÉ COUVERT DE FORT-DE-FRANCE APRÈS LE CYCLONE
DU 18 AOUT 1891 (D'après une photographie.)

tés. Durant toute la journée, le soleil resta implacable. Nous étions dans la saison chaude et sèche qui commence en avril et finit en juillet. De plus, un grand nombre d'habitants avaient profité du dimanche pour se retirer à la campagne, dans les hauteurs. Enfin c'était l'époque des grandes brises d'est et des brusques sautes de vent. Cependant la direction des courants laissa espérer d'abord que la partie de la ville qui avait le vent favorable échapperait à l'incendie; mais les flammes marchaient contre le vent avec une sorte de furie et s'étendaient dans toutes les directions, sans se laisser ralentir.

Si l'eau manquait, ce n'était que dans les canaux des rues, car la ville est assise, d'un côté sur le bord de la mer, et de l'autre sur les rives de la Levassor. Trois cents personnes suffisaient au début pour former une chaîne entre la mer ou la rivière et le foyer de l'incendie. Personne n'y songea. Il y eut un moment d'affolement général. Au milieu de la panique, les ordres, les manœuvres et les secours se gênèrent et se heurtèrent.

Que l'on songe que cette ville de bois, menacée sans cesse de l'incendie, n'avait que six pompes. Quand les pompiers les dirigèrent sur les maisons en feu, ils ne tardèrent pas à constater que l'eau se perdait avant d'arriver à la lance, ou ne produisait qu'un jet inerte. De plus on prenait l'eau des ruis-

seaux, qui était boueuse et insuffisante. Pendant ces efforts mal combinés et stériles, le feu allait grand train, enveloppait les pompiers qui fuyaient, abandonnant les pompes dans l'embrasement des rues.

Quant aux habitants ils couraient à leurs domiciles pour sauver leurs meubles, leurs bijoux et leur linge. La ville entière déménageait. Chacun pensait à soi; peu se dévouaient à l'intérêt général. Une foule de nègres des environs s'étaient abattus sur la ville en flammes, comme sur une proie facile, et profitaient de l'effarement de tous pour se livrer au pillage et au vol en toute sécurité. Chaque propriétaire, sur sa porte, haletant, appelait avec angoisse à son secours ou à son aide pour opérer à prix d'or le déménagement des meubles lourds.

C'en était fait! Hélas! on fuyait devant l'incendie. On abandonnait la ville aux flammes.

Vers midi, Saint-Pierre envoyait par mer ses pompes et une compagnie de sapeurs-pompiers. Mais déjà le fléau avait détruit le marché et les rues qui l'environnaient. La rue Blénac, la rue Victor-Hugo, la rue Isambert, les rues Saint-Louis et Sainte-Catherine ne formaient qu'un affreux tourbillon de flammes autour de l'église qui s'embrasait également. Le clocher fut dévoré en un clin d'œil et on entendit le carillon entier s'effondrer, défoncer le

plancher dans sa chute et se briser sur le sol avec un bruit pareil à un glas déchirant. L'hôpital civil n'existait plus, l'usine de la Pointe-Simon était en feu ; la bibliothèque Schoelcher, l'école des filles et la mairie étaient en danger. Le palais de justice et la direction de l'intérieur étaient menacés.

Il y eut alors un moment de réveil et de décision farouche. Il était une heure du soir. On fit au feu une part douloureuse. On ne combattit plus l'incendie qu'en lui opposant des décombres. On luttait par l'écroulement. On faisait sauter à l'aide de la dynamite des îlots entiers de maisons.

C'est autour du palais de justice que se concentrèrent les derniers efforts. Les soldats, les magistrats, les instituteurs, les conseillers municipaux, les fonctionnaires de tout ordre faisaient face au feu, se relayant aux pompes, se multipliant pour tous les besoins. Devant cette résistance désespérée, l'incendie hésita et parut reculer. Le palais de justice fut préservé ainsi que la Trésorerie et l'hôtel de la direction de l'Intérieur. En sauvant ces édifices, on sauva un coin de la ville.

A cinq heures du soir, on ne voyait plus une seule maison debout dans le quadrilatère tracé par la rivière Levassor, la grande Savane, le rivage et la rue Fossé. Ce qui restait de Fort-de-France se réduisait au triangle formé par la rue Fossé et par

les deux côtés de la route qui longe la ville au nord-est. Là se trouvaient l'ouvroir, les casernes, l'hôpital militaire, les magasins, les parcs d'artillerie, la gendarmerie, le presbytère et l'hôtel du gouverneur.

Le feu dévorait, à dix heures du soir, le dernier quartier de la rue Blondel. Alors seulement on eut la certitude d'avoir circonscrit l'incendie. Et en effet tout s'éteignit presque subitement cinq heures après.

Cette nuit fut lugubre. Sur les routes, sur les talus des chemins, dans les fossés, par les savanes, les incendiés étaient errants ou étendus au milieu du linge entassé en désordre, des meubles disloqués et de tous les débris arrachés aux flammes. Cette foule ruinée, comprimant sa douleur, offrait un navrant spectacle. Elle ne faisait entendre ni une plainte, ni un murmure. Un abattement morne pesait lourdement sur ce malheur. On n'avait pas mangé ce jour-là. Le pain manquait. Ce ne fut que le lendemain qu'on put faire une première distribution de vivres, grâce à la généreuse ville de Saint-Pierre.

Le courage, l'imprudence et le dévouement firent des victimes. Dix-huit cadavres ont été retrouvés. Parmi eux on a reconnu l'oncle du député Deproge, qui n'avait pu fuir à cause de son grand âge et de ses infirmités. Une petite servante, orpheline qu'il avait recueillie, ne voulut pas l'abandonner et

mourut avec lui. On retrouva la pauvre enfant dans les bras du vicillard. Une jeune fille fut brûlée dans la cour de sa maison, au milieu d'un bassin desséché par le feu. Cette malheureuse, affolée, enveloppée par les flammes, sans issue pour échapper, avait cherché un refuge contre le feu dans l'eau du bassin. — Quand il faut affronter la mort, nos soldats sont toujours au premier rang. Deux d'entre eux sont tombés dans les flammes et y ont péri.

Plus de mille propriétés importantes ont été incendiées. Les usines, les chantiers, les magasins, les marchandises qui se trouvaient sur le bord de la mer ne forment plus qu'un monceau de cendres. La perte totale a été évaluée à plus de trente millions.

Aujourd'hui Fort-de-France n'offre pas l'aspect d'une ville incendiée, mais plutôt celui d'une ville morte depuis longtemps, retrouvée et sortie pour ainsi dire des fouilles. Les pans de murs ne sont pas noircis. On n'aperçoit nulle part ni trace de feu, ni trace de fumée. Toute cette cité, abandonnée, muette, blanchissante, avec ses murs bas encore debout, où l'on ne reconnaît plus aucune rue et où on ne retrouve plus aucune maison, évoque le souvenir de Pompéï ou d'Herculanum. Ce n'est plus que l'emplacement d'une ville¹.

1. Voir gravure, page 215.

Sera-t-elle jamais reconstruite ? La classe ouvrière, très populeuse, s'est mise à élever des baraques de bois le long de la route. Cette route est aujourd'hui une rue bruyante, déguenillée et originale. Le petit commerce y a établi son centre; les petits marchands s'y sont installés. La ville s'est déplacée. Je crains fort que cette rue de pauvres gens et de pauvres baraques ne devienne le centre de la ville nouvelle, si jamais elle sort de ses ruines.

XXVII

CYCLONE

Le cyclone du 18 août 1891 à Fort-de-France

Après les deux incendies du 22 juin 1890 et du 6 avril 1891, il semblait que Fort-de-France fût une ville maudite. Aujourd'hui cette malédiction semble peser sur La Martinique entière. Jamais désastre semblable à celui du 18 août n'a, de mémoire d'homme, jeté sur un pays la dévastation et la mort d'une main aussi brutale. Les vieilles gens de la colonie croient cependant pouvoir affirmer qu'un cyclone plus terrible désola La Martinique en l'année 1766, d'après les récits qu'en faisaient autrefois leurs ancêtres.

Vers six heures du soir, après une journée lourde comme du plomb, sous un ciel muet et louche, dans une atmosphère humide et chaude, le baromètre subit une dépression anormale et l'aiguille descendit à 0^m,736. L'horizon se rétrécissait; des

nuages rougeâtres tombaient et traînaient sur la terre; une pluie flottante nous enveloppait. Puis le vent se leva, souffla du N.-E. à travers les nuages sans les crever, tourbillonna avec eux en sifflant d'une sinistre manière.

La villa que j'habite au-dessus du Château-d'Eau, sur le versant d'un morne tout vert, domine Fort-de-France qui s'étend sous mes yeux entre le fort Desaix et la baie des Flamands, avec le Carénage derrière lui, et plus loin, les îlets et la côte boisée. De là j'aurais pu voir venir la tempête du fond de l'horizon, si elle s'était annoncée, et si elle avait porté le tonnerre dans ses flancs. Mais elle a dissimulé sa marche dans le brouillard et sous la pluie. Nous avons été trompés et surpris. Quand nous fûmes entrés dans le champ d'action du cyclone, il était nuit close. Le vent du nord-est, roulant avec lui les nuages et la pluie, commença l'attaque, mais d'abord d'une manière sournoise et bonasse, par grains inégaux.

Chaque maison aux Antilles est construite mi-partie en maçonnerie et mi-partie en bois. Les fondations sont maçonnées et s'élèvent à un mètre environ hors du sol. Au-dessus est étagé le reste de la maison tout en bois. La toiture se compose soit de plaques de tôle ondulée, soit de tuiles plates à peine fixées sur les lattes et sur les chevrons. Les fenêtres,

mal closes, portent, non des vitres et des volets comme en France, mais des châssis munis de persiennes qui se disloquent aisément. Comme on a besoin d'air à La Martinique, toutes les maisons sont ouvertes et ajourées.

A travers ces fenêtres sans défense, le vent jeta la pluie à flots et les inonda dès le premier choc. La pluie ne tombait pas; elle fouettait horizontalement à l'aide du vent. On crut d'abord n'avoir à se défendre que contre une trombe d'eau. C'est fréquent pendant l'hivernage.

Pour moi, occupé à lire, je m'en inquiétai peu d'abord. Mais bientôt j'entendis les filaos, les poiriers et les mombins du morne se débattre furieusement. J'ouvris ma fenêtre, et, du premier étage, j'entrevis le cyclone et sa gigantesque attaque. A n'en pas douter, nous nous trouvions sur le passage du centre du météore car la direction du vent ne variait pas. Les arbres étaient pliés en deux sous l'haleine de la rafale, puis se redressaient effarés, avec des déchirements de rameaux, avec des plaintes de branches brisées, avec des sanglots de troncs tordus et de racines soulevées.

On n'entendait pas la voix prolongée du tonnerre, mais le bruit sec de détonations rapprochées et crépitantes. Des éclairs circulaires allumaient de toutes parts dans l'air des flamboiements d'incendie.

Dans cette atmosphère ardente d'électricité, où l'ouragan faisait rage parmi la foule des arbres échelonnés luttant dans la nuit, sous l'étreinte farouche de la tempête, il régnait une terreur folle, pleine de cris lamentables, d'appels désespérés, de gestes éperdus, de clameurs confuses de toute la nature menacée de mort.

Une dernière fois je vis des cimes noires d'arbres se tordre dans les convulsions d'une horrible agonie, et, en même temps, un coup de vent furieux enleva la fenêtre que je retenais, la brisa, s'engouffra dans ma chambre, défonça les cloisons et les portes, éteignit les lampes et fit trembler toute la charpente de la maison. Vers huit heures, le centre du météore passa sur nous. Il y eut un moment d'accalmie. La pluie et le vent cessèrent ensemble, sous un ciel clair. Le baromètre marquait 0^m,721. Forcés de fuir et d'abandonner le haut de la maison, nous profitons de ce répit pour gagner à tâtons le rez-de-chaussée, lorsque l'ouragan reprit sa violence. Nous rentrions dans le second hémisphère du cyclone. Le vent avait renversé sa direction. Il soufflait du S.-O. avec furie.

Tout à coup, les plaques de tôle du toit furent arrachées avec un grincement déchirant. Dès lors, des torrents de pluie tombent dans notre maison découverte et coulent d'étage en étage, à travers les

planchers. Nous entendons comme des gouttières gargouiller le long des escaliers.

Quant à nous, arc-boutés derrière les portes les plus menacées, trempés jusqu'aux os, pataugeant dans l'eau, ruisselants, nous luttons contre l'ouragan, avec l'idée de la mort possible, pendant que les arbres du morne, les reins cassés, étaient jetés avec violence contre les murs de la maison qui gémissait sous les coups de ces étranges béliers. Des masses de roches et de terre se détachaient des hauteurs et dévalaient sur nous. Le vent beuglait, tourbillonnant autour des issues, mordant, déchirant, arrachant, avec des craquements de planches, des grincements de ferrures, des grondements de tôle. Je ne crois pas qu'on puisse entendre tempête plus courroucée et plus grandiose. Les clameurs lointaines de la mer se mêlaient, en notes sourdes, à ce vacarme strident.

Enfin, vers dix heures, le vent tourna au sud-est avec un apaisement. Le cyclone s'éloignait. C'était le salut. Nous nous jetâmes sur des chaises, les pieds sur les barreaux pour éviter l'eau qui couvrait le plancher, le bras replié sur le dossier et la tête sur le bras. Et c'est ainsi que dans l'obscurité nous attendimes le jour.

Quand il parut, je montai au premier étage pour juger du désastre. Je regardai au dehors et je crus être le jouet d'un rêve. Je ne reconnus pas le pays;

ce n'était plus La Martinique. Pas un arbre n'était debout. La campagne était rasée. Ça et là, dans le fond des ravins, derrière les talus, au creux des chemins, le vent avait balayé, ramassé et entassé des monceaux de branches et de feuilles. Des troncs gisaient étendus, avec les racines hors de terre, devant les trous béants du sol déchiré. Quelques arbres, encore sur pied, étaient nus, mutilés, en lambeaux.

Au bas de ma villa, par delà la route, s'étendait une prairie plantée de cassiers, de flamboyants et de cocotiers, descendant en pente douce vers un ruisseau jaseur et remontant ensuite, à travers des manguiers, jusqu'à l'entrée d'une habitation riante. C'est dans cette prairie, sous les cassiers, à l'ombre silencieuse, que j'allais souvent m'étendre pour lire ou songer. Or, il ne restait rien de ce merveilleux dôme de verdure¹. Un incendie aurait laissé moins de ravages et aurait causé une émotion moins douloureuse.

De loin, Fort de-France me sembla avoir aussi terriblement souffert. En effet, le grand marché couvert², la cathédrale et le grand dortoir de l'hôpital militaire s'étaient effondrés. Les constructions neuves étaient éventrées, penchées ou renversées.

1-2. Voir gravure, page 226.

Les maisons n'avaient plus de toitures. Les hauts palmistes qui entouraient la statue de l'impératrice Joséphine étaient décapités, la tête pendante le long de leur tronc. Les arbres séculaires de la grande Savane, qui formaient des allées si ombreuses, en grande partie abattus, avaient écrasé dans leur chute les cases que les pauvres gens y avaient construites depuis l'incendie. C'était un indescriptible pêle-mêle de débris de toute sorte au milieu desquels des malheureux cherchaient la place de leurs demeures. Il ne restait pas trace de toutes les petites baraques qui s'étaient établies, depuis le 22 juin, le long de la route qui borne la ville au nord-est. Tout cela avait été disjoint, disloqué et dispersé de tous côtés.

Dans les autres parties de la colonie, le malheur est plus grand encore. Des villages entiers ont disparu, balayés par le vent. Des familles, pleurant sur des amas de ruines, témoignent que là s'élevait, la veille, un village vivant.

Le Morne-Rouge, avec ses chalets et ses jardins fleuris, n'existe plus. A Saint-Joseph, la mairie seule est encore debout. Du Gros-Morne il ne reste rien. Le Marin est rasé; le Vauclin est fauché; le Robert est mort; le François est anéanti; Ducos est enseveli sous les décombres. Près de quarante bourgades sont effacées en ce moment de la carte de La Martinique.

Trente navires environ, à l'ancre dans la rade foraine de Saint-Pierre, ont été ou submergés ou jetés à la côte. Tous les bateaux qui faisaient le service d'une ville à l'autre ont été engloutis. A Fort-de-France, dans la darse même, deux vaisseaux haïtiens ont talonné la jetée et coulé à pic. Les pêcheurs ont perdu leurs barques et leurs nasses.

A côté de ces irréparables dégâts, que de victimes à déplorer! Chaque village vient d'envoyer au chef-lieu le détail de ses pertes et le bilan de ses malheurs. La seule petite ville du Morne-Rouge compte vingt-huit morts, retirés des décombres. Il y en a vingt-sept au Robert, vingt-six au Gros-Morne, vingt-huit au François, quarante-trois à Saint-Pierre, trente-quatre au Lamentin. Chaque bourg a sa liste funèbre. Quatre soldats malades ont été écrasés sous le toit de l'hôpital du chef-lieu. Je m'arrête. Ces détails sont navrants. L'ouragan a fait 500 victimes dans la colonie.

Les survivants sont à plaindre, les pauvres surtout. Tous les arbres à pain, ressource des malheureux, sont décapités ou déracinés. Pas un manquier n'a été épargné. La récolte de manioc est perdue. Les plantations de cannes sont compromises. Pour comble de malheur, la plupart des usines ont été ruinées : les maisons d'exploitation, les cases

des travailleurs, les rhummeries, les sucreries gisent à terre.

Que de pauvres gens sans abri et sans pain ! Que d'ouvriers sur le pavé ! On n'ose plus tendre la main, car nos malheurs ont épuisé la charité publique. Je souhaite que tout ce monde de ruinés trouve du travail. L'inaction forcée est, comme la paresse, mauvaise conseillère.

Cependant sur cette terre féconde, où la maternité ne s'endort pas, tout vestige de désastre aura disparu dans quelques mois. Cette gracieuse fille du soleil et de la pluie se sera parée de nouveau et, sous son voile de verdure, aura caché les blessures du cyclone.

Ah ! si dans ce pays désolé les hommes de couleur voulaient, au contact de cette terre généreuse, replanter, rebâtir et se relever, ils devraient avant tout rapprocher les blancs et les noirs dont ils sont les fils, unir leurs mains et les associer dans les mêmes efforts et les mêmes progrès, sans antagonisme, sans rancune et sans arrière-pensée.

Qu'à l'exemple de la France, La Martinique unisse enfin ses trois couleurs. En écrivant ce livre, je ne peux pas faire de meilleur souhait pour la prospérité de la plus belle et de la plus malheureuse des Antilles.

XXVIII

LIANES ET LISERONS

Un drôle de savant. — *La mimosa scandens* en fleur. — Départ pour la forêt de Sainte-Luce. — Cañalis et palétuviers. — Crabes bleus et crabes rouges. — La science du savant devient importune. — La nature aux Antilles sous le soleil de midi. — Haies de liserons. — Déjeuner sans pain sur le Morne Caraïbe. — Aspect de la forêt de Sainte-Luce. — Où le savant laisse éclater son enthousiasme. — Lianes prodigieuses. — Entrée au village de Sainte-Luce. — Étrange nuit; singulier sommeil du savant.

Le professeur X a la réputation d'un savant. Il en a l'aspect négligé. Il aime la science pour le plaisir qu'il y trouve, sans autre souci. On le rencontre souvent dans les sentiers, assis sur l'herbe, sa loupe à la main, tournant et retournant entre ses doigts un cancrelat inconnu ou une légumineuse rare.

Hier il m'écrivit : « La *Mimosa scandens* est en fleur. La forêt de Sainte-Luce en est toute parée. Je serai sur l'appontement du carénage demain matin à neuf heures. Le bateau nous conduira à Rivière-Salée. De là, à notre caprice, nous gagnerons Sainte-Luce à pied, à travers les plus belles passiflorées du

monde. Si vous aimez la nature et ses beautés intimes, comme vous le proclamez, venez en jouir avec moi. J'emporte des vivres. Tout a été prévu. »

Je n'étais qu'à demi rassuré. J'avais quelque raison de me défier des oublis et des négligences du professeur. Mais la curiosité qui me mordait l'emporta sur mes appréhensions. A l'heure dite je me trouvai sur l'appontement. Le professeur y était déjà, étrangement équipé. Beaucoup moins terrible d'aspect que Tartarin partant pour le pays des *Teurs*, il était accoutré d'une aussi bizarre manière. Il portait un casque en toile autour duquel il avait roulé, pour lui servir de couvre-nuque, une large feuille de bali-lier maintenue par un cordon. Ses yeux étaient armés de lunettes rondes, bombées, qui lui donnaient le regard étonné d'un poisson. Son long pale-tot, en forme de sac, avait de larges poches dont l'ouverture bâillait, fatiguée par le poids des objets qui y étaient entassés. Il avait mis en bandoulière, d'un côté, sa boîte à herboriser, et de l'autre, une gourde pansue et un long coffre plat, assez semblable à une caisse à violon.

Il entra avec moi dans le bateau, s'y installa, déposa auprès de lui une espèce de cabas contenant des ciseaux, un piochon, un couteau, des épingles, une pince, un gobelet, et même un gilet de flanelle. Les savants ont des précautions inattendues.

Cependant le bateau, après avoir traversé la baie de Fort-de-France, s'engageait dans le canal de la Rivière-Salée, entre deux lignes de *palétuviers*, tristes comme la mort. Et les caïalis, posés en sentinelles sur les racines de ces arbres, s'envolaient en poussant un cri d'alarme pour dénoncer notre approche.

De loin, on aurait dit que les mangliers des deux rives avaient relevé leur feuillage pour entrer dans le canal, jambes nues. Les pieds de chaque tronc plongeaient dans l'eau et s'enfonçaient en pleine vase, tandis que les genoux émergeaient, pliés et noueux. Toutes ces jambes, tordues, difformes, percluses dans une rigidité de paralysie, supportent un tronc nain, engoncé dans l'épaisseur d'un feuillage lourd.

Sous ce feuillage, une germination ardente se développe, sur l'arbre même, avant la chute du fruit; et les graines projettent des radicules longues de quarante centimètres, avant de tomber dans la vase pour s'y multiplier.

L'eau du canal est noirâtre et épaisse. L'immobilité de sa surface reflète, comme un plan métallique, toutes les difformités des membres nus de ces arbres, qui semblent être descendus de la rive pour entrer dans la rivière et voir au passage le bateau de plus près, curieusement.

Dans l'entrecroisement de ce monde de racines

à demi noyées, je voyais courir, un peu au-dessus du niveau de la rivière, sur ses bords, des milliers de crabes rouges, plus gros que le poing, et extrêmement agiles. On les appelle vulgairement tourlourous. Ils braquaient sur nous leurs yeux luisants, au bout d'un long pédoncule, comme s'ils nous lorgnaient à l'aide de minuscules jumelles de théâtre.

Parfois ils se mettaient debout, menaçants, leur plastron en avant, leurs pinces en arrêt, le thorax appuyé sur leurs pattes de derrière. Ces tourlourous semblaient prendre, à notre égard, une attitude de combat.

Au milieu de ces carapaces rouges, circulaient des crabes gris, des crabes bruns, et, çà et là, le joli crabe bleu, si commun au Lamentin. Il y a à La Martinique environ cent cinquante variétés de crabes vivant sur terre, dans la mer, sur le sable, dans les rochers. La cirique jaune préfère les bords des torrents. Les ocypodes aiment mieux le rivage de la mer. C'est sur les plages seulement que l'on rencontre le petit crabe coureur, que le peuple appelle familièrement *mal zoreilles*.

Je jouissais de ce spectacle, tout entier à cette contemplation, quand mon savant me toucha du coude : « Ce crabe rouge est commun, me dit-il. C'est le *gécarcinus ruricole*. Sa carapace est carrée. Il est rangé dans la famille des catamétopes, tandis

que les crabes dont la carapace est ronde et bombée appartiennent aux cyclométopes qui vivent dans la mer. C'est parmi ceux-ci qu'est classé le *platycarcinus pagure*, appelé *tourteau* ou *poupart*, et qu'on pêche à La Trinité ».

Je ne répondais point à mon interlocuteur. Je lui en voulais même de sa loquacité et de sa science importune. Il s'en aperçut et se renferma dans un mutisme de mauvaise humeur.

Je n'admets la science, je l'avoue, qu'au point de vue utilitaire. Si elle ajoute à mon bien-être, si elle étend mes jouissances intellectuelles, si elle est l'occasion d'une rénovation dans les arts ou d'une renaissance dans les lettres, je lui fais fête.

Mais la science nue, anguleuse, sans application ou sans objet, m'incommode, comme m'incommoderait un pédant, engeance fâcheuse.

Le professeur bouda, mais peu de temps. Les vrais savants ont une indulgente philosophie qui leur fait tout pardonner. En abordant à Rivière-Salée, il avait retrouvé sa sérénité. Nous avions encore quatorze kilomètres à parcourir avant d'arriver à la forêt, par un chemin qui aurait fait la joie des écoliers. Le terrain bas et plat au point de départ va en s'élevant jusqu'au Morne Caraïbe et descend ensuite jusqu'aux environs marécageux de Sainte-Luce.

Le soleil flambait. L'air, qu'aucune brise n'attédisait, était embrasé. Les gousses des cassiers pendaient immobiles, sans un frisson. La chaleur pesait sur les ailes des colibris assoupis. Les plantes seules dressaient leur tête sous ces rayons de feu qu'elles recevaient comme une bienfaisante caresse.

Le chemin que nous suivions était resserré entre des haies de cotonniers, d'acacias, de goyaviers sauvages, de campêches en fleurs que couvraient de leur ombre, par intervalles, les mombins et les fromagers.

Çà et là, rompant la continuité de la haie, apparaissaient des cases pauvres avec, sur le seuil, des enfants nus que notre vue effarouchait. Et puis, par trouées, nous voyions des savanes s'enfoncer dans les vallons fuyants, ou des champs de cannes monter jusqu'au sommet des mornes verts.

Dans le fourré des haies, croissaient les liserons les plus variés depuis la Grande Sultane aux larges calices de neige jusqu'au liseron empenné dont les fleurs ressemblent à des lis écarlates. Le liseron à cinq feuilles y mêlait ses clochettes d'azur aux campanules du volubilis à grosses racines, dont les feuilles étalent des nervures aussi roses que les fleurs elles-mêmes.

Par endroits le liseron à ombelles envahissait le sentier de sa végétation exubérante, et nous offrait

au passage ses curieuses fleurs réunies sur un même pédoncule, comme un éclatant bouquet de cornets jaunes.

Nous cheminions délicieusement à travers l'opulence de cette végétation. Le professeur s'arrêtait à chaque pas; il cueillait des fleurs et des tiges; puis, avec des précautions infinies, il les classait, les étiquetait : *convolvulus latiflorus*, *convolvulus pennatus*, *convolvulus umbellatus*, *convolvulus macrorhizos*.

Il était midi quand nous atteignîmes le Morne Caraïbe, sur les bords d'un ruisseau qui arrose le versant du sud. A travers mes vêtements les rayons du soleil produisaient sur mon corps l'effet de piqûres de feu. J'étais las, avide d'ombre et de repos. Je m'étendis sur l'herbe, au frais, près du courant, pendant que mon compagnon de route, infatigable, courait de buisson en buisson avec le bruit des ferrailles de son cabas.

La végétation du sud de l'île offre un caractère particulier. Les arbres sont enlacés par les liserons et les lianes, envahis par des plantes grimpantes de toute nature, couverts jusqu'à leur sommet par un monde d'épiphytes et de parasites. Près du ruisseau, des concombres sauvages s'enroulaient autour des goyaviers et jetaient dans l'ombre feuillue l'éclat jaune de leurs fleurs d'or.

Je jouissais avec délices de l'enveloppement doux

de cette ombre. Mes yeux étaient remplis de l'image de ces lianes, de ces feuilles, de ces fleurs, qui me donnaient asile dans ce recoin discret et silencieux.

Ce repos fut de trop courte durée. Le professeur vint auprès de moi bruyamment. Après avoir ôté son casque, essuyé les verres de ses lunettes, il s'assit sur l'herbe et ouvrit sa boîte à violon. C'était son garde-manger. Il en tira des œufs durs, une boîte de sardines, des viandes froides et des fruits. Il prit dans son cabas un gilet de flanelle, l'étendit entre nous en guise de nappe, et y disposa complaisamment toutes ses victuailles. « Allons bon, s'écria-t-il tout à coup ! Voilà que j'ai oublié le pain. » Il dit cela d'un ton fort naturel, comme s'il était depuis longtemps résigné à ses incorrigibles oublis. Il ajouta : « Mangez des sardines avec des œufs durs, c'est aussi bon qu'avec du pain. » J'obéis, mais sans conviction. Le déjeuner fut exécrable. Cependant, vous le dirai-je ? je me sens transporté encore aujourd'hui par tous les élans du désir vers cette délicieuse station, au bord de ce frais ruisseau, sur le Morne Caraïbe, où, grâce à l'étourderie de mon savant, j'avais déjeuné sans pain.

Nous arrivâmes à Sainte-Luce vers le soir, bien avant la fin du jour. De loin, la forêt nous apparut comme la masse compacte d'un inextricable fourré. Mais en y pénétrant, nous crûmes entrer dans un



LIANES ET FOUGÈRES (FORÊT DE SAINT-LUCE)

vaste temple, au dôme de feuillage, soutenu par un nombre infini de colonnes. Le soleil filtrait par quelques éclaircies comme par des œils-de-bœuf flamboyants. C'était bien là le royaume des lianes. Chaque arbre est enlacé par les replis de ces plantes qui grimpent le long du tronc, s'entortillent autour des branches, les dépassent et cherchent à atteindre l'arbre voisin de leurs bras en vrilles.

Le savant était émerveillé et je partageais son admiration.

Des grappes de fleurs, des bouquets de feuilles de toute nuance, des gousses de toute forme composaient les ornements de cette magnifique voûte naturelle. A une hauteur de plus de vingt pieds, le liseron Jalap suspendait ses calices de safran aux bords retroussés. Plus loin, les fines tiges de la liane à persil, portant des grappes terminales de fleurettes étoilées, piquées d'étamines d'or, se balançaient du haut des branches, au-dessous de leurs folioles artistement groupées par neuf et ajustées bout à bout de manière à former des croix de Lorraine.

Au milieu de cette magnificence le professeur ne se contenait plus. Regardez là-haut, me disait-il, au sommet de cet arbre, cette immense cloche d'un jaune brillant, avec tous ces battants d'or, c'est la trompette à *Marie Barou*, le *datura sarmentosa*. De ce côté, plus haut encore, voyez-vous ce fruit pour-

pre, en grappes, au milieu de feuilles aux délicates nervures roses? C'est le *paulinia cururu*, la liane à scie, dont on se servait pour empoisonner les flèches.

Ces feuilles mitrées, couleur de rouille, dont les deux parties semblent cousues ensemble à gros points, c'est l'*arum scandens*, le Gouet à oreilles de Midas.

Ah! voici les grenadilles! Ces étoiles pâles, mariées à ces jolis fruits violets, c'est la *passiflora pallida*. Quelle variété et quelle richesse! Ici, c'est la grenadille à fleur crispée, là, c'est la grenadille à fleur velue.

Le savant aurait voulu tout me montrer à la fois. Il s'extasiait devant les dolics à crochets, les dolics à gousses ridées, les dolics à poils cuisants.

Les aristoloches lui arrachaient des cris d'enthousiasme. Admirez ce fruit qui se balance au-dessus de votre tête, comme un encensoir, au bout de ce long pédoncule. C'est l'*aristolochia bilobata*, dont les feuilles bizarres affectent la forme d'un fer à cheval.

Mais la reine des lianes, c'était la *mimosa scandens* (*entada americana*), vulgairement appelée *wawa*. Ce n'est pas surtout par l'étrangeté de ses grandes fleurs blanches, développées comme des épis prodigieux, que cette liane est remarquable, mais par son étendue sans mesure. Elle s'allonge à

l'infini, passe d'arbre en arbre, les unit l'un à l'autre, les enserre de ses anneaux et parvient ainsi à étreindre et à emprisonner une forêt entière de ses bras feuillus d'où pendent de larges gousses qui atteignent deux mètres de longueur et comptent jusqu'à vingt-cinq alvéoles. Chaque alvéole renferme une graine semblable à un palet verni, couleur d'acajou, résistante et élastique comme du cuir.

Nous avons suivi, jusque dans les recoins les moins foulés de la forêt, les circonvolutions de cette légumineuse géante dont les enroulements ininterrompus finirent par fatiguer nos yeux.

Ce n'est que fort tard que nous sommes entrés au village de Sainte-Luce, la tête illuminée et chantante, après cette excursion à travers ce printemps radieux de La Martinique.

Pendant la nuit qui suivit, je ne pus fermer les yeux. Je croyais voir encore des enlacements prodigieux de lianes qui me semblaient vivantes et qui envahissaient de leurs spirales continues des forêts sans fin.

J'ajoute que par moments j'entendais mon savant, profondément endormi, énumérer en rêve, dans le lit voisin, les passiflorées d'une interminable collection : *Passiflora coccinea*, *passiflora lyræfolia*, *passiflora serrata*, *passiflora cœrulea*, *passiflora laurifolia*.

Puis il s'interrompait pour ronfler avec des notes triomphales, comme si, même dans son sommeil, il voulait célébrer à sa manière, à l'aide de cette singulière trompette, la gloire des lianes de La Martinique.

XXIX

UNE STATION HIVERNALE A LA MARTINIQUE — JOURNAL D'UNE HIRONDELLE DE PASSAGE

La route de Case-Navire. — Le sentier des lucioles. — Les filets de la radé. — Phosphorescence de la mer des Antilles. — Le kiosque de Bellevue. — Sages conseils donnés aux touristes. — Les confidences d'une *hiverneuse*. — Behanzin et sa cour au fort Tartenson.

Ce n'est pas seulement aux chercheurs de raretés lointaines que j'offre la plus attirante des stations hivernales, mais encore aux contemplatifs qui veulent se réfugier en des recoins que les pieds humains n'ont pas foulés et où la mer a des tranquillités indicibles.

Je m'adresse aux malades découragés que le soleil frileux de *Nizza la Bella* ne réchauffe pas et que le rideau des Monts Rocheux protège mal contre les tourbillons du mistral glacé et contre les horribles fléaux qui désolent périodiquement l'Europe.

Je m'adresse à tous ceux-là, et encore aux délicats qui aiment les fleurs et les fruits rares qu'étale

la nature opulente des Tropiques dans la pérennité de son printemps. C'est au milieu de ce paradis, inconnu des hivers, que j'offre une retraite dont les inépuisables épithètes de M^{me} de Sévigné ne sauraient peindre tous les aspects.

Sortez de Fort-de-France, traversez le pont Damase et engagez-vous dans la route qui mène à Case-Navire en côtoyant le rivage. Cette route, étouffée au départ dans l'encaissement ombreux des talus, atteint bientôt le haut du morne pour respirer dans la clarté. Au haut de la montée, vers la première borne kilométrique, laissez la route et descendez à gauche par un joli chemin fait d'ombre et de rayons, où, pendant la nuit, tous les esprits follets de l'île semblent s'être donné rendez-vous pour éclairer leurs sabbats de leurs falots d'argent.

Ce chemin traverse une savane sous bois, glisse vers la mer et puis s'arrête court devant un escarpement qui ouvre à vos pieds un abîme d'où monte un murmure de berceuse endormante.

Sous vos yeux, la rade s'épanouit toute bleue, avec un fond d'îlets boisés, échelonnés le long de la côte et émergeant au sud : le petit Ilet, le gros Ilet, l'îlet de la Vache, l'îlet à Lapins, l'îlet à Singes, l'îlet à Ramiers. La nuit, quand ce radieux lointain d'îlets s'est enfoncé dans l'ombre, la mer change d'aspect. C'est comme un lac d'argent fondu. La phosphores-

cence de la mer des Antilles est fantastique. Des myriades d'animalcules, espèces de lampyres, s'allument à la nuit tombée et transforment les vagues sombres en flots incandescents qui se brisent sur les rochers noirs du rivage et sur les flancs des navires à l'ancre, en produisant des gerbes d'étincelles.

Au point même où vous planez sur ces splendeurs, se trouve un kiosque, debout au faite de l'escarpement et à l'extrémité d'un bosquet d'arbres de toutes espèces, rapprochés et touffus. Derrière le bosquet une terrasse s'élève, soutenue par un mur dont la crête forme un parapet enserrant un jardin, où les oisillons s'ébattent auprès d'un jet d'eau, dans les fleurs, comme des écoliers échappés de la classe.

Un vaste chalet donne sur le jardin. Troué de fenêtres, il ouvre ses yeux de tous côtés, au soleil, à la brise, à la verdure, à la mer, aux horizons du large. Des dépendances rangées autour d'une cour ombragée, font suite au chalet ; et au dehors, précédant cette habitation, s'étendent silencieusement des savanes, des sentiers et le joli chemin des lucioles.

Ce coin délicieux s'appelle Bellevue. Je me hâte de vous prévenir que c'est la propriété et la résidence favorite du Gouverneur de La Martinique. Mais toute la côte offre des sites aussi pittoresques et des retraites aussi paisibles.

Or, on construit en France, pour l'exportation,

des chalets articulés qui peuvent se fermer à volonté comme des parapluies. Venez pendant la saison des neiges ouvrir un chalet semblable sur un emplacement choisi et vous y réfugier dans un clair printemps, au prix de douze jours de traversée.

Et surtout, n'allez pas vous laisser arrêter par le discrédit que quelques désœuvrés ont jeté méchamment sur La Martinique, perle enchâssée dans l'or de deux bijoux, la Dominique et Sainte-Lucie. On a dit que dans cette région habite la fièvre jaune, nourrie par les mangliers de la Rivière-Salée; on a dit que le jour y est aveuglant, et la nuit étouffante; on a dit que le trigonocéphale y pullule; on a dit encore... Hélas! que n'a-t-on pas dit? Et je me trouverais bien empêché pour combattre toutes ces calomnies si je n'avais pas eu la bonne fortune de lire, par-dessus l'épaule d'une *hiverneuse*, le journal qu'elle a spontanément écrit pendant son séjour dans notre colonie.

En publiant quelques extraits de ce journal inédit, c'est la défense de la Martinique que je présente :

JOURNAL D'UNE HIRONDELLE DE PASSAGE

Martinique, 15 décembre 1894. — Nous sommes installés depuis hier, mon père et moi, dans un nid de verdure, sur le chemin qui dégringole en riant

du Gros-Morne à la Trinité. De ma fenêtre, ma vue s'étend sur une longue presqu'île, la Caravelle, paresseusement allongée dans l'Océan, comme un immense lézard dormant au soleil. J'éprouve une joie d'enfant à regarder, de l'ombre où je suis, les effets des rayons lumineux sur les champs de cannes à sucre. Le soleil m'éblouit sans m'aveugler. Il me fait peur cependant. On m'en a dit tant de mal ! L'ombre au contraire a des tons verts fort reposants.

L'atmosphère qui m'enveloppe me donne des sensations diverses. L'ardeur de l'été, la verdure du printemps, la douceur de l'automne, tout cela se mêle et se confond. Les trois saisons semblent se tenir par la main et danser en rond autour de moi.

Vendredi, 16 décembre. — Hier soir je feuilletais, dans mon lit, un ouvrage intéressant du docteur Cornilliac sur le climat des Antilles, et je me suis doucement endormie après avoir lu ce passage qui a doré mes rêves : « C'est pendant la saison fraîche, « à La Martinique, que la campagne retrempe notre « vie dans une atmosphère chargée, aux dernières « heures du jour, des senteurs balsamiques qui « s'exhalent de toutes les plantes. Aussi sous cette « influence la respiration est plus facile, l'hématose « plus complète, et l'organisme se relève et s'épa-

« nouit avec ce climat paré de toutes les séductions. »

Ce matin, debout au chant du coq, j'avais devancé le soleil. Au levant, le ciel avait les teintes fondues et tendres des ciels de Touraine. Dès cinq heures, j'étais à ma fenêtre, les bras nus, les cheveux ébouriffés et la tête pleine de ma lecture de la veille. L'air frais était embaumé de jasmin. L'église de la Trinité sonnait l'*Angelus*. Les colibris, déjà levés, butinaient çà et là. Quelle matinale bouffée de printemps !

Samedi, 17 décembre. — Le docteur R. est venu me visiter sur la prière de mon père. C'est un vieux Tourangeau, établi depuis longtemps à La Martinique qu'il aime passionnément. Il m'a d'abord affirmé qu'on n'avait à redouter ici que deux dangers, le soleil et le tafia. Il a beaucoup ri quand je lui ai demandé si les trigonocéphales monteraient jusqu'à ma chambre au premier étage de ma maison. Il m'a promis de me montrer à distance, sans danger pour moi, un de ces horribles serpents vivants.

Dimanche, 18 décembre. — Une jeune négresse, qui est à mon service, prétend que le soir il faut se garder de manger des oranges et des ananas. Je lui en ai demandé la raison. — « Ces fruits sont froids »,



MULATRESSE (ANCIEN COSTUME DU PAYS)
(D'après une photographie.)

m'a-t-elle répondu. J'interrogerai le docteur à ce sujet.

Il y a une bordure d'ananas dans une allée de mon jardin. Ils poussent au ras du sol. Ils ont la dimension d'un chou-fleur avec les feuilles aiguës et rigides du cactus. Au cœur même de la plante, le fruit naît et grossit.

Au couvent on m'avait dit, quand j'apprenais la géographie de La Martinique, que les créoles se reposaient sous l'ombre des ananas. Je connaissais le fruit. Quant à la plante, je l'entrevois, après de pareilles leçons, comme un arbre géant.

Lundi, 19 décembre. — J'ai arrêté aujourd'hui avec ma domestique, mon livre de cuisine. En France, tous les lundis, c'était une corvée. J'y trouve aujourd'hui une distraction véritable.

Voici un extrait du carnet de marché :

Un douzaine d'écrevisses.	« fr. 60
Deux jeunes poulets	3 50
Un kilog. de bœuf	4 60
Une vermeille (poisson d'une livre et demie)	4 »
Un ananas.	« 25
Botte de radis.	« 05
Un petit lapin.	4 60
Une livre de tortue	1 20
Un kilog. de pommes de terre.	« 25
Une botte d'asperges	4 »
Une douzaine d'œufs	4 50
Un litre de lait	« 50

Le poisson est varié, la volaille est commune, les légumes abondants. Le gibier de plume n'est pas rare à l'époque des passages. Les écrevisses sont grosses et exquises. Quant aux œufs, ils sont tout petits et fort chers. Le poisson, quel qu'il soit, ne se paie pas au-dessus de 1 fr. 20 le kilog. Pour cinq sous, nous avons une langouste bien suffisante pour nous. La viande de boucherie est coriace parce qu'elle est débitée et vendue sans délai, aussitôt après être sortie de l'abattoir. Pour l'attendrir rapidement, on l'enveloppe dans des feuilles de papayer.

Mon père, cédant à mon caprice, est venu ici, malgré lui, avec la crainte des serpents et de la fièvre jaune et avec la conviction arrêtée qu'il s'imposerait de lourdes dépenses. Eh bien ! me voilà forcée de faire des économies sur l'ordinaire. Dans toutes les stations balnéaires de France, je constatais un gros déficit dans mon budget; cette année, il va se clore avec un notable boni.

Mardi, 20 décembre. — Le docteur est venu me montrer un bocal contenant un trigonocéphale conservé dans l'esprit de vin. Il l'avait emprunté au pharmacien de la Trinité. C'est tout ce qu'il avait pu se procurer à La Martinique.

Quelle déception ! Moi qui avais la terreur de ces

reptiles, je souhaite maintenant d'en rencontrer en liberté. Mais mon jardinier, vieux nègre du pays, prétend qu'ils deviennent fort rares et qu'on n'aurait chance d'en trouver que dans les champs de cannes, au milieu des fourrés.

En revanche il y a des légions de moustiques qui partent en guerre à la nuit close. Sur les conseils du docteur, mon lit a été enveloppé d'une moustiquaire de gaze fort légère autour de laquelle mes petits ennemis impuissants viennent battre des ailes et bourdonner avec colère, pendant que je dors en paix.

Mercredi, 21 décembre. — Mon docteur est le meilleur des hommes. Il m'a permis de goûter à tous les fruits du pays sans réserve. Il partage cependant l'avis de ma domestique : La digestion des oranges et des ananas est plus difficile le soir. Quant aux mangues je pourrai en manger à toute heure quand la saison viendra. J'ai croqué aujourd'hui des radis roses à mon déjeuner. Mon dessert se composait de framboises sauvages, de sapotilles, de pommes surètes, de merises et de prunes de Cythère. Si j'étais en France je ne grignoterais au coin du feu que des mendiants, des marrons grillés et quelques pommes d'hiver, toutes ridées.

22 décembre. — L'air était piquant ce matin, au

lever. Le thermomètre centigrade marquait 17 degrés. Il ne descend jamais au-dessous pendant les nuits les plus froides. A huit heures il est monté à 18 degrés. A deux heures de l'après-midi il s'est élevé à 27. Le docteur m'a dit qu'il ne dépassait pas 28 degrés dans la saison fraîche.

Il résulte de ces observations que les variations journalières de l'échelle sont moindres qu'en France de moitié. Cette égalité de température diminue le nombre des maladies accidentelles des bronches et des poumons.

— « Toutes les saisons n'ont pas l'attrait de la période actuelle », m'a dit le docteur.

— « Il y a donc des saisons à La Martinique », me suis-je écriée ?

— « Oui, mademoiselle. Trois saisons, dont la durée est irrégulière, se disputent l'année : La saison fraîche, de décembre en mars, quand règnent les vents alizés de la région boréale ; la saison sèche, d'avril en juillet, tant que soufflent les vents d'est. Quand ils varient et qu'ils tournent follement, par de brusques sautes, du nord-est jusqu'à l'ouest, en passant par le sud, alors commence la saison chaude et pluvieuse, appelée hivernage, d'août en novembre.

Les vents alizés dissipent les vapeurs de l'atmosphère. Alors l'air devient limpide, comme il l'est

aujourd'hui ; les pluies sont moins fréquentes ; et la température est d'une fraîcheur plus égale. » Je l'ai interrompu : — « Quelle est la saison la plus dangereuse pour l'Européen ? »

— « Nos saisons sont plus ou moins agréables, me répondit-il, mais aucune n'est particulièrement dangereuse. Et j'étonnerai beaucoup de monde en déclarant que La Martinique est un pays privilégié, où les maladies contagieuses sont plus rares et le climat moins variable qu'ailleurs. Certes les chaleurs continues de la saison sèche et l'humidité persistante qui enveloppe l'île pendant l'hivernage peuvent contribuer à l'éclosion de certains germes morbides. Mais ces dangers sont moins nombreux et moins subits que dans tout autre pays. »

Ce que le docteur m'a dit ne m'a point surpris. Mais que de gens en Europe auraient besoin de revenir de leurs préjugés !

23 décembre. — Je venais de faire ma sieste. Une jeune négresse se présente devant moi en tenant un petit enfant par la main. Elle venait *louer son temps*, selon son expression.

— « Cet enfant est-il à vous ? » lui dis-je.

— « Oui » répond-elle. »

— « Et son père ? »

Elle se mit à rire ingénument ; « Papali ka

boué, ka dansé, ka chanté con cigal. Moin yonn ka travaill con fourmi.

Cela signifie : Son père boit ; il danse ; il chante comme une cigale ; moi seule je travaille comme une fourmi.

Et en disant cela elle me regardait avec une figure sereine, sans un nuage de révolte.

Douce résignation ! O philosophes, quelle leçon !

J'ai vidé ma bourse dans sa main. « Que Dieu vous garde, chère fourmi ! » lui ai je dit en la congédiant. Elle m'a souri avec des yeux pleins de larmes.

Samedi, 24 décembre. — Demain, la Noël. Il est huit heures du soir ici, tandis que minuit sonne à Paris et que les cérémonies religieuses et les gais réveillons vont commencer.

La nuit est paisible. Le ciel, sans lune, est illuminé de claires étoiles. Le bruit des vagues, régulier et sourd, s'élève de l'ombre et vient jusqu'à moi. La brise est douce comme une caresse. Le thermomètre marque 26 degrés.

En France, le froid est intense ; la neige tombe peut-être ; les grands feux de cheminée sont allumés. Ah ! si tous les malheureux et tous les malades pouvaient être transportés ici par la baguette de quelque généreuse fée ! Quelle belle nuit de Noël ils passeraient !

Dimanche, 25 décembre. — Radieuse journée de Noël, fraîche comme un jour de mai. J'ai reçu une visite inattendue : Un Ariégeois, gros et court, touriste endiablé, que nous avons entrevu à Arcachon, est venu passer la journée avec nous. Il habite une villa du Morne-Rouge.

Il se plaignait amèrement de l'humidité de ce gracieux village, étendu le long de la route, dans les hauteurs, au pied de la montagne Pelée.

— « A une telle altitude, lui dis-je, comment le Morne-Rouge, exposé à la brise, peut-il être humide? »

— « Humide! Mademoiselle! Humide! répétait-il d'une voix tonitruante, si humide qu'il vous pousse des champignons dans les poches. »

Il disait cela comme s'il y croyait. O incorrigibles Gascons!

Mercredi, 28 décembre. — En France, je craignais l'eau froide comme un chat échaudé, même l'été. Or, tous les matins, à six heures, à la fin de décembre, je me plonge ici dans mon bassin dont l'eau vierge est sans cesse renouvelée. Cette eau vient des hauteurs du Gros-Morne. Elle a une fraîcheur d'ananas.

En sortant de l'eau, je bois une tasse de café récolté dans les environs, au Vauclin, je crois. Le café

de La Martinique est fort rare. Qui le croirait en France?

Samedi, 31 décembre. — Mon père m'a fait une surprise. Il m'a offert pour mes étrennes une vache laitière toute petite, et une mignonne chèvre, suivie d'un minuscule cabri, agile comme un singe.

Comme tout cela est petit! Ce sont comme des réductions de nos animaux de France. J'avais déjà, depuis mon arrivée, remarqué cette dégradation. Les chats s'étiolent; les chiens s'affaissent; les chevaux se déforment. Les porcs dégénèrent; leur tête devient énorme au détriment de leur corps; leurs soies sont rares et sans lustre. Des bœufs fluets conduisent des charrettes au galop de leurs jambes grêles. Les moutons sont étiques et hauts sur leurs jambes. Ils sont couverts d'une laine courte et grasseuse.

Je songe que chez nous les porcs aiment à se rouler dans la neige. Qui sait si ces animaux anémiés n'auraient pas besoin, pour se retremper, du froid intense de l'hiver?

1^{er} janvier 1895. — En s'ouvrant, la nouvelle année réalise un de mes souhaits. Le colonel vient d'annoncer à mon père qu'il nous introduira demain au fort Tartenson, auprès de Behanzin.



BEHANZIN ET SA FAMILLE
(D'après une photographie).

Les journaux, dans leurs cruelles fantaisies, m'avaient d'abord inspiré pour le roi de Dahomey une profonde aversion. Aujourd'hui mes sentiments se sont modifiés. Je ne crois ce roi ni aussi sauvage, ni aussi sanguinaire qu'on s'est plu à le dépeindre. Je ne peux même pas me défendre d'une naissante sympathie pour lui. N'est-il pas vaincu, dépossédé, exilé ?

On m'a dit qu'en se livrant au général Dodds il avait la certitude d'être décapité. C'est le sort réservé aux vaincus là-bas. Il y avait donc une certaine grandeur à affronter ainsi la mort, après la défaite sans espoir, et surtout après la défection irréparable des siens.

2 janvier. — Nous sommes partis ce matin à la première lueur du jour, par la montée du Calvaire et par le chemin de la Trace, à travers une étonnante végétation. Nous avons déjeuné à Balata, en plein camp, dans le délicieux chalet du colonel. De là, nous nous sommes rendus à Tarentenson.

J'ai vu Behánzin. Je ne m'étais point trompée : le captif n'a rien de repoussant ni rien de banal. Il m'a pris les mains, il les a gardées un instant dans les siennes, et, avec un bon sourire, il m'a regardée droit dans les yeux. Il lisait la sympathie dans mon

regard. Son œil a quelque chose d'aigu et de perçant qui vous pénètre et vous devine. Son torse nu, large et noueux, à demi caché sous son pagne, révèle une force peu commune. Instinctivement, par un sentiment délicat, il a cessé de fumer en ma présence.

Pendant qu'à l'aide de l'interprète il causait avec mon père et le colonel, je suivais avidement les jeux de sa physionomie intelligente et mobile.

Sur son front passaient parfois des nuages sombres, et dans ses yeux des tristesses navrantes. Il parlait du Dahomey, de sa patrie qu'il aurait voulu revoir : « Qu'on me laisse retourner dans mon pays, » disait-il. J'y servirai fidèlement la France. Je me « meurs d'ennui ici. Le regret de la patrie me tue. »

Il était assis dans un fauteuil, ses pieds sur un coussin, un peu penché en avant, son coude appuyé sur un de ses genoux. Deux de ses femmes et ses trois filles, les épaules nues, étaient agenouillées auprès de lui. Potassi, la plus belle de ses filles, me toisait d'un regard presque hautain. Son jeune fils, Vanilo, debout, les bras croisés sur sa poitrine, restait immobile et dévorait des yeux le colonel.

Derrière ce groupe se dressait le prince Danian, frère du roi, un colosse, demi-nu, dont l'aspect est dur et l'air menaçant. Une des femmes de Behanzin, un peu en arrière, tenait ouvert un parasol au-des-

sus de la tête du roi. L'interprète et sa femme complétaient la cour du prisonnier.

Le roi a la tête couverte d'une espèce de coiffe de soie qu'il enfonce profondément et dont les coins tombent sur ses oreilles. Cette coiffure serait risible si le visage sérieux du roi n'en corrigeait l'aspect.

Quand nous avons pris congé de lui, il a voulu nous accompagner jusqu'à la porte. Par faveur spéciale, il a placé un instant son sceptre sur l'épaule de mon père. Il m'a serré la main avec une visible cordialité. Nous avons ensuite quitté le fort Tartenson.

Morne prison! Triste exil! Pauvre roi!

Mardi, 3 janvier 1895. — Aujourd'hui, après le déjeuner, grande discussion entre mon père et le docteur. Il y était question d'hématose, d'hépatite, d'hyperhémie du foie, que sais-je encore? J'allais m'assoupir quand mon père a parlé du vomito negro, de l'affreuse fièvre jaune qui sévit aux Antilles et qui jette la défaveur sur La Martinique.

Le docteur s'emballa aussitôt : « La Martinique est ma patrie d'adoption, s'écria-t-il; je l'habite depuis plus de vingt-cinq ans. J'affirme que la fièvre jaune n'y fait que de rares apparitions et fort espacées. J'ai été témoin de ses ravages en 1869-70. Depuis cette époque, il y a eu une longue période d'immunité, interrompue seulement par la légère atteinte de

1880. Mais ce fléau n'a-t-il pas également frappé la France? N'a-t-il pas envahi l'Europe?

L'Espagne vit ses deux plus belles villes, Cadix et Séville, décimées au commencement de ce siècle. Barcelone fut frappée en 1821 et en 1870. L'Italie, en 1804, ne put en défendre Livourne. Le fléau éclata à Southampton en 1852 et à Lisbonne en 1857.

La France n'a pas échappé à l'invasion; Brest en 1839 et Saint-Nazaire en 1861 furent cruellement éprouvées. »

Mon père l'interrompt : « Toutes ces villes ont été envahies accidentellement, par contagion. Quant à La Martinique, c'est un foyer permanent. Ce que vous appelez la période d'immunité n'est que la durée de l'incubation. Et quand l'éclosion se produit, le mal s'étend, gagne de proche en proche, et atteint tous les pays. Au reste, ne sévit-il pas ici sans interruption, par cas isolés, même pendant ces accalmies trompeuses? »

— « C'est là une erreur! s'écria le docteur. Ces cas isolés dont vous parlez ne sont que des cas d'insolation. Les perturbations occasionnées par le soleil déterminent parfois des vomissements noirs et la mort foudroyante. A midi le soleil est le grand ennemi des Européens. On le sait. Mais il y a toujours des imprudents et des téméraires. Ce qui est attris-

tant, c'est de voir l'insolation et la fièvre jaune volontairement confondues.

« La fièvre jaune est endémique, non à La Martinique, mais au Mexique et au Brésil. Ah! pourquoi donc, ajouta-t-il d'un ton navré, la France s'acharne-t-elle à diffamer ainsi La Martinique d'où chacun détourne ses regards et sa pensée? »

Le docteur s'était levé pour prendre congé de nous. Je lui ai serré la main avec effusion en lui disant : « Vous avez raison, docteur : Ce pays que vous aimez tant est méconnu et calomnié. Je voudrais avoir une voix assez persuasive pour convaincre mon père et assez puissante pour me faire entendre du monde entier. »

XXX

LE CHEMIN DE LA TRACE

Tristesse du chemin de la Trace après le cyclone. — Profondeurs protégées par les fées. — Sommets et gouffres. — On revoit le siffleur des bois. — Le village du Fonds-Saint-Denis. — Étrange vision du passé. — Apparition de La Martinique dans une éruption sous-marine.

Le chemin de la Trace est un chemin unique au monde, le plus sauvage et le plus accidenté qu'un touriste, avide de nouveau, d'inconnu et de grandiose, puisse rêver.

Pour moi, au temps de sa splendeur, j'en ai surpris et contemplé les intimes beautés sous des aspects bien différents, mais avec le même puissant attrait. J'y ai pénétré encore, après les brutalités aveugles du cyclone, et j'ai été le témoin et le confident de sa désolation. Mon cœur s'est serré affreusement comme si je m'étais trouvé en présence d'un irréparable désastre personnel. Le paysan, dont la grêle a rasé la récolte, doit éprouver, en présence de son malheur, une souffrance aussi intense que la mienne.

Ce chemin qu'on croirait tracé par une fée maligne, gardienne jalouse des lieux déserts, mène par des surprises renaissantes de Fort-de-France à Saint-Pierre, par Balata et par les Deux-Choux, où il se bifurque. Il passe à travers mornes, pitons, ravins, gorges et torrents, s'enfonçant en des profondeurs ténébreuses, se hissant sur des sommets lumineux, ici obstrué par de brusques éboulis, là tailladé de crevasses toutes béantes, tantôt se heurtant aux roches aiguës, tantôt boueux sous l'obscurité humide des bambous.

Il ne faut pas se laisser décourager par les difficultés que la baguette de la fée jalouse a accumulées devant les pas des touristes, car elle réserve aux audacieux des spectacles inattendus et rares.

En effet ce chemin nous conduit parfois au haut d'un morne vertical dont il entaille le flanc terreux, en face d'un autre morne rapproché, droit comme un mur. Sur ces hauteurs il forme par endroits des saillies brusques qui semblent porter à faux et s'avancent en surplomb au-dessus des abîmes. On le dirait accroché au faite d'une tour penchée, comme un échafaudage audacieux. Je me souviens qu'en y passant je me serrais d'instinct contre les flancs du morne, tout au ras, avec la crainte de voir le chemin céder sous mes pas et glisser en bas dans un éboulis. Et quand on avance la tête, en dehors de la plongée



UNE CASCADE A LA MARTINIQUE
(D'après une photographie.)

du petit talus qui borde le côté ouvert, on éprouve le même saisissement que ceux qui se penchent par la fenêtre d'une mansarde, au-dessus d'un toit élevé, pour regarder, tout au fond, le pavé de la rue, raptivé par l'éloignement à travers le vide vertigineux.

Au-dessous s'élevaient des arbres géants dont les cimes n'arrivaient pas jusqu'à mes pieds. A travers leur frondaison, mes yeux croyaient voir des branches qui descendaient et allaient par des glissements, comme des serpents difformes, rejoindre des troncs entrevus dans la nuit du gouffre, avec des excroissances fongueuses, des plaques lépreuses de mousse et, çà et là, des viscosités reluisantes.

De ces enfoncements montent des fraîcheurs, des froissements de feuilles, des murmures sourds, le bruit de la respiration oppressée de toute cette végétation entassée à l'étroit dans ces mystérieuses noirceurs, repaire du hideux trigonocéphale.

On n'y voit voltiger ni les cicis, ni les oiseaux-mouches, ni les colibris. Seul le siffleur des bois fréquente ces lieux louches et fait entendre sur les hautes cimes les notes aiguës de son chant pur.

Quand le chemin touche au fond de ces gigantesques ravins, il est coupé par un torrent qui sort de la nuit, s'illumine de jour un instant, et rentre ébloui dans l'ombre du côté opposé.

Ces encaissements déserts, au sommet de l'angle

aigu que forme la route où la ténuité de l'homme est perdue, offrent une exquise station. Souvent j'ai déjeuné là, assis sur des rochers tapissés de fines dentelles de fougère, auprès de l'eau vierge qui passe à travers les cailloux frais.

— Au-dessus de mes yeux, l'enveloppement des arbres et des lianes, et le scintillement des hauteurs rayonnantes. — J'étais caressé par la brise qui descendait des cimes et me jetait au visage les fleurs et les feuilles qu'elle avait arrachées en tourbillonnant jusqu'au fond de ce prodigieux entonnoir. Le silence qui règne dans ces impénétrables forêts remue l'âme d'une émotion profonde.

Le chemin de la Trace, après avoir, par de hardies montées, dépassé les Deux-Choux et laissé à gauche les pitons du Carbet, parvient au village du Fonds-Saint-Denis.

Sur ce point élevé je me suis trouvé, il y a un an, en face d'un spectacle de rêve. Le temps était clair; le soleil doux. Les nuages des monts semblaient s'être fondus dans l'air transparent. Les pics se découpaient sur le fond du ciel limpide et formaient de hautes déchirures. Au-dessous de moi, dans un lointain perdu, le Carbet couché sur le rivage et caressé mollement par les vagues. J'embrassais du regard à la fois les pics dentelés debout à l'horizon à gauche, et, sous mes pieds, des mornes innom-

brables, séparés les uns des autres par des profondeurs brusques, coupés par des ravins sans fond visible, avec l'aspect de crevasses et d'entailles énormes.

Quel cataclysme avait passé par là ! Mon imagination saisie se représentait ces cyclopéennes éruptions des couches sous-marines incandescentes, crépitant, fusant et bouillonnant au-dessus d'une mer effroyable. Puis lentement je voyais le calme se faire, les flots s'apaiser et la lourde vapeur qui voilait l'éclosion d'un monde se dissiper. Alors émergeaient, dans le calme, les lèvres horribles de la mystérieuse blessure qui, sous la mer, avait déchiré le ventre de la terre.

En projetant en dehors la plaie de ses flancs ouverts, la terre avait soulevé du même effort les fonds sous-marins et exposé aux regards effrontés du soleil les dessous vierges de la mer. Cette île nouvelle s'offrait avec les protubérances monstrueuses de la déchirure, avec des chairs retournées, des pustules vives, des trous noirs, des esquilles d'os cassés, des rugosités de croûtes, et, couvrant toutes ses difformités, un monde de polypiers, de coquillages, d'algues et de coraux, venus du gouffre et étonnés du soleil.

Et puis, après des milliers de siècles lents, la végétation splendide d'aujourd'hui a poussé ; et l'île

malgré sa parure m'apparaît encore avec la forme tourmentée de son enfantement laborieux.

Les maisons rustiques et les cases du Fonds-Saint-Denis sont éparpillées dans tous les recoins ombreux du morne d'où je plane en ce moment. Le chemin de la Trace traverse à découvert ce joli village, puis glisse en lacet avec des tournants continuels jusqu'à Saint-Pierre que l'on devine au bas de la descente à droite, dans le brouillard gris du lointain.

XXXI

LE CAMP DE BALATA

Le départ pour le camp. — La porte d'entrée. — Aspect général. — L'habitation du colonel. — Les casernes. — Le jardin potager. — Les soldats. — Épiphytes des montagnes. — Un déjeuner chez le colonel. — Nous jouons avec les nuages. — Le mausolée. — Étrangeté d'un temple monoptère grec. — Soirée d'un beau jour.

De légères toilettes de printemps, rubans, plumes et dentelles, se sont élancées et installées avec des cris et des rires, et comme avec un froissement d'ailes, dans un break trainé par quatre mules portant des colliers à grelots et des frontaux ornés de bouffettes et de pompons.

Les hommes ont pris place auprès du conducteur, sur le siège de devant.

Nous voilà lancés au galop vers le camp de Balata.

Le ciel laiteux ne nous envoie, à travers une voilette de nuages roses, que des rayons de soleil tamisés. L'air du matin, aiguisé par la rapidité de notre course, devient plus piquant à mesure que

nous montons de morne en morne, comme d'échelon en échelon, vers les hauteurs de Balata.

Le camp est établi sur le chemin de la Trace, au centre d'une étonnante nature. Vers la dixième borne kilométrique nos mules abandonnent la route pour entrer, au tintement de leurs grelots, dans le camp, par une tranchée ouvrant la montagne, comme la brèche d'une muraille cyclopéenne. La tranchée est fermée par une porte monumentale au-dessus de laquelle passe le chemin de ronde.

Derrière la porte s'étend le camp, sur la croupe aplanie d'un morne dont le flanc est fendu par une formidable entaille.

Cette entaille pénètre, en angle obtus, jusqu'au milieu de la croupe, et lui donne l'aspect d'un vaste croissant dont les deux cornes laissent entr'elles un évasement qui glisse d'abord en pente douce, puis tombe verticalement dans le fond du ravin, en bas, sous les bambous.

Sur l'extrémité du croissant de gauche, s'élève l'habitation du colonel. C'est un chapeau chinois, très pittoresque, entouré d'une galerie ouverte que soutiennent des piliers de bois, et auprès duquel le colonel a fait construire une véranda réservée à sa rare collection d'orchidées. Autour d'elle est étendue une pelouse tout humide, piquée de bégonias, bordée d'ibiscus et de rosiers, plantée de fougères

arborescentes, avec des massifs de coléus de toute nuance.

Les casernes, les ateliers, les magasins et la forge couvrent l'extrémité du croissant opposé. Au-dessous de la pelouse du colonel, sur la pente de l'évasement, un chemin en lacet conduit sur une plate-forme au milieu de laquelle on a creusé un bassin dont l'eau fraîche reflète un joli kiosque élevé sur les bords. Le bassin, le kiosque et la plate-forme constituent le domaine des oies et des canards de Balata.

L'autre pente, en face, est consacrée au jardin potager des soldats. C'est en se jouant qu'ils l'ont dessiné et tracé au cordeau. D'immenses carrés de légumes s'étendent à perte de vue, correctement alignés avec une allure militaire. Pas un oignon qui dépasse la bordure, pas une carotte irrégulière, pas un navet indiscipliné, pas un chou dont le ventre détruit l'alignement et compromette la symétrie.

Au-dessus de ce jardin plantureux les soldats sont campés. C'est une véritable fourmilière que ce camp.

Joyeusement après l'exercice, chacun armé d'un marteau, d'un rabot, d'une lime ou d'une bêche, court à l'enclume ou à l'étau, à l'atelier ou au jardin. On ne saurait croire quelle bonne humeur y règne ! Après le travail obligatoire, le travail spontanément

entrepris. Échapper à l'obligation et travailler à sa guise est un actif repos préférable à l'assoupissement mauvais du lit de camp. C'est là, sur ce morne avoisinant les nuages, sous l'enveloppement des hauts sommets dont les perspectives sont étonnamment changeantes que vivent nos soldats, dans cette éternelle fraîcheur, avec la mer lointaine, au sud, fermant l'horizon à mille mètres au-dessous d'eux. Les casernes, ouvertes au grand air, sans jalouses murailles, sans cours intérieures, sans grilles et sans verrous, respirent le bien-être et la paix tranquille.

Autour de leurs habitations les officiers cultivent les fleurs de leurs jardinets. Quant au colonel, il s'est passionné pour les orchidées de la région tropicale, épiphytes spontanées qui poussent sur les branches des arbres, au haut des mornes, dans des endroits presque inaccessibles. Les fleurs des épiphytes sont d'une curieuse beauté, non seulement par leur velouté et leur éclat, mais par l'inattendu et la variété de leur forme. On les prendrait pour des mouches, pour des papillons, pour des coccinelles, pour des abeilles d'or. Elles paraissent vivantes. Ces fleurs aux ailes ouvertes, aux antennes étendues, frêles, délicates, posées au bout de leurs longues tiges mobiles, s'agitent au moindre souffle et ont des frémissements de vie, des oscillations de vol et comme des battements d'ailes imperceptibles. C'est la fleur rare

de la forêt humide. Elle n'a que le parfum insaisissable de la virgine beauté.

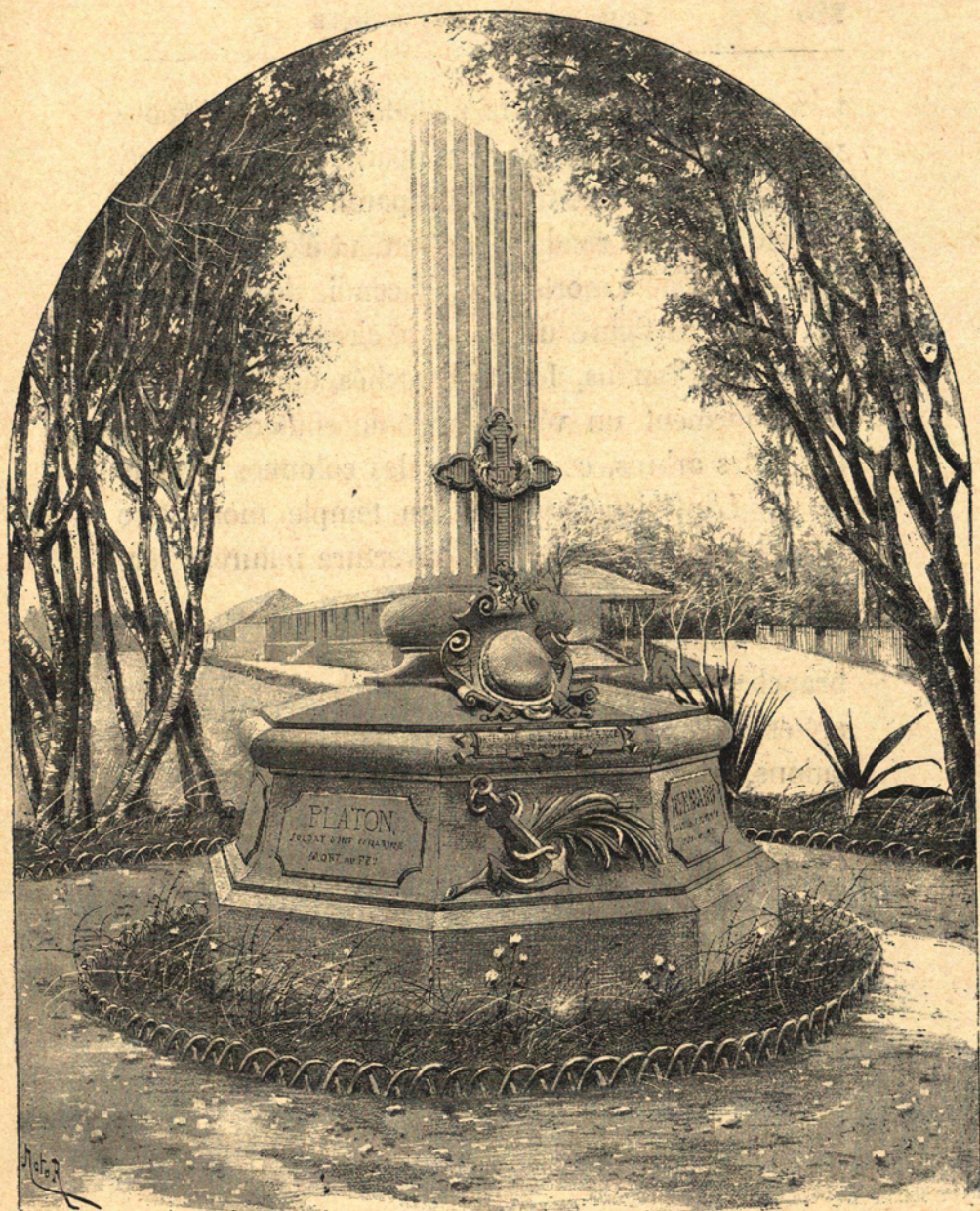
Aujourd'hui, pour faire fête à ses invités, le colonel a tapissé sa salle à manger de ces orchidées en fleurs. — C'est royal. — Un printemps, inconnu ailleurs, rayonne au-dessus des convives, parmi les robes blanches et roses, au milieu de la fraîcheur des rires. Le soleil, glissant à travers les plantes feuillues qui aveuglent les fenêtres, vient piquer la nappe de ronds de lumière dansante. Les fleurs des orchidées, suspendues au plafond, frémissent, se penchent sur nos têtes, s'agitent avec la brise, se relèvent, s'abaissent et ont des coups d'ailes de papillons capricieux ou des attaques soudaines de mouches importunes. L'illusion est si grande que plus d'une main fait le geste inconscient de chasser ces fleurettes ailées qui passent et repassent dans les traînées de lumière.

Ce déjeuner de printemps était en grande partie offert par le jardin de Balata : des radis au minois rose, de petits oignons au museau blanc, des artichauts replets, des asperges élancées, tout cela arrosé de champagne mousseux, pétillant dans les yeux et dans les verres. Et puis des fruits fraîchement cueillis dans les halliers, autour du camp : des framboises sauvages, des goyaves, des pommes d'eau, des quenettes sucrées, des prunes de Cythère,

des icaques à la pulpe de velours. Quand on va au camp, c'est ainsi qu'on déjeune, dans le resplendissement du jour. On n'y dine point. Le soir, aux lumières, sans l'éclat du soleil, ce printemps ferait une trop triste figure.

Le déjeuner se termine; les conversations s'interrompent; la table est désertée. — Un bruit de chaises, un frou-frou de robes, une envolée de jupes au dehors, et les rires argentins vont reprendre sur la pelouse. — On s'amuse à courir après les nuages qui rasant le sol. D'ordinaire ces nuages immobiles sont groupés au sommet des pics qui dominant Balata. La brise aujourd'hui les soulève, les disjoint, les roule par paquets, et les fait glisser jusqu'au camp. C'est un charme de suivre leurs évolutions. Ils se détachent par lambeaux, sous l'effort du vent, comme des chiffes, se pelotonnent, cheminent sur le flanc des bois, s'accrochent un instant au sommet des arbres et descendent enfin sur nous, pareils à des flocons échappés des gousses d'un cotonnier géant. On croit pouvoir les prendre avec la main et les arrêter au passage; mais ils nous enveloppent, nous dépassent, nous laissent tout humides de buée et vont se fondre dans le ravin qu'ils estompent d'un léger brouillard indécis.

Tout à coup la troupe des convives se précipite, à la suite des nuages dans le ravin, descend le che-



CAMP DE BALATA, MONUMENT ÉLEVÉ EN L'HONNEUR DES SOLDATS MORTS
DANS L'INCENDIE DE 1890 (D'après une photographie.)

min en lacet, traverse la plate-forme, jette l'épouvante parmi les canards, passe par le jardin potager, saccage un carré de thym et reparaît sur le côté des casernes. On se rend au monument élevé en l'honneur des soldats morts dans l'incendie de 1890.

Qu'on se figure un bouquet circulaire de pomiers-roses touffus, fort rapprochés, dont les cimes unies forment un véritable dôme soutenu par le tronc des arbres, comme par des colonnes irrégulières. L'intérieur rappelle un temple monoptère grec, éclairé par une large ouverture naturelle servant de portique.

La voûte de ce temple de verdure est faite de branches et de feuillage. Les branches dessinent les arêtes de la coupole et le feuillage en règle les ondulations, les galbes et les voussoirs.

Cette coupole est assise sur des branches maîtresses, semblables à des chapiteaux d'ordre différent que les lianes parasites décorent de festons et de bas-reliefs. C'est dans ce temple, où durant le jour les colibris toujours volants font miroiter les saphirs de leurs ailes et où, pendant la nuit, les lucioles allument leurs veilleuses aériennes, que se dresse le cénotaphe. C'est une colonne brisée, en stuc, d'un style fort simple, au pied de laquelle se dresse une croix portant en sautoir une couronne de laurier. Elle repose sur un socle octogonal, dont les orne-

ments, les guirlandes et les cartouches corrigent l'aspect un peu sévère. Ce sont les officiers et les soldats qui, sans aucun secours étranger, ont associé leurs efforts pour élever ce mausolée.

Nous sortons du temple un peu attristés. Le soleil va tomber derrière les monts dont la tête, chaque soir, se couvre d'un capuchon de nuages blancs. Les lointains se rapprochent rapidement. Le paysage prend une teinte grise. Les soldats rentrent pour la corvée. Le camp va se voiler jusqu'au lendemain. Il n'y a pas de crépuscule à La Martinique.

Le moment du départ est venu, et nos mules en piaffant agitent leurs grelots. Les visiteuses ont fait une moisson de fleurs. On jette sur elles pêle-mêle dans la voiture des bouquets de bégonias, de myosotis, de jasmins, de roses surtout. Tout le printemps a envahi le break et descend avec nous. On n'entend que des propos gais, des adieux joyeux, des rires d'or de toute cette jeunesse qui s'était grisée d'espace et de grand air.

Des poignées de mains, un dernier adieu, encore des signaux, et notre voiture de fleurs descend, au galop de nos mules bruyantes, vers Fort-de-France, sous les rayons obliques du soleil qui nous sourit par échappées, à travers les arbres, avant de se cacher derrière les hauts pitons verts qui dominent Balata.

XXXII

L'ASILE DES VIEILLARDS A SAINT-PIERRE

Un coin du quartier du Mouillage. — Les vieux dans un hôpital privé. — Histoire et portrait de Madone. — Ingratitude inattendue. — La chapelle de l'asile. — Un curé de Ferdinand Fabre. — Les œillets de Madone. — Indignation finale contre l'Académie et ses prix de vertu.

Aux pieds du morne d'Orange, au centre du populeux quartier du Mouillage, l'Asile des Vieillards occupe une vaste étendue que longent la rue de la Raffinerie et la rue de l'Équerre. Le Mouillage est peuplé surtout de pauvres gens, ouvriers et tâcherons, qui habitent ces quartiers bas, dans des maisons exigües et rapprochées, au fond de rues étroites où grouillent des nichées d'enfants à peine vêtus, et où, sur le seuil des portes, sont accroupis des vieux qui se réchauffent au soleil.

C'est à tous les souffreteux que l'asile est ouvert quand la vieillesse et la maladie les y conduisent. Ne croyez pas que cet asile offre le triste aspect d'un hôpital. Ce n'est pas une maison lugubre dont le

portail ne s'ouvre que pour laisser entrer des malades et pour faire sortir des morts. On y entre quand on veut ; on en sort à son caprice. Personne ne s'inquiète de savoir ni qui vous êtes, ni d'où vous venez. Il suffit que vous souffriez.

Au lieu de cours sévères, de couloirs silencieux, de dortoirs immenses et nus, il y a des galeries ouvertes et des chambres aérées où le soleil vient rire dans l'ombre chaude ; il y a un vaste jardin central avec des parterres, des bassins, des jets d'eau, de la fraîcheur, de l'éclat, toute la poussée d'un printemps. Rien n'y inspire aux vieillards des sentiments d'appréhension ou des idées de tristesse. Ils vont au terme de la vie doucement, sans y penser, en regardant le jardin, penchés au-dessus des plates-bandes fleuries, des allées en zigzag, des touffes de jasmin, du parfum des roses, du bruit de l'eau jaillissante, des longs alignements d'œillets, droits sur leurs tuteurs, en dépit de ce soleil effronté de La Martinique.

Voilà l'asile. On y accueille les vieillards épuisés. On leur donne un lit, un médecin et des soins. Et, pour endormir leurs souffrances, une femme vient s'asseoir à leur chevet.

Cette femme qui a consacré sa fortune à soulager les misères, qui s'est faite spontanément sœur des pauvres et infirmière des malades, est fort simplement vêtue. Sa simplicité, qui est voulue, n'a pour-



FORT-DE-FRANCE, AVENUE LONGEANT LA GRANDE SAVANE
(D'après une photographie).

tant rien d'étudié. Sa figure est pâle, un peu allongée, sans rien d'ascétique. Ses cheveux d'argent, avec des reflets fauves, sont aplatis sur son front et roulés par derrière en torsades lourdes. Son regard est droit. Son front, que ne plisse aucune amertume, reste toujours uni. Elle est active et laborieuse, sans éclat et sans bruit. Dans cette vaste maison, elle voit tout et elle voit bien.

Le surnom familial qu'on lui avait donné, quand elle était encore enfant, lui est resté. On l'appelle *Madone*, à cause de la douceur de ses yeux, de la gravité de sa démarche et surtout à cause de l'ovale pur de son visage.

Elle appartient à une des plus vieilles familles de La Martinique dont l'hospitalité est une vertu héréditaire. La maison de son père, autrefois si remplie, a été dépeuplée par le temps, par le malheur et par les accidents de la vie. Dès lors, Madone s'étant trouvée trop seule, appela à elle toutes les misères et toutes les souffrances. Dans son asile, on reçoit les vieux, les paralytiques, les aveugles, les gangrenés. On les loge, on les nourrit, on les soigne, on les fait vivre. Et s'ils meurent, ils entendent au moins une parole consolante et ils savent qu'une main amie leur fermera les yeux. On leur donne, au cimetière, un coin tranquille, mais non pas oublié.

A cet appel de la charité privée, ils sont venus

en foule, à la file, tous ces vieux loqueteux, entraînant à leur suite la lassitude, les amertumes, les révoltes, les plaies du corps, et aussi parfois les vices et leur triste cortège de maux.

Madone a pour chaque vieillard un lit prêt et une chambrette propre. Elle lave et bande leurs plaies sans fatigue, sans dégoût, toujours sereine. Elle a voulu me montrer elle-même la maison de ses pauvres. L'asile, vu du jardin intérieur, a la forme d'un rectangle dont un des grands côtés sert de mur de clôture. Il n'a qu'un étage, élevé sur la façade et sur les deux ailes. Des galeries superposées entourent intérieurement l'étage et le rez-de-chaussée, servent de dégagement aux chambres, et de long promenoir aux aveugles qui viennent y baigner, dans la clarté du jour, leurs yeux morts.

Sur le parcours des galeries, je rencontrais des vieillards qui allaient et venaient le long des balustrades, comme des écoliers qu'on laisse libres. Madone leur adressait, en passant, un mot ou un sourire.

— Le mal, me disait-elle, c'est que mes visiteurs leur donnent parfois de l'argent ; alors ils sortent, ils boivent et ils rentrent malades, ces grands enfants !

— Sont-ils reconnaissants ? ai-je demandé.

Elle m'a regardé avec un sourire de sainte :
« Écoutez », dit-elle ; et se tournant vers un malade

dont le visage bouffi et les membres gonflés trahissaient des habitudes invétérées d'ivrognerie, elle lui dit :

— Eh bien ! Ambroise, êtes-vous aujourd'hui plus content qu'hier ?

— Non, répondit-il sèchement.

— J'ai pourtant recommandé qu'on vous servît ce matin un petit verre de vin de Madère après déjeuner.

— Je veux du tafia et non du madère. Et il nous tourna le dos en bougonnant.

Elle se hâta d'ajouter : « Il y en a de bons et de reconnaissants. Il y en a d'autres qui me quittent avec colère, mais ils ne tardent pas à reprendre le chemin de notre asile toujours ouvert. Voyez leurs couchettes. Les fenêtres donnent sur la rue ; les portes ouvrent sur la galerie. Chaque chambre contient deux lits. Je n'ai pas voulu installer de grands dortoirs : ils sont attristants, désespérants même. Je n'ai pas voulu non plus condamner mes pauvres à l'isolement. Je les place deux par deux lorsqu'ils se conviennent ; je les sépare quand ils le demandent ; je les laisse seuls s'ils le souhaitent. Enfin, j'évite toujours de leur donner le spectacle de l'agonie et de la mort des autres malades. »

Madone insista pour me faire visiter la chapelle de l'asile.

C'est une miniature, toute lambrissée de bois ouvragé et verni, qui m'apparut, dans une demi-obscurité, comme ces oratoires tranquilles et reposants où les châtelaines autrefois se retiraient pour prier au fond des vieux manoirs. Pour s'y rendre, les vieillards ne sont obligés ni de descendre ni de monter. Ceux du rez-de-chaussée vont dans la nef de plain pied ; ceux de l'étage pénètrent directement dans la tribune.

— Vous avez donc un aumônier comme vous avez un médecin ? lui demandai-je.

— J'ai trouvé le meilleur des hommes, un vieux prêtre en retraite, qui s'ennuyait de n'être plus utile et qui a voulu finir sa vie au milieu de mes malades. Entrez chez lui, voici sa chambre.

Qu'on se figure une salle claire, peut-être trop grande, où le soleil piquait de ses rayons quelques vieux meubles, propres et luisants. Au milieu de cette chambre, dans un fauteuil, auprès d'une table portant quelques livres, un vieux curé, bien vieux, la tête un peu penchée, toute blanche, avec des yeux brillants encore, causait avec un visiteur. — Sa figure, soigneusement rasée, avait quelques tons roses et frais, comme ces pommes que l'hiver a oubliées sur les branches dénudées des pommiers. Je retrouvais en lui les traits dont Ferdinand Fabre peint les curés dans ses livres exquis. Il interrompit sa con-

versation et me tendit la main. Il parlait lentement avec un bon sourire. On sentait en lui la longue bienveillance de l'homme qui est accoutumé au pardon. Il m'a accompagné ensuite jusqu'à la porte, d'un pas mal assuré, et puis il est resté debout sur le seuil. Et du fond de la galerie, je me suis retourné pour le saluer encore : Il m'est apparu dans l'encadrement de la porte comme ces figures lumineuses des vieux vitraux d'église.

Je visitai dans ses détails la pharmacie et la chambre à bains avec ses douches admirablement installées.

— Qu'est-ce cela? demandai-je en entrant dans une salle garnie de bancs adossés aux murs.

— Ah! j'oubliais, me répondit Madone : j'ai des malades externes, comme j'ai des pensionnaires. Les externes aimant mieux vivre au dehors, ne viennent qu'aux heures des consultations. Je leur donne gratuitement les remèdes prescrits par notre médecin.

— Quelle sublime charité! m'écriai-je.

— Ne dites pas cela, dit-elle, Dieu a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » J'imiter son exemple et je fais venir à moi les vieillards qui sont aussi des enfants.

Je l'interrompis : Attirer les petits enfants, c'est avoir près de soi les cheveux d'or, les joues rieuses et les yeux innocents. Mais en appelant à vous la

vieillesse courbée, flétrie, désespérée, avec des plaies, avec des vices, gangrenée parfois dans l'âme comme dans le corps, vous avez choisi la plus triste part, celle qui exige le plus complet renoncement de soi-même. Prenez garde ! vous êtes meilleure que Dieu.

— Oh ! ne blasphémez pas ! reprit-elle aussitôt. Vous me causeriez un chagrin profond.

Elle cueillit quelques œillets et me les offrit en disant : « En souvenir de l'asile ! Quant à moi, je ne suis rien, oubliez-moi ; mais souvenez-vous du bon Dieu des pauvres gens. » Et elle me laissa pour retourner à ses malades ; car c'était l'heure de la visite.

Quand elle m'eut quitté, je songeai amèrement que l'Académie n'avait pas réservé un prix de vertu à une si pure existence. Mais je songeai aussi que l'abnégation véritable ne recherche ni les éloges officiels, ni les récompenses académiques.

XXXIII

BAL DE MASQUES

Une nuit de carnaval au théâtre. — Aspect général de la salle de bal. — L'orchestre. — Un étrange trombone dans un étrange quatuor. — Cohue des danseurs. — Travestissements. La danse des masques. — Valse et quadrille. — Rôle effacé de la police dans le bal.

J'ai déjà décrit le carnaval de Saint-Pierre se donnant carrière en plein jour, au milieu du vacarme des rues. Cette nuit, je l'ai vu au bal du théâtre, tournoyant sous la lumière des lustres. J'en ai suivi avec la plus ardente attention les aspects divers et les transformations inattendues. Mais tout cela a été si nouveau, si imprévu, et en même temps si complexe et si insaisissable, qu'il me semble téméraire d'esquisser de chic le tableau changeant qui a passé sous mes yeux pendant cette nuit fantastique.

La lumière du grand lustre, tombant de haut, jetait sur la salle un éclat égal, sans crudité, et s'épandait sur un vaste espace comprenant à la fois le parterre, la scène et les coulisses, dégagés et ra-

menés au même niveau. Les candélabres, appliqués aux murs circulaires de la salle, rayonnaient sur la cohue des masques que déversait à flots un escalier improvisé, descendant des premières galeries, ouvertes par une tranchée.

L'orchestre était établi au-dessous des premières loges et faisait face au bal. Qu'on ne se figure pas un orchestre nourri et complet. Il ne se composait en tout que de quatre éléments, un trombone, une clarinette, un violon et une grosse caisse; mais je n'ai jamais entendu une musique plus vivante et plus endiablée. Ces exécutants feraient, j'en suis convaincu, fort triste figure s'ils devaient rendre toutes les nuances d'une partition savante; mais ils connaissent à fond, par intuition, l'art de conduire une foule dansante. Ils l'échauffent, la modèrent, l'immobilisent à leur gré. Ce sont des danseurs de premier ordre. Il faut voir le branle que l'un de ces musiciens imprime à son trombone. C'est avec son instrument qu'il bat la mesure; il en dirige le pavillon en tous sens pour varier l'intensité des effets; il prend des poses, il a des attitudes superbes; et, quand il allonge les branches du trombone, il semble jeter, d'un air magistral, ses airs à l'univers entier.

Et de cet instrument sortent, non pas des notes, non pas des phrases musicales, mais des cris, des

appels, des commandements sonores, des vivats effrénés, des rugissements de fauve.

Parfois le trombone se tait; et aux clameurs tonitrueuses du cuivre succèdent les excitations précipitées de la clarinette. Tantôt debout, tantôt assis, l'instrumentiste ne tient pas en place. Il imite tous les mouvements des danseurs; il se penche par saccades hors de la balustrade pour les aiguillonner de plus près. Son corps est en fièvre comme son instrument, comme la salle entière.

Aux accents du trombone et de la clarinette, s'alliant furieusement ou jetant séparément leurs provocations enragées, se joignent les grincements d'un violon criard qui, sous les attaques d'un infatigable archet, talonne encore les trainards, les harcèle et active la flambée de cette danse d'enfer.

Enfin la grosse caisse accentue la mesure, scande les mouvements, ponctue les arrêts, et, dans cette fusillade crépitante de notes, donne l'impression de la voix du canon qui secoue les combattants et les relance sans repos ni trêve.

La salle, dans son étendue, est insuffisante pour contenir la foule qui l'a envahie. Les danseurs sont si pressés, épaule contre épaule, qu'on ne voit d'abord qu'un amoncellement de têtes masquées, du plus saisissant effet. Les travestissements ne sont en général ni riches, ni variés. Les femmes aiment

à se déguiser en bébés, à l'aide d'une chemise raccourcie et d'une grande coiffe d'enfant. Les hommes portent de préférence une toque voyante, une culotte courte, serrée à la taille par une ceinture de couleur, et un foulard de soie flottant sur leurs épaules en guise de manteau de page.

Le masque ordinaire est formé d'un léger treillis peinturé à l'intérieur. Le loup, trop étouffant, est délaissé; le domino, trop gênant, est proscrit. On distingue bien, çà et là, faisant tache dans la cohue, quelques masques ou quelques costumes dont l'excentricité tire l'œil; mais, en général, chacun a choisi le travestissement le plus commode pour la danse. Peu de *fleurt* dans cette foule. Pas de dupeurs, pas de dupés.

Il n'y a place que pour les danseurs, venus par couples sacrifier, non à la déesse Cypris, non au dieu Comus, mais à la muse Terpsichore.

Quelle danse! Je ne l'ai vue nulle part ainsi. On se demande d'abord, tant les groupes sont pressés, si les danseurs pourront se mouvoir dans cette salle qui regorge. Mais dès les premières mesures, tous les couples tournent à la fois, en cadence, sans choc ni confusion. Les valseurs se meuvent avec tant de régularité qu'on les croirait portés en bloc par un plancher mouvant, comme s'ils tournoyaient mécaniquement tout d'une pièce. Et, de vrai, il y a quelque



COIFFURE DE CARNAVAL
(D'après une photographie.)

chose d'étrange dans ce mouvement uniforme que rien n'entrave et que rien ne trouble.

Lorsque l'orchestre a donné à la masse dansante l'impulsion première, les danseurs à leur tour entraînent les musiciens. Et quand ceux-ci, épuisés, s'arrêtent pour reprendre haleine, les danseurs emportés continuent à rouler, sans musique, dans le tourbillon de leur valse folle. Et j'ai vu les musiciens reprendre leurs instruments, rattraper la mesure et suivre les danseurs jusqu'à ce que les uns et les autres, perdant le souffle, se fussent arrêtés d'un commun accord.

Le quadrille offre un tout autre spectacle. Dans cette foule innombrable, c'est le mélange, c'est la confusion, c'est la houle, où les yeux ne peuvent démêler les danseurs d'un même quadrille, pendant les deux premières figures. On croirait voir des vagues de masques qui se gonflent, montent, descendent, se heurtent sur une mer agitée par une tempête de musique, sous l'impulsion de dieux marins soufflant furieusement dans leurs conques.

Mais à la troisième figure se produit un coup de théâtre magique. Brusquement l'orchestre se tait ; la clarinette seule lance une note aiguë. A ce signal, les masques s'alignent par quadrilles, en rangs pressés. Un second signal retentit. Le silence se fait, l'immobilité règne. Alors l'orchestre attaque un rythme

bizarre qui imprime à cette foule un même balancement cadencé. Ce n'est plus une mer désordonnée, c'est un champ de blé que le vent fait fléchir harmonieusement. Cet ondolement est doux et gracieux dans son ensemble. La salle entière semble agitée par un même sentiment; elle n'a qu'une âme; elle ne fait qu'un corps dans ce mouvement alterné qui l'incline tantôt à droite, tantôt à gauche.

Bientôt ce rythme est interrompu. La clarinette prend une allure courte et saccadée et donne le branle aux trois autres instruments qu'elle entraîne. Aussitôt les masques se désunissent, les lignes se brisent, les rangs se confondent, les danseurs semblent, à dessein, se perdre pour se chercher. C'est un désordre voulu que fait ressortir encore l'harmonieux accord qui précédait.

Pendant plus de trois heures, j'ai admiré cette foule amoureuse de musique, enivrée de danse, toute à la joie de vivre, débordante de bonne humeur, jouissant de sa jeunesse, et se livrant avec abandon à ses plaisirs favoris, sans provoquer aucune querelle, aucune altercation, aucune discordance enfin. Toute police est superflue dans la salle. Les agents le savent. S'il y en avait ce soir-là au théâtre, ils étaient tranquillement assis à la porte extérieure, sommeillant en paix, bercés par la cadence amortie de l'orchestre.

XXXIV

MAGIE DU CHAMP-FLORE

Coup d'œil attristé en arrière. — Le Morne-Rouge ressuscité et rajeuni. — Les sentiers et la fascination qu'ils exercent. — Le Le Champ-Flore et le Parnasse. — Évocation de toute la mythologie. — Où l'on croit voir Théocrite lisant la pastorale de Longus. — Rêve et réalité. — Conseils aux chercheurs de quintessence.

Depuis le 18 août 1891 je n'étais pas remonté au Morne-Rouge par crainte d'y retrouver le spectacle douloureux des ruines amoncelées par le cyclone. Je me sentais attristé par le seul souvenir de ces villas, de ces chalets, de toutes ces splendeurs, haies, bosquets et jardins, éventrés par la tourmente, arrachés ou rasés. Je me retraçais le clocher gisant à terre, d'un seul bloc, troué de fenêtres, auprès des décombres de l'église, et gardant l'aspect lugubre d'une tête séparée du tronc avec des yeux vides, tout ouverts. Je croyais voir encore la route traversant ce désastre, toute nue, toute blanche, dominée par le Calvaire dépouillé et lamentable, où les stations s'échelonnent

comme des tombes et où la croix, tout en haut, raidit ses bras et découpe sur le ciel son christ tordu dans une agonie de tempête.

Malgré ces appréhensions, j'ai visité hier ce village si éprouvé. Je l'ai revu debout, paré et pimpant. Il rit en montrant ses fleurs à tout venant. Il est plus joli qu'autrefois, mais moins boisé. Le soleil plus indiscret y amène dans tous les recoins, avec ses rayons, les colibris et les oiseaux-mouches. Les haies des pommiers-roses, d'un vert tendre, sont basses et leurs poussées sont jeunes encore. Au-dessous des scions formant les haies des sentiers, les talus sont tapissés de dentelles de fougères et étoilés de grappes roses de bégonias. Cette vue m'a donné l'impression d'une première éclosion d'avril pendant la période de montée de la sève.

Ce sont surtout ces sentiers qui me sollicitent irrésistiblement. Quand une fois je m'y suis engagé, je vais devant moi, séduit, attiré par leur ombre et leur silence. Le chemin qui mène au Champ-Flore exerce sur mes yeux une singulière fascination. Il va en zigzag, capricieux et irrégulier, glissant dans l'obscurité sous les branches, puis reparaisant à découvert dans la clarté, par des descentes et des montées dont la succession ne cause aucune fatigue.

Hier, vers quatre heures, par une soirée joyeuse, je suis entré avec quelques amis dans ce sentier char-



LE LAC DE LA MONTAGNE PELÉE
D'après une photographie.)

meur. La terre était humide d'une récente ondée. Les branches des arbres, penchées sur nous, laissaient tomber encore quelques gouttelettes de pluie. Le soleil avait des glissements d'or à travers le luisant des feuilles. Les enfants venant de l'école couraient par groupes bruyants. De petits nuages blonds passaient avec la brise au-dessus de nos têtes, si bas qu'ils se déchiraient à la cime des arbres et y laissaient flotter des lambeaux de leur robe diaphane. Ces nuages nous jetaient en passant des perles de pluie, malicieusement, comme pour nous lutiner.

Bientôt le chemin que nous suivons, coupé brusquement, se coude et contourne en demi-cercle les flancs rentrants d'un morne, le Parnasse, qui glisse à pic et va former l'encadrement d'une savane qu'il enveloppe en partie, comme les galeries d'un théâtre entourent par un côté le parterre et la scène. Nous nous trouvons suspendus au-dessus de cette verte plaine qui s'allonge à nos pieds, à une grande profondeur, sous le Parnasse : c'est le Champ-Flore.

Ce ne sont pas seulement les noms, mais aussi l'aspect de cette plaine et de cette montagne, qui évoquent en nous toute la mythologie et la pléiade des poètes qui l'ont chantée, tant il y a de charme dans la tiédeur de l'air et dans l'étendue du spectacle dont on jouit. Pendant que nous sommes dans l'ombre projetée par le morne, la plaine se trouve

inondée de lumière, mais d'une lumière douce et atténuée, car la savane est baignée dans les rayons obliques du soleil couchant.

Sous nos pieds, sur la pente herbeuse du morne, broutent des chèvres et des cabris à travers des bouquets de goyaviers et des touffes de bambous :

Dumosâ pendere procul de rupe videbam.

Des vaches paisibles paissent l'herbe du Champ-Flore, çà et là, dans l'éclat mourant du jour. Il règne sur ce spectacle je ne sais quoi de tranquille et de reposant. Fénelon a décrit ainsi la sérénité des Champs-Élyséens. Devant ce tableau s'éveillent dans ma tête les souvenirs des poètes de l'antiquité. Je me crois transporté avec Virgile dans ces lieux où les morts vivent en paix. Au-dessus de nous continuent à glisser, interceptant parfois le soleil, des nuages légers comme des fantômes :

Umbræ ibant tenues.....

Au milieu de la prairie, en plein Champ-Flore, j'aperçois un groupe d'hommes. Les uns sont assis, les autres debout. Ils causent entr'eux en buvant l'air de paradis qui les environne. Ce sont sans doute les poètes dialoguant dans l'asile des justes : Homère, Anacréon, Théocrite, Virgile, Horace, Tibulle. Je

crois même distinguer Théocrite, étendu sur l'herbe, au milieu d'eux, tenant un livre et leur lisant, en manière de passe-temps, la délicieuse pastorale de Longus. Horace est debout et l'écoute avec ravissement. C'est bien Horace; je le reconnais à sa petite taille et à son air souriant.

Tout à coup un grand bruit se produit derrière moi. Il semble sortir du fond du Tartare. Je crains, en me retournant, de voir et d'entendre Ixion avec sa roue ou Sisyphe avec son rocher. Or c'était un cheval, à l'air très patient, faisant des efforts pour s'emporter, afin de complaire à son cavalier qui l'excitait de la voix, des rênes et des talons. Celui qui le montait était le bon curé du Morne-Rouge, dont la figure rieuse nous salua au passage. Je le vis ensuite faire signe à Horace du haut du chemin en lui criant : « Bonjour, Monsieur le Maire! » Et j'entendis tout le chœur des poètes lui répondre d'en bas : « Bonjour, Monsieur le Curé! »

A ces paroles ma vision sembla s'évanouir et rentrer dans le monde des rêves d'où ce spectacle l'avait fait sortir. Et quand je rentrai au village, j'appris qu'en effet le Maire s'était rendu au Champ-Flore avec le boucher et quelques marchands du Morne-Rouge pour y vendre des vaches qu'il avait parquées dans la savane.

O magique poésie du Champ-Flore! O soleil ca-

piteux du Morne-Rouge! Comme tout se transforme grâce à vous!

Je conseille aux chercheurs de quintessence qui voudraient, à travers des réminiscences mythologiques, entrevoir les Champs-Élysées, de venir auprès du Parnasse, devant le Champ-Flore, se griser de soleil. Ses rayons vous portent au cerveau plus sûrement qu'un verre de vin de Champagne et votre tête tourne comme emportée dans le tourbillon d'une valse de Clicquot.

XXXV

LES PÊCHEURS DE CASE-PILOTE

Vie heureuse des pêcheurs de Case-Pilote. — Les poissons et leurs ruses. — Les nasses. — Les pirogues et les contrebandiers. — Merveilleuse construction des pirogues. — La seine. — Pêcheurs pauvres et pêcheurs riches. — Leur fraternité. — Incroyable histoire d'un pêcheur et des requins. — Profil du maire de Case-Pilote.

Au pied du glissement des mornes qui l'enveloppent, et sous une énorme coulée de verdure, on découvre Case-Pilote. Ce village est couché dans la fraîcheur du rivage, au fond d'une anse, à égale distance de Case-Navire et du Carbet.

En plein jour, on le croirait endormi. Sur le sable fin, près de la mer douce, les hommes sont occupés à remmailler leurs filets, à entr'ouvrir des troncs de gommiers ou à tresser leurs nasses avec des lianes odorantes, plus solides et plus flexibles que l'osier. Dans l'intérieur des cases, les femmes vaquent aux soins quotidiens du ménage. Le silence qui règne sur ce labeur régulier n'est interrompu que par les voix claires des enfants des écoles dans leurs leçons

chantantes, ou par la cloche de l'église, à l'heure de l'*Angelus*.

C'est un village de pêcheurs. Ces travailleurs sont en mer longtemps avant l'aube. A la clarté des étoiles, les pirogues se détachent du rivage et s'en vont à la pêche, au loin, sous l'horizon, audacieusement.

Je me suis réfugié dans l'isolement de Case-Pilote, il y a quelques jours, pour me retremper dans cette robustesse de la végétation, au contact de ces hommes aux bras nerveux, maniant l'aviron, la rame ou la voile avec une égale hardiesse. Assis auprès d'eux, j'écoutais le récit de leur âpre lutte contre la mer, généreuse parfois, avare souvent, capricieuse toujours. Que de choses j'ai apprises dont je ne me doutais point! J'avais des étonnements qui amusaient fort ces braves gens, quand ils me décrivaient leurs ruses pour endormir la défiance des poissons.

— Mais ils sont aussi rusés que nous! ajoutaient-ils en soupirant. Si l'un d'eux, en furetant, découvre une maille rompue dans la seine qui l'emprisonne, et si le trou est suffisant pour lui livrer passage, tous les autres prisonniers se précipitent à sa suite avec une inimaginable rapidité. Des lits entiers de bonites disparaissent avec une vitesse d'éclair, en moins d'une seconde, par une issue presque invisible. Et ce rusé poisson est aussi nomade que la mer est changeante.

Avant de poser les nasses, il faut tenir compte des saisons, des vents et des courants...

J'interrompais le pêcheur :

— En égarant vos nasses, vous perdez votre gagne-pain. Comment les retrouvez-vous en mer, à une pareille distance et à une semblable profondeur ? Vous ne pouvez pas, comme le petit Poucet, semer votre chemin de menus cailloux.

— Nos précautions sont calculées, répondait-il. D'abord, nous attachons à chaque nasse une longue liane, flexible comme une corde, de trente mètres de longueur environ, lestée d'une lourde pierre. Ce lest au fond de la mer est comme un pivot fixe autour duquel évolue la nasse à la merci des courants. Quand nous partons en pêche, notre souci n'est pas seulement de choisir un fond propice pour y jeter notre engin, mais encore de le reconnaître le lendemain. »

Et, en effet, ces pêcheurs ont recours à des procédés de triangulation rudimentaire qui leur permettent de s'orienter sûrement. Après avoir lancé leur nasse, ils se tournent vers le rivage. Leur œil forme le sommet d'un angle aigu ou obtus dont ils dirigent les côtés vers des points de repère choisis sur la terre ferme. Avec ces points, ils reviennent aisément au sommet de l'angle.

Et il ajoutait :

— Nous ne reconnaissons qu'approximativement le lieu où repose notre nasse et le sens dans lequel elle s'étend. Il nous reste à la retrouver et à la relever. Cette recherche, à l'aide du grappin que nous promenons en tous sens au fond de la mer, dans la direction des courants, nous coûte parfois de longues heures de patience et de fatigue.

Et, en parlant ainsi, il me montrait une espèce d'ancre formée de crochets de bois assez grossièrement agencés.

— Vous êtes bien arriérés, lui dis-je. Pourquoi n'avez-vous pas adopté les grappins en fer ?

Il sourit malicieusement :

— Notre expérience nous a prouvé que votre grappin en fer resterait souvent au fond de l'eau, si une des pointes venait à s'accrocher à quelque roche. Ce serait pour nous un gros dommage. Si le nôtre se cramponne à faux, les crochets se plient ou se cassent sous notre effort et le grappin se dégage. La réparation est facile sur place et peu coûteuse.

J'étais battu ; j'attaquai un autre sujet :

— Votre pirogue, lui dis-je en me moquant, est-elle construite pour mettre lestement sa quille en l'air ? Car il me semble que ce sont des embarcations bien légères, dont le moindre coup de vent peut avoir raison.

— Je vais vous étonner, me répondit-il. La pi-

rogue chavire plus aisément qu'un grand canot; mais, quand un canot capote en mer, les pêcheurs qui le montent, s'ils sont éloignés du rivage, périssent infailliblement; tandis que, d'un coup de main, une pirogue est remise à flot. On y remonte, on la vide, on rattrape les rames et la vie est sauve.

Vous savez, continua-t-il, qu'un petit bras de mer sépare La Dominique de La Martinique. Eh bien! croiriez-vous qu'on transporte des bœufs d'une île à l'autre, par contrebande, à l'aide de ces pirogues dont vous riez? On lie le bœuf par les pieds, on le couche au centre de la pirogue, et deux contrebandiers, campés l'un à l'avant et l'autre à l'arrière, conduisent l'embarcation à la voile ou à la rame, selon le temps. Si un grain les surprend et s'ils chavirent, les deux contrebandiers, un couteau aux dents, plongent aussitôt, coupent les liens du bœuf pour lui permettre de nager, redressent la pirogue, soulèvent l'animal, le hissent, le replacent, le lient de nouveau et, cela fait, reprennent leurs rames et se remettent tranquillement en route.

Comme je riais avec incrédulité, il ajouta :

— Nos pêcheurs sont de hardis compagnons, allez!

Tout en devisant, il me conduisit au chantier des pirogues. Çà et là gisaient en plein air des troncs de gommiers, déjà équarris et creusés dans leur lon-

gueur comme des auges. Ce travail préparatoire est exécuté dans le haut des pitons, sur place, aussitôt que l'arbre est abattu et avant de le faire glisser jusqu'au bas des mornes. Au village, on l'établit sur deux billots, de façon que les extrémités portent sur ces points d'appui et que le corps même reste suspendu librement. On serre l'avant et l'arrière dans une sorte de frette pour les empêcher de se fendre, et on remplit le ventre avec du sable mouillé. Alors on voit, sous l'action du sable humide, le tronc fléchir lentement, se courber, s'ouvrir et s'évaser. Tout l'art de l'ouvrier se résume à déplacer le poids du sable pour corriger l'évasement de l'embarcation ou pour en modifier la courbure.

Un seul homme suffit à ce travail. Aussitôt que le sable a fait son œuvre, on vide le gommier et on arrête, par un revêtement intérieur, la forme définitive de la pirogue. Après le dernier coup de rabot, quand elle est mise en mer, toute brillante de peinture, on a peine à croire que cette jolie embarcation, si gracieuse et si élancée, puisse être obtenue, sans effort, par la seule action du sable humide et le rugueux coup de main d'un pêcheur de la côte.

A Case-Pilote, chaque pêcheur a sa pirogue, la plupart ont des nasses; c'est la part du pauvre. La seine est le lot du riche. Mais, le croirait-on? Tout le monde vit du produit de la seine. Les plus malheu-

reux trouvent là, chaque matin, de quoi vivre. Cette fraternité n'a rien de banal, je vous assure.

Vers six heures du matin, au grand jour, sous l'ombre portée des mornes qui nous dominent, quand les rayons du soleil levant glissent obliquement fort au-dessus de nos têtes, tout le village est réuni sur le bord de la mer. Les femmes sont munies d'une espèce d'écuelle formée d'une moitié de calebasse.

Cependant les hommes, attelés à la même corde, tirent péniblement vers le rivage la seine dont le développement atteint trois cents mètres de long sur cinq mètres de profondeur. Lentement le demi-cercle qu'elle forme diminue et ramène le poisson qu'elle enserre. A mesure que l'espace se rétrécit, le poisson inquiet apparaît par intervalles à la surface de l'eau avec les éclairs de ses écailles luisantes. Les pirogues suivent les flotteurs de la seine et se rapprochent avec eux. Peu à peu le poisson ramassé et accumulé frétille et bouillonne. Une crépitation d'eau qui bout ardemment grandit et s'accroît. Cependant la mer reste limpide sous cette agitation tumultueuse. Et à travers la transparence verte de l'onde on distingue des poissons de toute forme et de toute grosseur, grouillant avec bruit, affolés, s'élançant hors de l'eau et venant bondir éperdus jusque sur le sable du rivage.

Alors on est témoin du spectacle le plus amusant du monde. Les femmes, leurs jupes relevées, s'élancent dans la mer, au milieu des poissons, les saisissent au hasard à pleines mains, et en remplissent avidement leurs calebasses. C'est une étrange mêlée. Ce sont des cris de joie, des surprises, des appels. Les poissons se débattent sous l'attaque soudaine de toutes ces mains ardentes à saisir. Enfin le propriétaire de la seine, debout dans sa pirogue, donne un signal et tous ces pillards s'enfuient comme une nuée d'oiseaux et s'éparpillent dans les cases en emportant la part du pauvre.

C'est la part du maître qui reste.

La fraternité proclamée et affirmée ainsi en face de la mer, domaine commun, prend un caractère d'antique simplicité.

Au reste, cette espèce de dime généreuse octroyée aux pauvres est même payée aux requins par certains pêcheurs.

Écoutez cette histoire qui pourrait passer pour une légende :

Au-dessous de Bellevue, dont la masse domine les flots en surplomb, et au delà de la pointe des Nègres, gît un navire échoué près du rivage. Les flancs de sa carcasse apparaissent au-dessus des vagues. Le reste est submergé et repose sur le fond. Dans l'intérieur de ce monstre les poissons trouvent

un refuge comme dans les anfractuosités des roches sous-marines; et, autour de ses étroites ouvertures, errent, avides et impuissants, des bandes de requins guettant leur proie.

C'est là qu'un vieux travailleur de la mer, endurci à ce rude métier, vient sur sa pirogue pêcher sans nasses, sans filets et sans lignes. C'est un plongeur. Il a fait des prises fructueuses dans les cavités profondes de ce bateau échoué. Mais cette lutte contre le poisson vivant, échappant à ses étreintes, lui réserve trop de mécomptes. Il connaît d'autres procédés. Il tue au hasard, à l'aide de la dynamite, et, quand il a semé la mort, il plonge au milieu du désastre. Cet endroit désert convient à ces violences prosrites par la loi.

Les requins de ces parages profitent de ces tueries aveugles. Ils connaissent le vieux pêcheur et le flairent à distance. Ils accourent en foule aussitôt qu'ils voient sa pirogue surnager et sa silhouette se dresser au-dessus de l'eau. Le pêcheur les connaît aussi. Il les sait hardis, violents et voraces comme lui. Quand il les aperçoit, tournoyant autour de sa barque et montrant leur dos monstrueux hérissé de nageoires luisantes, il leur parle d'un ton familier et bourru : « Ah! vous voilà! vous avez faim? Vous réclamez votre pitance? Soyez patients, je vous paierai l'impôt. Vous êtes encore moins impitoyables

et moins exigeants que les hommes. Allons! paix! Vous allez faire chavirer ma barque. Ah! c'est toi, vieux loup, qui heurtes ainsi l'avant? Prends garde! » Et de sa rame il frappe à coups rudes sur les plus impatientes et les plus audacieux.

Brusquement toute la bande en tumulte s'enfuit d'instinct, pour se mettre à l'abri, lorsque le pêcheur jette au loin une cartouche de dynamite. On entend une détonation sourde dans les profondeurs. Un remous terrible se produit à la surface de la mer en soulevant des vagues d'écume. Le corps du bateau gémit douloureusement dans toute sa masse. Quand le calme s'est rétabli, le pêcheur plonge et glisse dans l'abîme, le long des flancs du bateau mort. Il pénètre par une issue dans l'obscurité vitreuse des enfoncements intérieurs où il entrevoit, à travers ces ténèbres rayées de clartés douteuses, les poissons étourdis par la commotion, étendus, leur ventre blanc en l'air, avec quelques palpitations encore, et faciles à prendre. Il n'a qu'à choisir. A la hâte, il fait sa provision, puis, en rampant, sort du navire, avec un poisson entre ses dents, un sous chaque bras, un dans chaque main, donne du pied contre la coque et remonte. Mais les requins l'attendent et lui barrent le chemin. Ils sont là menaçants, réclamant leur part. Il s'ouvre hardiment un passage au milieu d'eux, distribue un poisson à

gauche, un poisson à droite, revient à la surface de l'eau, dépose dans sa pirogue le reste de sa pêche et replonge.

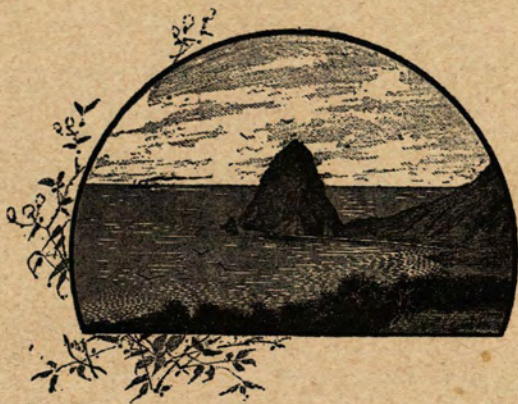
Tant qu'il reste du poisson dans le bateau, il passe et repasse à travers cette foule insatiable de mécontents.

Enfin, après avoir terminé sa pêche et regagné sa pirogue, le vieux pêcheur voit parfois un requin, peu satisfait, émerger au-dessus de l'eau, dresser sa tête vers la pirogue, appuyer son cou sur le bord, la faire pencher vers lui et happer quelques poissons dans le tas, malgré la colère du pêcheur qui l'injurie et le frappe à coups de rame.

Cette histoire vraie n'est peut-être pas vraisemblable. Cependant je connais ce travailleur de la mer, si semblable à un requin avec son front fuyant, ses fortes mâchoires et son large dos voûté ! Si je ne dis pas son nom, c'est de peur de l'empêcher de vivre en paix.

Au demeurant, les incrédules pourront aisément vérifier ce que je viens de leur conter, s'ils se rendent, un dimanche, à Case-Pilote, avec la foule des promeneurs. En débarquant, ils apercevront sur le bord de la mer, tout à gauche, une maison avenante dont la porte est toujours ouverte. Ils entreront sans frapper, comme je l'ai fait moi-même. Le maître de la maison qui est maire du village, leur

tendra la main, les forcera à se reposer, les retiendra chez lui. Et, avec sa bonne humeur habituelle, il leur redira l'histoire véridique du pêcheur de Bellevue.



ROCHER DU PAIN DE SUCRE, A SAINTE-MARIE.

CARTE DE LA MARTINIQUE



CARTE DE LA MA

LEWIS ET CLARK

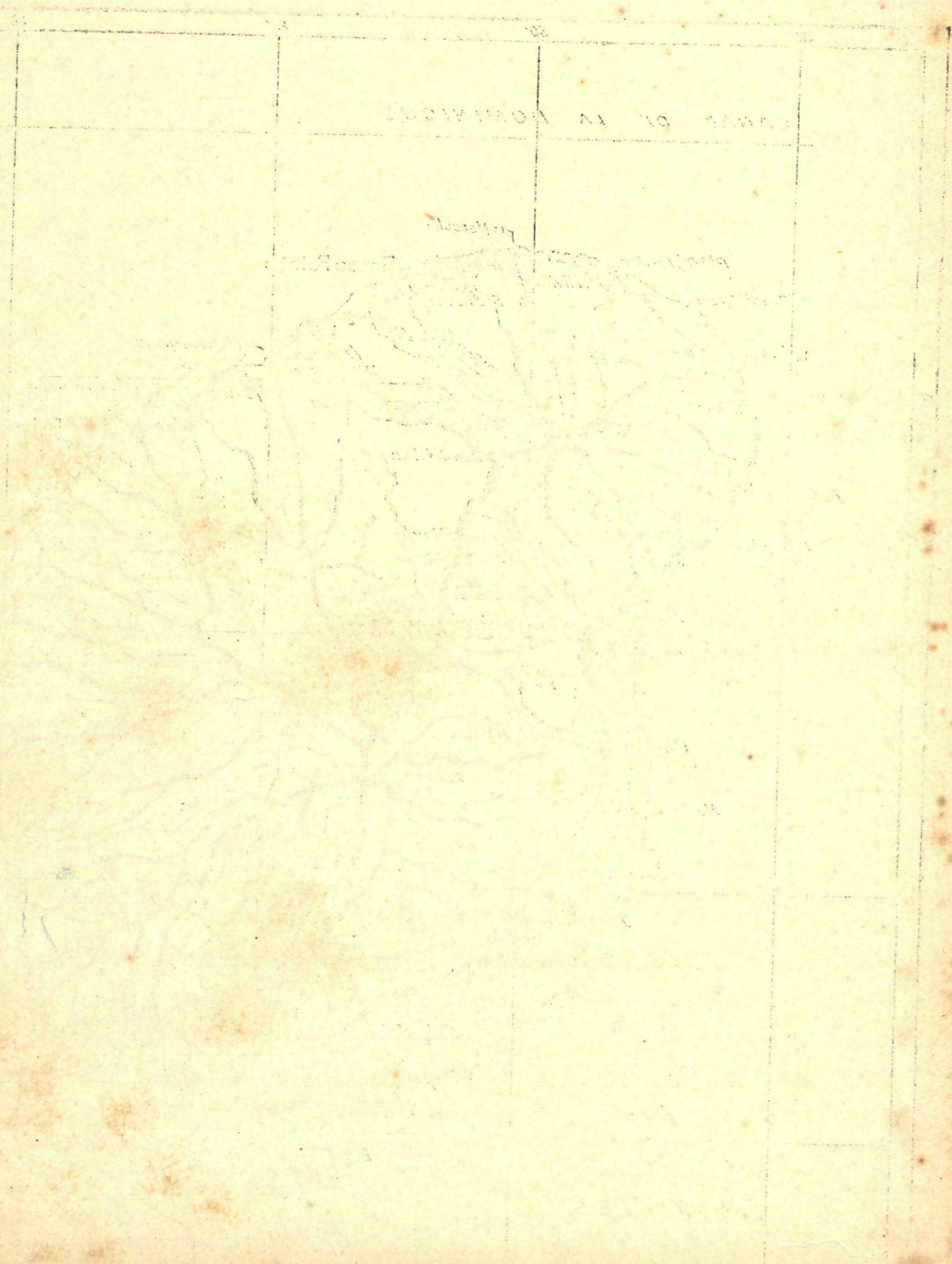


TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. VII

I

LA TRAVERSÉE

Préparatifs de départ. — L'installation à bord. — Précautions à prendre.
— La cabine, le pont, la salle à manger. — Le mal de mer. — Les
Açores en vue. — Distractions pendant la traversée. — Les raisins
de mer. — Les poissons volants. — La Guadeloupe et sa baie. —
Arrivée à Fort-de-France. 9

II

LA LANGUE CRÉOLE

Vie des pauvres gens à La Martinique. — Les soliloques des négresses.
— Leurs colères. — Leurs disputes. — Origine de la langue créole.
— Les règles de sa formation. — L'esprit de cette langue. . . 19

III

HISTOIRE D'UN PAYSAN A LA MARTINIQUE

Une pauvre famille de paysans de Nîmes. — Départ de Miette et de
Castagné. — Leur impatience en mer. — Leur étonnement à La
Guadeloupe. — Arrêt à La Martinique. — Leur installation et leurs
travaux. — Déceptions. — Projets de Castagné. — Pourquoi Castagné
est heureux de n'avoir pas d'enfants. 27

IV

DE SAINT-PIERRE A FORT-DE-FRANCE. -- LA COTE

Départ du bateau. — Saint-Pierre à six heures du matin. — La côte s'ouvre. — Les rochers et les anses. — Le Carbet et ses cocotiers. — Case-Pilote et Case-Navire. — La rade de Fort-de-France à l'arrivée du bateau 38

V

L'HOSPITALITÉ A LA MARTINIQUE

Où il est question d'Alphonse Daudet. — Arrivée d'un Français à La Martinique. — Ses promenades matinales dans la campagne. — La Capote. — Accueil et hospitalité d'un Créole. — Joies, tristesses et deuil. — Inexplicable oublié. — Épitaphe 44

VI

LA MONTAGNE PELÉE

Un étrange volcan. — Départ du Morne-Rouge. — Ascension du premier mamelon. — Bégonias et framboises. — Les fleurs de balisier. — Les aègres nous ouvrent un sentier. — Les choux-palmistes. — Immense perspective. — La caravelle. — Les brouillards de la croupe de la montagne. — Un lac sur un volcan. — Déjeuner au bord du lac. — Retour sous la pluie 52

VII

LE CARNAVAL DE SAINT-PIERRE

Peuple en joie. — Une étrange mascarade. — La fête s'organise. — Le défilé commence. — Gamins des rues. — Danse des femmes. — Un bizarre musicien. — Bacchanale. — Chants de joie. — Indulgence de l'Église. — Le vacarme finit sans orage. 61

VIII

PROVERBES CRÉOLES

- Vieilleseries démodées. — Proverbes rajeunis. — Originalité des dictons créoles. — Leur naïveté. — Où le proverbe se montre plein de douce malice. — Railleries sans fiel. — Ce qu'il faut penser de la langue créole en général. 69

IX

DE FORT-DE-FRANCE AU GROS-MORNE.
L'INTÉRIEUR DES TERRES

- Mornes et volcans. — Les palmistes des Sabians. — Le fond de la baie de Fort-de-France. — Les accidents de la route. — Le lait de coco. — Étranges racines. — Un champ de cannes en flèche. — Arrivée au Gros-Morne. 80

X

UN COMBAT DE COQS

- Éleveurs de coqs. — Vainqueurs et vaincus. — Haines d'éleveurs et colères de coqs. — Chez un éleveur. — Nourriture et dressage du cock-game. — Anglais et Américains aux prises dans un pit. — Précautions contre les quimbois. — Ruse du coq *Chabin*. — Le coq *Gros-Sirop* est vaincu. — Impression dernière 86

XI

SAINT-PIERRE ET FORT-DE-FRANCE

- Quelques mots de géographie. — Ville du Nord et ville du Sud. — Rade et port. — Aspect du mouillage à Saint-Pierre. — Magasins et étalages. — Monuments. — Tremblement de terre de Fort-de-France. — Tristesse de la ville. — Jardin public et cancans. — Pourquoi on ne peut construire de lourds édifices à Fort-de-France. — Ce qui divise les deux villes sœurs. 97

XII

LA PREMIÈRE COMMUNION DES VIEUX

L'intérieur de la cathédrale un jour solennel. — Vieilles communiantes et vieux communiants. — Costumes de première communion. — Actes avant la communion. — La table sainte. — Ce qu'il advint au sortir de l'église. — Pour quels motifs on pratique la religion à Fort-de-France. — Le clergé de La Martinique. — Village déplacé. 106

XIII

UNE VILLA A LA MARTINIQUE

Où il est question d'Horace et de Tibur. — La compagne de mon ami X. — La sieste le long d'une haie. — Le bain matinal. — La fontaine Gueydon. — Le point du jour à La Martinique. — Brise du matin. — Les poules et les canards de mon ami. — Le caillou blanc d'Horace. 113

XIV

LES LUCIOLES

Vers luisants et lucioles volantes. — La nuit aux environs de Balata. — Émission que produisent les lucioles. — La danse des feux follets dans les arbres. — Illumination générale. — Rondes et chœurs dansants des farfadets. — Bal d'esprits errants 119

XV

CHANTS DES NÈGRESSES

Où l'on entend la musique de Gounod. — Les chants dans les cases pauvres. — Romances et refrains. — Comment on songe aux airs entendus dans les Pyrénées. — Conclusion inattendue. 124

XVI

CLAIR DE LUNE

La lune aux champs. — Clarté lunaire. — Ombre et lumière. — Les pitons argentés. — Où l'on revoit les lucioles. 127

XVII

UN DINER CRÉOLE

Pourquoi on parle du château de Ripaille. — Causerie extravagante entre amis. — Une invitation à brûle-pourpoint. — Comment on prépare le punch à La Martinique. — Merveilleuse salle à manger. — Étranges fruits. — Un curieux menu. — Le plat traditionnel du pays. — Les vers de palmistes. — La recette de la négresse. — Ingratitude prévue. 131

XVIII

LE MORNE-ROUGE

Pourquoi les anémiques se réfugient au Morne-Rouge. — Jasmins et verveines. — Le fond du ravin. — Les fougères. — Le sentier de la Capote. — Allées de pommiers-roses. — Ma petite maison. — Où l'on entrevoit les pitons du Carbet à travers les brouillards. . . 142

XIX

LES BAMBOUS

(Recueil de fables)

Le langage créole et son originalité. — Romances d'amour. — Essais de M. Marbot. — Notre bon La Fontaine à La Martinique. — Où l'on retrouve *La Laitière et le Pot au Lait*. — Pourquoi *Les Bambous* sont une œuvre de quelque valeur. — La morale des fables chez M. Marbot. — *Le Loup et l'Agneau* aux Antilles. — Où l'on pense à Aristophane. — Spécimen de style créole 147

XX

VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN

Croquis de ma maison. — Départ pour l'excursion. — Tonnelle de pommes de liane. — Les pommes à La Martinique. — Jasmin d'Arabie. — Les fruits du papayer. — Compote de goyaves. — Floraison de roses. — Une espèce de chaloupe. — Le piment-oiseau. — Les reinettes des Antilles. — Les Anolis. — Le café nègre. — Mangues et manguiers. — Les fruits à pain. — Résultat du voyage 158

XXI

LE MAHAUT ET LES SURPRISES DE SA SAVANE

Le Lamentin vu du Mahaut. — Une savane merveilleuse. — Le trigonocéphale. — La chasse dans la savane. — Comment on laboure et comment on plante à La Martinique. — Le dompteur de serpents. — Un champ d'herbe de Para. — L'hospitalité au Mahaut. 167

XXII

LE JARDIN DE SAINT-PIERRE ET LA SAVANE
DE FORT-DE-FRANCE

Une forêt vierge dans un jardin public. — Le torrent. — Le lac. — La cascade. — Arbres géants et lianes gigantesques. — Antithèse. — Nudité de la prairie de Fort-de-France. — La statue de l'impératrice Joséphine. — Nostalgie. — Comment on songe à l'Algérie et à de Goncourt. — Le vert et le bleu. 179

XXIII

LES HABITANTS DE LA MARTINIQUE
RACE CRÉOLE

Vie et nature des Créoles. — Leur caractère. — Le croisement. —

Quelques mots sur les Caralbes. — Blancs, mulâtres et noirs. — Classe dirigeante. — Une séance du Conseil général. — Le mulâtre dans la vie publique et dans la vie privée. — Un portrait original. — La population noire. — Histoire d'une négresse et d'un bouquet. — Conseil qui ne sera pas suivi 188

XXIV

UNE SUCRERIE

Aspect général de la sucrerie. — Transport des cannes à sucre dans l'usine. — Le moulin. — Vesou et bagasse. — Où il est question du père Labat. — Conversation avec le directeur de la sucrerie. — De la défécation. — La lessive. — Les chaudières. — Procédés d'autrefois et procédés d'aujourd'hui. — Sucre de premier jet. — Résidus. — Rendement de la canne. — Tableau de l'usine en travail. . . 202

XXV

PLAISANT CONTE

Où l'on voit un nègre, un mulâtre et un blanc se rendant au ciel. — Comment se calma la mauvaise humeur de saint Pierre. — Patience et bonté de Dieu le Père envers le blanc. — Familiarité du mulâtre à l'égard des hôtes du Paradis. — Pourquoi Dieu éclate de rire et cède aux prières du mulâtre. — Timidité du nègre et coléré de Dieu. — Le bienheureux Labre dans le Paradis. — Le bon Dieu fait au nègre un don inattendu. — Morale de cette histoire . 213

XXVI

INCENDIE DE FORT-DE-FRANCE

Rapacité de l'incendie. — Ses causes. — Une ville en bois. — Le soleil, le vent et le rayonnement. — Pompes et pompiers. — Aflolement

général. — Derniers efforts. — La mine. — Nuit lugubre — Les victimes. — Aspect de la ville incendiée le lendemain du désastre. — Appréhensions 224

XXVII

CYCLONE

Le cyclone du 17 août 1891 à Fort-de-France. 233

XXVIII

LIANES ET LISERONS

Un drôle de savant. — *La mimosa scandens* en fleur. — Départ pour la forêt de Sainte-Luce. — Caïalis et palétuyiers. — Crabes bleus et crabes rouges. — La science du savant devient importune. — La nature aux Antilles sous le soleil de midi. — Haies de liserons. — Déjeuner sans pain sur le Morne Caraïbe. — Aspect de la forêt de Sainte-Luce. — Où le savant laisse éclater son enthousiasme. — Lianes prodigieuses. — Entrée au village de Sainte-Luce. — Étrange nuit : singulier sommeil du savant 242

XXIX

UNE STATION HIVERNALE A LA MARTINIQUE
JOURNAL D'UNE HIRONDELLE DE PASSAGE

La route de Case-Navire. — Le sentier des lucioles. — Les flets de la rade. — Phosphorescence de la mer des Antilles. — Le kiosque de Bellevue. — Sages conseils donnés aux touristes. — Les confidences d'une *hiverneuse*. — Behanzin et sa cour au fort Tartenson. . . 255

XXX

LE CHEMIN DE LA TRACE

Tristesse du chemin de la Trace après le cyclone. — Profondeurs pro-

tégées par les fées. — Sommet et gouffres. — On revoit le siffleur des bois. — Le village du Fonds-Saint-Denis. — Étrange vision du passé. — Apparition de La Martinique dans une éruption sous-marine . 276

XXXI

LE CAMP DE BALATA

Le départ pour le camp. — La porte d'entrée. — Aspect général. — L'habitation du colonel. — Les casernes. — Le jardin potager. — Les soldats. — Épiphytes des montagnes. — Un déjeuner chez le colonel. — Nous jouons avec les nuages. — Le mausolée. — Étrangement d'un temple monoptère grec. — Soirée d'un beau jour. . . . 283

XXXII

L'ASILE DES VIEILLARDS A SAINT-PIERRE

n coin du quartier du Mouillage. — Les vieux dans un hôpital privé. — Histoire et portrait de Madone. — Ingratitude inattendue. — La chapelle de l'asile. — Un curé de Ferdinand Fabre. — Les œillets de Madone. — Indignation finale contre l'Académie et ses prix de vertu. 292

XXXIII

BAL DE MASQUES

Une nuit de carnaval au théâtre. — Aspect général de la salle de bal. — L'orchestre. — Un étrange trombone dans un étrange quatuor. — Cohue des danseurs. — Travestissements. — La danse des masques. — Valse et quadrille. — Rôle effacé de la police dans le bal. 301

XXXIV

MAGIE DU CHAMP-FLORE

Coup d'œil attristé en arrière. — Le Morne-Rouge ressuscité et rajeuni. — Les sentiers et la fascination qu'ils exercent. — Le Champ-Flore

et le Parnasse. — Évocation de toute la mythologie. — Où l'on croit voir Théocrite lisant la pastorale de Longus. — Rêve et réalité. — Conseils aux chercheurs de quintessence 308

XXXV

LES PÊCHEURS DE CASE-PILOTE

Vie heureuse des pêcheurs de Case-Pilote. — Les poissons et leurs ruses. — Les nasses. — Les pirogues et les contrebandiers. — Merveilleuse construction des pirogues. — La seine. — Pêcheurs pauvres et pêcheurs riches. — Leur fraternité. — Incroyable histoire d'un pêcheur et des requins. — Profil du maire de Case-Pilote 315



EXCLU DU PRÊT



D 062 052026 3

GUYANE
BIBLIOTHÈQUE
Section
Martinique
ANTILLES
UNIVERSITAIRE

1275



